RECUEIL CLAIRAMBAULT MAUREPAS

CHANSONNIER

HISTORIQUE

DU XVIII^e^ SIÈCLE

PARIS

A. QUANTIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

7, RUE SAINT-BENOÎT.

CHANSONNIER HISTORIQUE

DU XVIII^e SIÈCLE

RECUEIL DE CHANSONS, VAUDEVILLE
SONNETS, ÉPIGRAMMES, ÉPITAPHES
ET AUTRES VERS SATIRIQUES ET HISTORIQUES

Formé

Avec la Collection de Clairambault, de Maurepas

ET AUTRES MANUSCRITS INÉDITS

X

LF.C
R2467ch

RECUEIL CLAIRAMBAULT-MAUREPAS

CHANSONNIER

HISTORIQUE

DU XVIII^e SIÈCLE

Publié avec Introduction, Commentaire, Notes et Index

PAR

ÉMILE RAUNIÉ

ARCHIVISTE PALÉOGRAPHE

Orné de

Portraits à l'eau-forte par ROUSSELLE et RIVOALEN

Ba 1783
2.7.52

PARIS

A. QUANTIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

7, RUE SAINT-BENOIT

1884

PG
1193
H6R3
t.10

CINQUIÈME PARTIE

LE RÈGNE DE LOUIS XVI

1774-1789

II

ANNÉE 1781

L'AMERIQUE

Quand de ce fier Colomb la nef audacieuse
Franchit de l'Océan la route périlleuse,
Et d'un monde de plus enrichit l'univers,
Tout l'Occident surpris admira ses prodiges,
Et cent nouveaux Jasons, marchant sur ses vestiges,
Traversèrent les mers.

Mais le démon de l'or, qui leur servait de guide,
Arma le bras cruel de l'épée homicide
Sous laquelle expira l'innocent égorgé ;
Et, telle est des humains la fureur déplorable !
A peine découvert, ce monde misérable
Fut pris et ravagé.

Neptune, retiré dans ces mers écartées,
Ne put voir sans douleur ses eaux ensanglantées,

Les cadavres fumants et l'airain furieux,
Dont le son ébranlait ses cavernes profondes,
Et ces châteaux mouvants qui surchargeaient ses ondes
De leur poids odieux.

Cependant le zéphir, en agitant ses ailes,
Enflait d'un vent heureux les voiles criminelles
Qui traînaient sur les mers ces farouches héros ;
Quand le Dieu s'abandonne à sa juste colère,
Et d'une voix pareille à celle du tonnerre,
Leur adresse ces mots :

Avare Européen, ô détestable race !
En vain, te dérobant la dangereuse trace
D'un chemin qui, pour toi, ne dut jamais s'ouvrir,
Ma main creusa des mers les gouffres effroyables ;
Il n'est rien que pour l'or tes vœux insatiables
Ne sachent découvrir !

Dès le temps où se fit le partage du monde,
Dans ces lieux éloignés, sous l'abri de mon onde,
Les Indiens vivaient libres et fortunés ;
Et moi-même, des vents arrêtant l'insolence,
J'imposai sur ces bords un éternel silence
Aux autans déchaînés.

C'est toi, c'est ta fureur impie et sanguinaire
Qui, lasse de chercher dans un autre hémisphère
Des lieux assez cachés qu'elle pût ravager,
Parcourt tout l'univers pour trouver des victimes,

Et sur l'aile des vents vient apporter ses crimes
Sous un ciel étranger.

Déjà sur les débris de la triste Amérique
Ta main ose fonder l'empire tyrannique
Qui prolonge le cours de tes iniques droits,
Et l'univers confus voit l'horrible spectacle
D'un monde forcené soumettant sans obstacle
Tout un monde à ses lois.

Mais ma fureur enfin, trop longtemps différée,
Rappellera du ciel la liberté sacrée :
Je la vois dans Boston placer ses étendards ;
Elle appelle d'un cri tout un peuple innombrable,
Et les mortels émus à sa voix secourable
Volent de toutes parts.

D'un roi que j'ai choisi la justice tranquille
Sera de leur valeur l'auguste et sûr asile.
Les pavillons flottants de ses nombreux vaisseaux
Sur mon heureux empire ont remis l'équilibre,
Et l'Europe, à la fin, s'ouvre une route libre
Au travers de mes eaux.

O France ! ô Washington ! remplissez mes vengeances;
De l'Ibère cruel réparez les offenses;
Mais, servant les mortels, assurez leur bonheur;
Que la foudre en vos mains soit comme le tonnerre,
Quand il purge les airs et qu'il rend à la terre
Sa première fraîcheur !

Et toi, fière Albion, en proie à mille alarmes,
En vain tu recourras à tes coupables armes,
A l'aspect de Louis, je te vois succomber;
Tu mesures de l'œil un affreux précipice,
Mais l'univers enfin, las de ton injustice,
T'y laissera tomber.

MAXIME A RETENIR[1]

Sous Louis quinze, on vit l'abbé Terray,
Vil scélérat justement abhorré,
Le bras armé de la toute-puissance,
Tromper son maître et dévorer la France.
Jusques au bout d'un règne désastreux,
Il fut en charge et fit des malheureux.

1. A propos de la retraite de Necker, par le comte de Schouwaloff. (M.) — On lit dans le *Journal de Hardy,* à la date du 20 mai : « Il était public, et cette nouvelle, en répandant la consternation, fournissait de bien des manières aux entretiens dans les promenades et les cafés comme dans les maisons particulières que, la veille au soir, dans le Conseil des dépêches tenu à Marly, le Roi s'était laissé ébranler par les vives sollicitations des princes, ses frères, du sieur comte de Maurepas, son ministre de confiance, et des principaux magistrats du Parlement, avait enfin cédé, soi-disant après bien de la résistance, et consenti, peut-être pour le malheur de la France, à recevoir la démission du sieur Necker, directeur général de ses

JACQUES NECKER
Directeur Général des Finances
1732-1804

E Rivoalen sc — A. Quantin Imp Edit

Sous Louis seize, on trouve un honnête homme
Que l'on chérit, que l'Europe renomme,
Qui, sans fouler les peuples écrasés
Remplit du Roi les coffres épuisés,
Qui des traitants fuit les secours perfides
Et sans impôt sait trouver des subsides;
Eh bien! mon homme est soudain terrassé,
L'Enfer agit, l'Olympe est courroucé;
La fermeté se nomme encore audace.
Faites le bien et vous serez chassé;
Faites le mal, vous resterez en place.

finances.» Les témoignages de sympathie qui furent prodigués à cette occasion au ministre disgracié montrèrent bien l'estime que l'on faisait de ses talents et les regrets qu'inspirait son éloignement des affaires.

« Si jamais ministre n'emporta dans sa retraite une gloire plus pure et plus intègre que M. Necker, jamais ministre aussi n'y reçut plus de témoignages de la bienveillance et de l'admiration publique. Il y eut, les premiers jours, sur le chemin qui conduit à sa maison de campagne, à Saint-Ouen, à une lieue de Paris, une procession de carrosses presque continuelle. Des hommes de toutes les classes et de toutes les conditions s'empressèrent à lui porter l'hommage de leurs regrets et de leur sensibilité; et, dans ce nombre, on a pu compter les personnes les plus respectables de la ville et de la cour, les prélats les plus distingués par leur naissance et par leur piété. » (*Correspondance de Grimm.*)

L'ÉDIT DE JOLY DE FLEURY[1]

L'as-tu donc lu, ma commère,
L'as-tu lu c' fameux édit,
Enregistré sans mystère
Par nos Pèr' les circoncis?
Com' il nous savonne!
Com' il nous rançonne!
Si c'est du Fleury,
Ça n'est pas du joli.

1. « On n'a pas manqué de chansonner M. de Fleury à l'occasion de l'édit d'août 1781, et il a fait s'évertuer nos bons faiseurs, car ce vaudeville n'est pas sans sel : il est en neuf couplets et dans le style un peu poissard, ce qui rend la plaisanterie moins âcre et plus gaie; cependant la chute en pourrait être meilleure et il ne se soutient pas jusqu'au bout sur le même ton d'aisance et de légèreté. » (*Mémoires de Bachaumont.*)

Joly de Fleury avait remplacé Necker comme ministre des finances dès le 24 mai ; il n'avait d'abord accepté ce titre que par intérim. « Maurepas, tout en disant que *l'homme impossible à remplacer n'était pas encore né,* essuya plus d'un refus de ceux à qui il proposa le contrôle général. Lui-même en fut embarrassé, malgré sa légèreté. Il trouva enfin un conseiller d'État qui n'osa repousser l'offre jointe à la prière. C'était un courtisan de robe, vieilli avec souplesse dans la société des grands et dans les cabinets des ministres, ambitieux en petit, délié en intrigue et en chicane, inepte en finance et barbare en législation ; du reste, grand conteur d'anecdotes, amusant la jeunesse du conseil

Quoiqu' j'irons faire aux guinguettes,
Si le sel est renchéri ?
Adieu l' fin d' nos goguettes;
Car c'est lui qui en fait tout l'prix.

J' veux de la bell' manière
Vous faire avaler l'goujon.
Mais si la sauce est si chère,
Que ferons-nous du poisson ?

I' nous baille une falourde
Pour nous voler un fagot,
I' nous prend pour des balourdes
C'te vilain p'tit escargot[1].

par une manière d'opiner plaisante et quelquefois burlesque; cité par excellence pour *savoir casser le cou aux affaires,* éloge de mauvais augure dans la circonstance présente. Joly de Fleury offrit un ministre tout honteux de l'être ; il avait à peine pris le fardeau que déjà il en était accablé. Il eut au moins ou la bonne foi ou l'adresse de publier qu'il vivait de ce que son prédécesseur lui avait laissé en réserve; mais il n'avait pas l'habileté de le renouveler en le dépensant. Il établit un troisième vingtième sur lequel il ne fut point chicané par le Parlement de Paris, où il avait l'avantage de compter deux frères et un neveu; malgré l'enregistrement libre et fraternel, l'impôt ne put jamais se lever en totalité. » (*Mémoires de Weber.*)

1. « Pour l'intelligence de ce couplet, remarquait l'auteur de *Paris, Versailles et les provinces,* il faut savoir que l'édit enregistré au Parlement était précédé d'un préambule fort séduisant et que, par la contexture adroite du dispositif, il paraissait diminuer l'impôt sur le bois, tandis qu'il l'augmentait réellement. »

Comment, avec l'âm' si juive,
A-t-il épargné l' jambon?
C'est qu'il est très bon convive
Et n'est d' nul' religion.

V'là c'que c'est qu'd'avoir d' l'alliance
Dans la cour du Parlement,
On s' permet avec confiance
D'être un mauvais garnement.

Puiss' not' excellent monarque,
Pour nous sauver d' plus grands maux,
L'envoyer par la noir' barque,
Aboyer après les sceaux !

Mais si la bonté suprême
Chassait encor son Ham'lin [1],
J'dirions dans not' joie extrême :
Dieu nous garde des aigrefins !

1. Premier commis du ministère des finances.

LES ADIEUX

DE L'ARBRE DE CRACOVIE[1]

Adieu, nouvellistes fameux,
Qui, la canne en main, sur la terre
Traciez, près de mon tronc poudreux,
La Manche, ou les États perdus par l'Angleterre;
Qui, sans sortir du beau jardin
Où depuis cent ans je végète,
En lorgnant Lise et sa soubrette,
Dans l'Inde battiez l'Africain,
Et, sur le Pô, l'Américain;
Qui braviez les frimas, les Patagons et l'onde,
Et les orages destructeurs;
Et, sédentaires voyageurs,

1. « C'était l'arbre de la grande allée du Palais-Royal, sous lequel se rassemblaient tous nos nouvellistes. M. le duc de Chartres vient de faire abattre cette superbe allée, ainsi que tous les arbres du jardin, pour y faire construire trois nouvelles rues, parallèles à celle de Richelieu, à la rue Neuve-des-Petits-Champs et à celle des Bons-Enfants. Le jardin, qui était de quatorze arpents, se trouvera réduit, mais il sera entouré d'un beau portique sous lequel on pourra se promener à couvert. » (*Correspondance de Grimm. — Note de Meister.*) Cet arbre s'était abattu aux trois quarts au mois de juin 1779 et avait presque écrasé dans sa chute une vingtaine de nouvellistes; depuis, il ne formait plus qu'un tronc informe.

Avec Cook hardiment faisiez le tour du monde.
Adieu, cercles délicieux,
Brillantes nymphes de ces lieux,
En robes courtes, polonaises,
En robes traînantes, anglaises,
Qui tous les soirs, en tapinois,
Riant, jasant près de mon bois,
La chevelure élégamment tressée
En lacs, pendante ou retroussée,
Et dans l'ombre, au hasard, lançant des traits vainqueurs,
En savourant la glace, enflammiez tous les cœurs.
Adieu, fils de Mars en lévites,
En triples collets si charmants,
Grands cœurs sous le froc des ermites;
Adieu, robins en catogans!
Adieu, pédants, basoche, huissiers à sombres mines,
En fracs puce, poudrés, musqués,
Fièrement armés de badines!
Adieu, filous si bien masqués,
En prunes de Monsieur et en cheveux de reine.
Adieu, troupe gaillarde aux charmes demi-nus!
Marchandes étalant au palais de Vénus,
Le soir sous mon couvert, contant mainte fredaine,
Ou bien courant la pretentaine.
Ah! reçois mes tendres adieux :
O ma fille! ô Crosnier[1], toi qui fais tant de choses,
Qui de ton siège as vu tant de métamorphoses,
Tant ouï de propos joyeux.

1. Marchande du Palais-Royal. (M.)

Adieu, bon Josserand[1], mon voisin riche et triste !
Pauvre Aubertot[2], quels seront tes destins?
Brillant Caveau[3], si tu t'éteins,
Je plains l'essaim d'auteurs qui par toi seul existe.
Adieu, Goudard[4], aux gracieux concerts,
Adieu Français, Anglais, Chinois, tout l'univers !
Vous frémissez d'effroi, mon sort vous glace;
Un arbre décrépit vous fait verser des pleurs.
Rassurez-vous, sensibles cœurs;
Bientôt un plant nouveau, plus brillant, me remplace.
Or écoutez mon oracle divin :
Vous voyez ces débris et ce terrain sauvage;
C'est là qu'en colonnade, un magnifique ouvrage
Formera le contour d'un superbe jardin;
J'y vois mon successeur couvrant de son feuillage,
Ainsi que moi, le fou, le sage,
L'homme ignorant, l'homme lettré,
Le fat et le héros de la terre adoré.
Vous y verrez vos élégantes,
Turques, sultanes ravissantes,
Un long voile attaché sur leurs brillants cheveux,

1. Josserand, le maître du café de Foy. C'est celui qui disait l'année dernière : « Je perds, sur chaque glace que je vends, plus de deux sous, mais je me sauve sur la quantité. » (*Note de Meister.*)

2. Limonadier du café de Conti. (M.)

3. C'est le café où se font les meilleures glaces. Si l'on y débite plus de mauvais vers que de bons, c'est qu'il s'en fait beaucoup plus de ceux-là que des autres, même à l'Académie. (M.)

4. Mme Goudard, plus célèbre encore par ses aventures que par ses talents et sa beauté. (M.)

Les joyaux rehaussant leurs vêtements pompeux,
Dans ces nouveaux atours si belles, si touchantes.
Je ne répondrais pas qu'un jour,
Dans un ravissement, dans un transport d'amour,
Oui, qu'un beau jour, ne les vissiez, Indiennes,
Se brunissant le teint à qui mieux mieux :
Païennes ! non, toujours chrétiennes,
Séchant les pleurs des malheureux.
Du grand Jeannot[1] et des Redoutes[2]
Vous les voyez raffoler toutes ;
Vous les verrez, lasses des jeux,
Fuyant les amours et les fêtes,
Se renfermer dans de sombres retraites ;
Puis des vapeurs, car il en faut,
Femme à vapeurs est la perle des femmes.
Ah ciel ! si l'amour du Très-Haut,
D'un feu brûlant vient embraser leurs âmes,

1. Le sieur Volange, aussi sublime cette année dans le rôle de *Jérôme Pointu* qu'il le fut à son début sur le théâtre des Variétés amusantes dans celui de *Jeannot*. (M.)

2. « La redoute chinoise est un vauxhall d'un nouveau genre, qui vient d'être établi dans l'enclos de la foire Saint-Laurent. C'est un grand salon à colonnes terminé par deux galeries et construit sur un rocher. Sa forme et tous ses ornements, tant de peinture que de sculpture, sont dans le goût chinois. Les lanternes qui l'éclairent, étant de verre dépoli, n'y répandent qu'une lumière douce et tendre, semblable à celle des lanternes chinoises, faites, comme on sait, de nacre et de perles. Le rocher sur lequel la salle paraît élevée est une espèce de grotte artificielle qui sert de café, et où l'on trouve tous les rafraîchissements de la saison. Vis-à-vis la redoute est le restaurateur ; c'est un caravansérail asiatique. L'escalier et les différentes pièces

Qu'il fera beau les voir, gentilles sœurs du pot,
Jeter au feu toute la kyrielle
Des colifichets, des pompons,
Sacrifiant tout... hormis leurs bonbons,
Dans leurs élans prendre Agnès pour modèle,
Gorge couverte et repoussant un lin
Du plus beau blanc, bien empesé, bien fin,
En croix d'or, faisant des conquêtes
Sans hérissons, sans casque, sans aigrettes,
Les reliques au bras remplaçant les rubis;
Et cachant leurs attraits sous de grossiers habits,
Pour tout dire en un mot, des anges,
Des chérubines, des archanges!
Heureux Français, que vous serez contents!
Dans nos mœurs, direz-vous, quels changements étranges,
Ne me croyez-vous pas? Vivez encore cent ans.

dont il est composé, toutes ouvertes d'un ou de plusieurs côtés, forment un aspect assez piquant, au moins par sa singularité. Entre les deux édifices sont placés un jeu de bagues tournant dans une escarpolette chinoise, et une escarpolette orientale. Ces jeux sont desservis par des hommes habillés à la chinoise et l'enclos est fermé par une décoration d'arbres et de paysages étrangers. Si les objets y paraissaient moins entassés sur le peu d'espace qui les réunit, ce lieu d'assemblée serait d'une construction tout à fait agréable. La nouveauté de la décoration, le goût des peintures qui en font le principal ornement, l'unité du costume qui y règne font infiniment honneur au talent de M. Munich, et la promptitude avec laquelle il l'a exécutée tient presque du prodige. Le Nestor de la France [Maurepas] n'a pas dédaigné d'honorer le nouveau spectacle de sa présence. » (*Note de Meister.*)

LA

CAPITULATION DE YORK-TOWN

Cornwallis[1], ce brave guerrier,
Soutien de l'Angleterre,
Est battu et fait prisonnier
De la bonne manière.
Les Anglais vont baisser le ton,
La faridondaine, la faridondon,
Et redeviendront nos amis,

1. Lord Cornwallis, après avoir fait en Amérique les campagnes de 1776 à 1779 sous les ordres de Howe et de Clinton, reçut en 1780 le commandement de la Caroline du Sud. Il se signala d'abord par ses succès sur les généraux Gates et Green, et, au printemps de 1781, il envahit la Virginie où il fut surpris par les forces coalisées des Insurgents et des Français. Investi, le 28 septembre, dans York-Town par les troupes de Washington, de La Fayette et de Rochambeau et l'escadre de l'amiral de Grasse, il fut contraint de capituler après un siège de vingt jours, le 19 octobre.

« Le lendemain de la nouvelle de cette défaite, tout Paris s'est livré à la plus grande joie... On a fait pour ce dernier événement des illuminations qui n'ont pas été fort brillantes ; ce n'est pas qu'on n'ait pas été très sensible à ce grand avantage remporté sur les Anglais et principalement à l'humiliation qu'en pourra recevoir cette insolente nation, battue enfin par terre et par mer, mais après les illuminations du Dauphin qui ont duré quatre jours de suite, on commençait à en être las à Paris. » (*Correspondance de Métra.*)

Biribi,
A la façon de Barbari,
Tartari.

La Fayette avec Rochambeau[1]
Ont, ma foi, fait merveille,
Et ce sont tous deux des héros
De valeur sans pareille.
Bravement ils ont combattu,
Vaincu, battu, rossé, tondu,
Ces fiers ennemis des Bourbons,
Sacré noms,
Que j'aimons autant que les dieux
Mille-z-yeux!

Notre Dauphin a précédé[2]
Cette heureuse victoire;
C'est un signe bien décidé
De sa future gloire.

1. Jean-Baptiste-Donatien de Vimeur, comte de Rochambeau (1725-1807), s'était distingué dans les guerres de la succession d'Autriche et de Sept ans, lorsqu'il fut promu lieutenant général et envoyé avec un corps de 6,000 hommes en Amérique, où il devint l'un des plus utiles auxiliaires de Washington.

La Fayette, dont le succès de York-Town couronnait l'attente, mandait à Maurepas du champ de bataille : « La pièce est jouée, monsieur le comte, le cinquième acte vient de finir. »

2. Le chansonnier a commis ici une erreur qui s'explique facilement ; la capitulation de York-Town était antérieure de trois jours à la naissance du Dauphin, mais elle ne fut connue qu'à la fin du mois d'octobre.

Anglais, craignez tous ce luron,
La faridondaine, la faridondon,
Il aura du poil au... sourcil
Biribi,
Et fera de vous des moutons,
Sacré noms !

George à son penaud Parlement
Va bien donner à rire !
On nous bat.... payez largement;
N'allons pas nous dédire...
Le compliment n'est pas bien bon,
La faridondaine, la faridondon,
Car ces Anglais sont à *quia*
Larira !
Mais North[1] endort par de grands mots
Ces marmots.

Le Breton voit en enrageant
Nos exploits et ses dettes,
Pour nous, nous regorgeons d'argent,
Qu'on en juge à nos fêtes.
Quel trésor qu'un petit Bourbon,
La faridondaine, la faridondon,
Nul bill de pareils n'en sera,

1. Frédéric North, comte de Guildford (1732-1792), premier ministre de George III, avait été le principal instigateur de la guerre d'Amérique. Il fut soutenu par le Parlement jusqu'à la défaite de Cornwallis, qui suscita contre lui une vive opposition et provoqua sa chute. (Avril 1782.)

Larira !
Jamais ce joli trésor-là
Ne tarira.

La victoire avait attendu
Le poupon d'Antoinette,
Nous allons mettre à fonds perdu
Tous nos cœurs sur sa tête.
Il naquit au bruit du canon,
La faridondaine, la faridondon,
A l'Amérique il a souri,
Biribi,
Au grand dépit de Barbari
Notre ami.

LA NAISSANCE DU DAUPHIN[1]

Si l'Roi z'est not pèr' à tous,
La Reine z'est aussi not' mère ;

1. Louis-Joseph-Xavier-François, Dauphin de France, naquit à Versailles le 22 octobre 1781. La venue de cet héritier du trône, si vivement désirée et si impatiemment attendue, provoqua dans la famille royale et dans la nation tout entière un enthousiasme indescriptible et fit oublier un moment toutes les préoccupations politiques.

« La joie fut universelle, écrit Mme Campan ; le

Mes gas, réjouissons-nous,
A viant d' nous bailler un p'tit frère.
N'sra pas du pied qui s'mouchra,
Messieurs l's Anglais vous verrez ça.

I s'ra biau com' sa maman,
Com' el, sera sensible,
Com' son papa bienfaisant,
De Henri s'ra l'portrait visible,

peuple, les grands, tout parut à cet égard ne faire qu'une même famille ; on s'arrêtait dans les rues, on se parlait sans se connaître, on embrassait tous les gens que l'on connaissait. Hélas ! l'intérêt personnel dicte ces sortes de transports bien plus que ne les excite l'attachement sincère pour ceux qui paraissent en être les objets ; chacun voit dans la naissance d'un légitime héritier du pouvoir souverain un gage de prospérité et de tranquillité publiques.

« Les fêtes furent aussi brillantes qu'ingénieuses : les arts et métiers de Paris dépensèrent des sommes considérables pour se rendre à Versailles, en corps, avec leurs différents attributs ; des vêtements frais et élégants formaient le plus agréable coup d'œil ; presque tous avaient de la musique en tête de leurs troupes : arrivés dans la cour royale, ils se la distribuèrent avec intelligence et donnèrent le spectacle du tableau mouvant le plus curieux. Des ramoneurs, aussi bien vêtus que ceux qui paraissent sur le théâtre, portaient une cheminée très décorée, au haut de laquelle était juché un des plus petits de leurs compagnons ; les porteurs de chaises en avaient une très dorée dans laquelle on voyait une belle nourrice et un petit Dauphin ; les bouchers paraissaient avec leur bœuf gras ; les pâtissiers, les maçons, les serruriers frappaient sur une enclume ; les cordonniers achevaient une petite paire de bottes pour le Dauphin ; les tailleurs un petit uniforme de son régiment, etc. Le Roi resta longtemps sur son balcon pour

Chantons du soir au matin :
Vive l'Dauphin, vive l'Dauphin !

Le ciel devait ce présent
Aux vertus, aux vœux d'la mère :
Il a fait en les combinant
Le bonheur d'la France entière.
Mon Dieu ! le joli refrain :
Vive l'Dauphin, vive l'Dauphin !

jouir de ce spectacle. L'enthousiasme fut si général que la police ayant mal surveillé l'ensemble de cette réunion, les fossoyeurs eurent l'imprudence d'envoyer aussi leur députation et les signes représentatifs de leur profession. Ils furent rencontrés par la princesse Sophie, tante du Roi, qui en fut saisie d'effroi et vint demander au Roi que ces insolents fussent à l'instant chassés de la marche des corps et métiers qui défilaient sur la terrasse.

« Les dames de la halle vinrent complimenter la Reine et furent reçues avec le cérémonial que l'on accordait à cette classe de marchandes. La princesse de Chimay fut, à la porte de la chambre de la Reine, recevoir trois de ces femmes qui furent introduites jusqu'auprès du lit ; l'une d'elles harangua Sa Majesté : son discours avait été fait par M. de La Harpe et était écrit dans un éventail sur lequel elle jeta plusieurs fois les yeux, mais sans aucun embarras ; elle était jolie et avait un très bel organe. La Reine fut touchée de ce discours et y répondit avec une grande affabilité... Les chansons des poissardes furent nombreuses et quelques-unes assez bien faites... Les gardes du corps obtinrent du Roi la permission de donner à la Reine un bal paré dans la grande salle de l'Opéra de Versailles. Sa Majesté ouvrit le bal par un menuet qu'elle dansa avec un simple garde nommé par le corps, auquel le Roi accorda le bâton d'exempt. La fête fut des plus brillantes ; tout était alors joie, bonheur et tranquillité. »

Fallait entendre not' prélat
Annoncer s'te bonn' nouvelle.
Tuchou ! comme il défila
Son éloquente kyrielle ;
Pour son Roi, com' pour son Dieu,
Il est tout d'flamme, il est tout d'feu.

Tatudienne queu sabat
Faisaient messieurs d'Aquitaine !
Ils étaient aussi gais là
Qu' s'ils euss' combattu dans la plaine.
Ils chantaient tous le refrain :
Vive l'Dauphin, vive l'Dauphin !

Pour moi, je n'savais pas trop
Si j'devais pleurer ou rire,
Mon pauv' cœur allait l'galop ;
J'étais content ; j'ne pouvais le dire.
Quand l'sentiment est trop fort
Ça m'coup le sifflet tout d'abord.

Mais vous vouliez eun' chanson,
Il fallit bian vous la faire.
J'vous tiens quitt' pour la façon ;
Mes amis, il n'en coûte guère
Pour dire du soir au matin,
Vive l'Dauphin, vive l'Dauphin !

Qu'il vive, ce cher enfant,
Pour l'amour, pour la victoire !

D'la dernièr' gout' de mon sang
Je voudrais cimenter sa gloire.
Que le diab' m'emporte à l'instant
Si j'en dis un mot plus qu' j'n sens.

A chanter d'pareille sujet
Y a ben pus d'plaisir que d'peine.
Pour me payer d'ces couplets,
N'vous gênez donc pas, belle Reine;
Ils sont, à la rime près,
Dans le cœur de tous les Français.

Si vous croyez, malgré ça,
Nous d'voir queuq' reconnaissance,
Faites encor un p'tit ga,
Madame et j'vous baill'rons quittance;
Quand on en fait d'si genti
S'roit péché de se ralenti.

Ne craignez point, cher papa,
De voir croître vot' famille,
Le bon Dieu z'y pourvoira,
Fait's en que Versaille en fourmille.
Y eût-il cent Bourbons chez nous,
Y a du pain, du laurier pour tous[1].

1. M^me^ Campan nous apprend que « le Roi et la Reine furent très satisfaits de ce dernier couplet et le chantèrent plusieurs fois pendant le temps des couches ».

ÉPITRE AUX ESPAGNOLS

DU

CAMP DE SAINT-ROCH[1]

Messieurs de Saint-Roch, entre nous,
Ceci passe la raillerie;
En avez-vous là pour la vie,
Ou quelque jour finirez-vous?
Ne pouvez-vous à la vaillance
Joindre le talent d'abréger?
Votre éternelle patience
Ne se lasse point d'assiéger;
Mais vous mettez à bout la nôtre.
Soyez donc battants ou battus,
Messieurs du camp et du blocus,
Terminez de façon ou d'autre;
Terminez, car on n'y tient plus.
Fréquentes sont vos canonnades;

1. Les Espagnols avaient commencé par le siège de Gibraltar leurs hostilités contre l'Angleterre, au mois de juin 1779. Leur armée, établie dans la petite bourgade de Saint-Roch, et qui comptait quatorze mille hommes, après avoir vainement essayé pendant quinze mois de prendre la ville par la famine, avait résolu de la détruire par les bombes et les canons. Mais une sortie vigoureuse du général Elliot, le 27 novembre 1781, détruisit tous leurs ouvrages et découragea leurs efforts.

Mais, hélas! qu'ont-elles produit?
Le tranquille Anglais dort au bruit
De vos nocturnes pétarades,
Ou s'il répond de temps en temps
A votre prudente furie,
C'est par égard, je le parie,
Et pour dire : Je vous entends.
Quatre ans ont dû vous rendre sages :
Laissez donc là vos vieux ouvrages;
Quittez vos vieux retranchements;
Retirez-vous, vieux assiégeants,
Un jour, ce mémorable siège
Sera fini par vos enfants,
Si toutefois Dieu les protége.
Mes amis, vous le voyez bien,
Vos bombes ne bombardent rien;
Vos bélandres et vos corvettes,
Et vos travaux et vos mineurs
N'épouvantent que les lecteurs
De vos redoutables gazettes.
Votre blocus ne bloque point,
Et, grâce à votre heureuse adresse,
Ceux que vous affamez sans cesse
Ne périront que d'embonpoint.

1. « La finesse comme la légèreté de cette ingénieuse plaisanterie d'un malin poète me font juger qu'elle méritait d'être recueillie et conservée, ne pouvant qu'amuser dans tous les temps ceux qui la liraient. » (*Journal de Hardy.*)

ÉLOGE FUNÈBRE

DE

L'ARCHEVÊQUE DE PARIS[1]

Il n'est donc plus, ce saint prélat,
Ce pasteur dont la bienfaisance
Sans bruit, sans faste et sans éclat,
Fut si propice à l'indigence !
Aux marches de son monument
Portons du moins en ce moment
Nos faibles tributs de louanges ;
Pour le célébrer dignement

1. Christophe de Beaumont du Repaire, comte de Lyon, duc de Saint-Cloud, pair de France, commandeur de l'ordre du Saint-Esprit, proviseur de Sorbonne et archevêque de Paris depuis l'année 1746, mourut le 12 décembre 1781. « Il avait édifié ses diocésains, pendant toute la durée de son gouvernement, par la régularité de ses mœurs et sa charité immense envers les pauvres ; mais, entraîné par de mauvais conseils, perdu par ses entours, livré d'ailleurs à des préventions excessives qui lui avaient attiré en différentes circonstances des preuves de l'animadversion du souverain, des procédures juridiques de la part des magistrats et les murmures publics, il était devenu, peut-être sans s'en apercevoir, le persécuteur et pour ainsi dire comme le fléau des *prétendus jansénistes,* ces personnages pieux, savants et respectables, regardés depuis près d'un siècle comme entichés d'une hérésie purement imaginaire... Un fonds d'opiniâtreté dans le caractère et un attachement

Il faudrait les concerts des anges,
Je n'ai que ceux du sentiment.
Par mille passions funestes
Les humains toujours combattus
S'éloignent des sentiers célestes
Où les conduiraient les vertus.
Du monde bravant les caprices,
Beaumont pouvait-il sans terreur
Voir sur le chemin de l'erreur
Qu'environnent des précipices
Le troupeau si cher à son cœur
S'enivrer de folles délices
Et boire un poison destructeur
Dans l'affreuse coupe des vices?
Non! il fut prompt à ramener
Au milieu de la bergerie

presque toujours invincible à son propre sens avaient attiré à ce prélat bien des contradictions et lui avaient fait beaucoup d'ennemis parmi ceux mêmes qui avaient adopté ses sentiments sur les affaires de l'Église. Les personnes sensées et chrétiennes, en déplorant le triste aveuglement d'un prélat qui eût pu faire dans le vaste diocèse confié à ses soins autant de bien qu'il y avait causé de maux, sans que jamais il s'en fût douté, abandonnaient à la postérité le soin de le juger et se bornaient à implorer en sa faveur les miséricordes infinies de Celui qui sonde les cœurs, du Dieu de toute vérité, qui connaît si parfaitement le vrai bien et le vrai mal, en même temps qu'elles formaient des vœux ardents pour qu'il pût être remplacé par un pontife doué non seulement des précieuses qualités qu'on avait admirées en sa personne, mais encore d'un zèle tout à la fois et plus large et plus éclairé que le sien. » (*Journal de Hardy.*)

x.

La brebis faible, mais chérie,
Que le ciel allait condamner;
Son éloquence douce et tendre
Était le langage des cieux;
Les faibles et les vicieux
Sans l'aimer ne pouvaient l'entendre;
A l'instant même qu'il n'est plus,
Leur âme paraît attendrie...
Pourquoi ces regrets superflus?
Il est rentré dans sa patrie.

LES FILLES ENTRETENUES

Oui, je l'ai dit publiquement,
Et je prouve par argument
Que l'on entretient une fille
Comme l'on fait d'une jument.
On lui donne un appartement,
On la nourrit et on l'habille,
Et même outre l'habillement
On fait en sorte qu'elle brille :
On la choisit toujours jolie
Et du tour le plus élégant,
Souvent même on la fait instruire;
Maître à danser, maître de chant,
Et cætera... Serait trop dire

Qu'en faire le dénombrement.
De temps en temps on la promène,
On la fait voir dans ses atours,
Aux Tuileries, sur le Cours ;
Quelquefois encore on la mène
Aux jeux publics, aux opéras,
Et c'est là que comme au manège
On fait étaler ses appas.
Publiquement on la protège :
On rougirait de parler bas,
Afin que l'on n'ignore pas
Qu'elle nous sert pour nos ébats.
D'une maîtresse entretenue
(Et toujours du train d'un seigneur)
Belles, voici pour votre honneur,
La comparaison soutenue.
Nous achetons une jument,
Ou bien un cheval, il n'importe ;
Nous lui donnons un logement,
Selle, bride, housse, assortiment,
Tout ce qui sert de vêtement ;
A monture de telle sorte,
Avoine, foin, c'est entendu.
On pourvoit à sa nourriture ;
On aime à lui voir corps dodu,
Belle tête, fine encolure.
Ce n'est le tout. Pour sa parure,
Sur elle on veut voir étendus,
Velours, galons ou broderies,
Et souvent l'on fait encor plus ;

On l'embellit de pierreries.
Au sortir de ses écuries,
Le maître, fier des ornements
Dont il a décoré sa bête,
La promène publiquement.
Et toujours se fait une fête
D'ouïr les applaudissements
Que l'on donne à sa gentillesse.
On la fait instruire, on la dresse
A caracoler joliment,
Le tout pour notre amusement.
Bref, à l'une et l'autre monture,
Objets de nos soins assidus,
Nous ne fournissons nourriture,
Logements, habits et parure,
Que pour caracoler dessus.

ÉPIGRAMMES DIVERSES

SUR LE DAUPHIN[1]

Auguste enfant, amour de l'univers,
Sur les biens que tu fais éclore

1. « Parmi tous les vers auxquels donnait l'essor cet événement si intéressant pour la nation de la naissance d'un Dauphin, notait Hardy, je pense qu'on pourra me savoir

Lorsque tous les yeux sont ouverts
Les tiens seuls sont fermés encore :
Sourd à nos vœux, tu les remplis.
Dieux ! que ta faiblesse est puissante !
Tu fais déjà l'appui des Lis ;
Tu nais à peine et leur éclat augmente.
Au gré du monde satisfait
Commence une illustre carrière ;
Si ta naissance est un bienfait,
Que sera donc ta vie entière ?

Je suis fée [1] et veux vous conter
Une grande nouvelle :
Un fils de roi vient d'enchanter
Tout un peuple fidèle.
Ce Dauphin, que l'on va fêter,
Au trône doit prétendre ;
Qu'il soit tardif pour y monter...
Tardif pour en descendre.

quelque gré d'avoir distingué ceux que l'on va trouver ci-dessous transcrits d'après un de nos ouvrages périodiques. Ils m'ont paru faits pour être lus avec plaisir dans tous les temps par les amateurs de la bonne poésie. »

1. Ce couplet fut chanté à l'Opéra-Comique par la dame Billioni, qui venait de jouer un rôle de fée dans la pièce des *Deux Sylphes*. Il avait été improvisé par Imbert au moment où était arrivée la nouvelle de la naissance du Dauphin.

SUR MAUREPAS [1]

O FRANCE, applaudis-toi, triomphe de ton sort,
Un Dauphin vient de naître et Maurepas est mort.

Huit mois plus tôt, il mourait adoré;
Huit mois plus tard, il est mort abhorré [2].

1. Maurepas mourut à Versailles, à la suite d'une attaque de goutte, le 21 novembre 1782; il était alors âgé de quatre-vingts ans.

« Il finissait sa carrière au lit d'honneur. Sa mort fut aussi paisible que sa vie ministérielle; car la guerre d'Amérique, entreprise sous son ministère, n'avait point troublé la tranquillité intérieure du royaume; elle avait, à la vérité, épuisé nos finances et ruiné notre marine, mais nos frontières avaient été à l'abri des incursions ennemies et de ces horribles fléaux qui portent la dévastation et la mort au milieu des peuples..... Il était trop jeune quand, à vingt-huit ans, il fit l'essai de ses talents dans le ministère de la cour et de Paris et dans celui de la marine. Il a passé le milieu de sa vie dans le repos, vivant au sein de sa famille et de ses amis dont il faisait le charme; ce n'est que vers le déclin de l'âge, lorsque son esprit, sans être baissé, n'avait plus l'activité nécessaire, qu'il se vit appelé à la tête d'un grand empire pour en diriger les rênes. Il devint ainsi le guide et le mentor d'un jeune roi, naturellement bon, facile, n'ayant de passion dominante que pour faire le bonheur de son peuple, mais sans caractère, sans expérience, sans volonté, se livrant sans examen au dernier venu, lorsqu'il avait l'art de lui persuader que la route indiquée conduisait au but désiré. Le Roi pleura le comte de Maurepas et le regretta sincèrement. » (*Mémoires de l'abbé Georgel.*)

2. Par suite de la disgrâce de Necker.

SUR NECKER

Les vertus, le génie exilés de la Cour,
Ce malheur trop commun n'a rien qui me surprenne;
Que leur règne ait duré cinq ans dans ce séjour
C'est ce que l'avenir ne croira qu'avec peine.

SUR NECKER ET CHOISEUL [1]

A la Cour en diligence,
Dès qu'eut passé Maurepas,
Vint Choiseul, plein d'assurance,
Et Necker suivant ses pas.
Pourquoi de cette alliance
S'étonner ou se fâcher?
Ensemble doivent marcher
La recette et la dépense.

SUR M. DE BEAUMONT

Dieu lui donna la bienfaisance;
Le diable en fit un entêté :

1. « M. de Maurepas n'a pas été mort que tous les aspirants à le remplacer dans la confiance du Roi se sont rendus à Versailles. On y a remarqué, entre autres, le même

Il couvrit par sa charité
Les maux de son intolérance [1].

A LA seule équité Beaumont savait se rendre,
A l'indigence il ne refusait rien;
Une âme forte pour le bien
Et pour le pauvre une âme tendre.
Par l'imposture il fut souvent préoccupé;
Mais son cœur bienfaisant jamais ne l'a trompé.

SUR LE DUC DE CHARTRES [2]

LE prince des gagne-deniers,
Abattant des arbres antiques,

jour, M. le duc de Choiseul et M. Necker; ce qui fit dire à un rieur que c'était le compte rendu, la recette et la dépense. On a versifié ce bon mot. » (*Mémoires de Bachaumont.*)

1. « On ne s'est pas tenu à des louanges fades de M. de Beaumont. On l'a apprécié plus véritablement dans ce quatrain où l'on exalte ses bonnes qualités, sans dissimuler ses défauts. » (*Mémoires de Bachaumont.*)

2. A l'occasion de la destruction des arbres du Palais-Royal. (M.) — Au commencement de l'année 1781, le duc d'Orléans avait abandonné au duc et à la duchesse de Chartres, pour leurs étrennes, la propriété du Palais-Royal. Le duc de Chartres résolut aussitôt d'en transformer les dispositions; mais son plan fut mal accueilli par la plupart des intéressés et provoqua contre lui une vive irritation. Le public lui-même ne reconnut les avan-

Nous réserve sous ces portiques,
A travers de petits sentiers,
L'air épuré de ses boutiques
Et l'ombrage de ses lauriers.

Pourquoi de ces chênes altiers
Déplorer si fort le ravage ?
Le vainqueur d'Ouessant, pour ombrage,
Nous laisse encore ses lauriers.

A la gloire préférer l'or,
Fuir l'ennemi sans le combattre,
Ce n'est pas sortir d'Henri quatre ;
C'est être bâtard de Melfort [1].

tages de ses projets que lorsqu'ils eurent reçu leur exécution. Au mois de juin 1784, Grimm écrivait, à propos de la transformation du Palais-Royal : « Cette promenade charmante était entourée de maisons irrégulières et mal bâties, dont l'aspect contrastait désagréablement avec les beautés de l'intérieur. M. le duc de Chartres vient de détruire l'ancien jardin ; il en a fait planter un nouveau et il l'a entouré de maisons élevées sur un même plan d'architecture, qui, réunies à la façade du nouveau corps de bâtiment qu'il se propose d'ajouter à son palais, ne paraîtront former qu'un seul édifice d'un ensemble aussi vaste qu'élégant et somptueux. »

1. « On répand contre M. le duc de Chartres un quatrain enfanté sans doute par le désespoir des propriétaires ruinés et cherchant à exhaler leur rage ; ils oublient en ce

SUR LE PERSONNEL DE L'OPÉRA[1]

Passe que les acteurs ne puissent s'absenter!
On peut avoir soudain besoin de leurs services.
Mais que deviendront les actrices?
On leur défend de s'écarter!...

SUR LA REDOUTE CHINOISE[2]

La voilà donc, cette redoute
Qu'à bon droit tout sage redoute,
Charmant et funeste réduit
Où, pour peu que l'on rime en oute,
Infailliblement il en coûte
Et le plus souvent il en cuit!

moment le prince du sang pour n'envisager qu'un ennemi cruel dont ils cherchent à se venger de toutes les manières ; ils osent se porter jusqu'aux imputations les plus calomnieuses, pour peu qu'elles soient fondées sur des apparences. » (*Mémoires de Bachaumont.*)

1. Le gouvernement avait fait défense aux acteurs et actrices de l'Opéra de s'éloigner de Paris sans congé et s'était engagé à continuer de payer leurs appointements même pendant qu'ils ne joueraient pas.

2. Ce couplet sur la redoute chinoise de la foire Saint-Laurent, dont il a été question ci-dessus, est attribué par les *Mémoires de Bachaumont* à l'abbé Arnaud, « académicien quolibetier, grivois, ordurier, qui, sans faire des vers, se permet quelquefois des épigrammes dures, mais salées ».

ANNÉE 1782

CRITIQUE DES FÊTES DE LA VILLE DE PARIS[1]

Vous, qui voulez fêter vos rois,
Comme ont fait vos ancêtres,
Bons Parisiens, braves bourgeois,
Qui tant aimez vos maîtres,

1. Les fêtes de la ville de Paris en l'honneur de la naissance du Dauphin comportaient un grand banquet offert au Roi, à la Reine et à toute la cour, le 22 janvier, suivi d'un feu d'artifice, dont le temps empêcha la réussite, et un bal, donné le 24, auquel assistèrent Leurs Majestés. — « Comme bien des gens désapprouvaient les fêtes données au Roi et à la Reine par MM. les prévôts des marchands et échevins, non quant à leur objet, mais seulement à cause des dépenses considérables qu'elles occasionnaient dans la circonstance d'une guerre dispendieuse et qui pouvait être de longue durée ; que d'ailleurs l'emplacement choisi pour ces fêtes n'avait pas été du goût du public, qui n'avait pu en jouir pour ainsi dire qu'à moitié, et que M. de Caumar-

Venez lundi soir,
Vous pourrez les voir
Tous en place de Grève,
Gardés comme il faut,
Sur un échafaud
Qu'un prévôt leur élève[1].

Mais n'allez pas prétendre tous
Partager cette grâce,
Vous savez bien qu'étant chez vous,
Vous n'aurez pas de place.
L'ami Caumartin
Fermant le chemin,
Au peuple qui s'effraie[2],
S'embarrasse peu

tin, prévôt des marchands, avait fort adroitement obtenu, quelques mois avant lesdites fêtes, un arrêt du Conseil d'État du Roi qui attribuait à l'Hôtel-de-Ville une nouvelle perception de trois deniers par livre sur tous les anciens droits généralement quelconques qu'avaient à payer les denrées ou marchandises qui arrivaient par eau dans la capitale, perception qu'on se doutait bien devoir produire une somme immense, on ne s'étonnait nullement de voir circuler dans les cercles des couplets assez mauvais, émanés du cerveau de quelque malin frondeur, auquel on reprochait surtout le premier, qu'on jugeait devoir lui mériter une place au château de Bicêtre. » (*Journal de Hardy.*)

1. L'on avait élevé sur la place de Grève, en face de la Seine, une vaste galerie en bois, d'où le Roi et la cour devaient voir le feu d'artifice tiré au bord de la rivière, et l'on avait complété la décoration de la place par l'établissement d'une charpente parallèle à l'Hôtel-de-Ville.

2. Il avait été posé des barrières à toutes les rues aboutissant à la place de Grève. (M.)

Qu'on voie le feu,
Il suffit qu'on paie.

Pour vous consoler du destin
Courez de place en place [1];
On vous prodiguera le pain
Dont le pauvre se passe,
De vieux cervelas
Dont on ne veut pas,
Et qu'on jette à la tête,
Avec des milliers
De bons fusiliers,
Pour avoir l'air de fête.

Cassez-vous les jambes, les bras,
Les ressources sont prêtes [2] :
Vous en aurez; mais n'allez pas
Aussi perdre la tête.
Monsieur le prévôt,
Dont c'est le défaut,
Croit la tête inutile;

1. « Afin de faire diversion, d'éparpiller le peuple et de le consoler de ne pouvoir jouir du spectacle du feu et de ses maîtres comme il l'aurait voulu, on a imaginé de construire aux extrémités de Paris plusieurs salles de bal où l'on fournira des rafraîchissements et où il dansera ; il est encore question de donner ce jour-là gratis tous les spectacles; enfin les princes, les grands seigneurs, les gens en place doivent de leur côté l'amuser par ce que le luxe et la décoration peuvent offrir pour fixer ses regards. » (*Mémoires de Bachaumont.*)

2. On avait des chirurgiens arrêtés en cas d'accident. (M.)

Car il a prouvé
Qu'on n'en a trouvé
Aucune dans la Ville.

Sage ordonnateur de ces jeux,
Et vous, monsieur le maître[1],
Qui faites passer à vous deux
Le Roi par la fenêtre[2],
Convenez tout net
Que ce beau projet
Arrangé, Dieu sait comme,
Ne va qu'au Martin,
Qu'au génie enfin,
Qu'à Montmartre on renomme[3].

1. Le sieur Moreau, architecte de la Ville, et le prévôt des marchands.

2. On avait ouvert une croisée de l'Hôtel-de-Ville pour en former une porte de communication dudit Hôtel à la galerie du banquet, construite en retour, qui masquait la rue du Mouton. (M.)

3. « Un plaisant a dit que cette chanson ne valait pas mieux que la fête, mais qu'elle ne coûtait pas deux millions. On l'attribue à M. de Piis, qui donne ordinairement ses vaudevilles à meilleur marché. Le prévôt a déclaré qu'il connaissait l'auteur, mais qu'il dédaignait de s'en venger. L'ami Piis a fait bien du mauvais, il a même trouvé le secret d'en faire applaudir à toute outrance ; il n'est cependant rien sorti de sa plume d'aussi détestable que le calembour qu'offre le dernier couplet. *Ne va qu'au Martin* est une bien forte allusion au nom du prévôt des marchands qui s'appelle *Caumartin*. *Martin* est un mot dont le peuple se sert quelquefois pour désigner un âne, qu'il nomme aussi un *docteur de Montmartre*. » (*Correspondance de Métra.*)

REQUÊTE A LA REINE[1]

Oh ! parbleu, c'est trop de moitié,
Et l'aventure est effroyable.
Quoi ! lorsqu'une Reine adorable
Veut bien voir, par pure amitié,
Son couvert mis à notre table,
A travers les jeux et les ris
Qui sont venus tous à la fête,
Un vieux sergent vient tête à tête
M'offrir en termes fort polis
Un exploit des plus malhonnêtes !
Apprends que j'ai, sauvage huissier,
En ce jour pour tout créancier
Louis et la belle Antoinette;
C'est de l'amour que je leur dois,
Et pour payer semblable dette,
Nul Français n'a besoin d'exploit.
Quand Paris, quand la France entière

1. Par un Parisien qui a reçu une assignation le jour des fêtes données à la Reine. (M.) — « Dans ces jours d'allégresse universelle, pendant ces fêtes brillantes données à la Reine, un Parisien a reçu une assignation pour dettes. Le mot dettes vous préparant assez naturellement à l'idée de pauvreté, et celle-ci n'étant rien moins qu'étrangère à celle de rimeur, vous ne serez pas surpris d'apprendre que le sergent a été apostrophé d'une trentaine de vers qui sont bientôt devenus publics. » (*Correspondance de Métra.*)

Reçoit des maîtres complaisants,
Tous les animaux malfaisants
Doivent rester dans leur tanière.
Il faut, lorsqu'à pas diligents
Les plaisirs font partout leur ronde,
Être sergent des plus sergents
Pour venir rappeler aux gens
Qu'il est des créanciers au monde.
Ordonnez donc, si désormais,
O Reine, l'amour des Français
A nous visiter vous invite,
Que ce jour soit un jour sacré
Et que nul billet de visite
Ne s'écrive en papier timbré.

PORTRAIT
DE MADAME DE GENLIS

Saint-Aubin[1] dans sa patrie
Ne vivait que d'industrie;
Elle était assez jolie,

1. Félicité Ducrest de Saint-Aubin, comtesse de Genlis, dame d'honneur de la duchesse de Chartres et chargée de l'éducation des deux filles de cette princesse, venait de se faire nommer *gouverneur* des jeunes fils du duc, lors-

Ses nuits lui payaient ses jours.
Bientôt, par son savoir-faire
A l'abri de la misère,
Son âme fut un repaire
De fraudes et de détours.

Genlis, époux digne d'elle,
De ses vices le modèle,
Brûlant d'une ardeur fidèle,
Vient lui présenter sa main :
Dans l'espoir du cocuage,
Il conclut son mariage,
Fondant son heureux ménage
Sur une épouse catin.

Grâces à son impudence,
La voilà dans l'opulence ;
Se livrant à sa science,
Elle trame des noirceurs,

qu'elle publia *Adèle et Théodore* ou *Lettres sur l'éducation contenant tous les principes relatifs aux trois différents plans d'éducation des princes, des jeunes personnes et des hommes.* « Ce titre, remarquait Métra, est bien d'une femme persuadée qu'elle est en état de faire toutes les éducations imaginables. On n'achète cependant ce livre que pour la critique et sa vogue naît uniquement de ce qu'il est un ridicule de plus pour son auteur à qui de méchants couplets et sa nouvelle place ont donné une désespérante célébrité..... Quel terrible gouverneur que cette comtesse! Une jeune princesse, en sortant des mains d'un tel pédagogue, pourrait demander au Roi la place de chancelier; il ne lui manquerait que la perruque. »

Elle imprime une bêtise ;
Pour consommer sa sottise,
Elle doit tout à Céphise,
Elle en écrit des horreurs[1].

1. Le rédacteur des *Mémoires de Bachaumont* écrivait, à propos de cette chanson : « On accuse Mme la comtesse de Genlis, dans le nouvel ouvrage qu'elle vient de faire paraître, d'avoir tracé des portraits très ressemblants et très satiriques, entre autres un de Mme de La Reynière, femme du fermier général, sa bienfaitrice, et qui l'a accueillie dans un temps où elle manquait de tout. Cette ingratitude a révolté. Mme de La Reynière a un fils, homme de lettres qui n'a pu supporter l'injure faite à sa mère, et qui, dit-on, s'est permis une chanson contre la première. Cette chanson est très médiocre et d'une méchanceté plate ; on ne peut la croire de M. de La Reynière, qui a trop d'esprit pour n'avoir pas vengé sa mère d'une façon plus spirituelle et trop d'honnêteté pour n'avoir pas mis plus de noblesse et de grandeur dans son procédé. Quoi qu'il en soit, elle fait anecdote et contient un historique précieux de la vie d'une femme qui fixe aujourd'hui l'attention de toute la cour et des gens de lettres. »

Mme de La Reynière se vengea d'ailleurs avec beaucoup de dignité de son ancienne protégée. Après avoir pris connaissance de son prétendu portrait, elle dit simplement : « Je ne sais pourquoi Mme de Genlis oublie un trait dont personne ne devait se souvenir aussi bien qu'elle, c'est que cette femme de financier a poussé l'insolence autrefois jusqu'à donner des robes à une demoiselle de qualité de ses amies ; il est vrai que la demoiselle n'était alors connue que par sa jolie voix et son talent pour la harpe. »

ENIGME [1]

En physique, je suis du genre féminin ;
Dans le moral, je suis du masculin :
Mon existence hermaphrodite
Exerce maint esprit malin ;
Mais la satire et son venin
Ne sauraient ternir mon mérite.
Je possède tous les talents,
Sans excepter celui de plaire :
Voyez les fastes de Cythère
Et la liste de mes amants ;
Et je pardonne aux mécontents
Qui seraient d'un avis contraire.
Je sais assez passablement
L'orthographe, l'arithmétique ;
Je déchiffre un peu la musique,
Et la harpe est mon instrument [2].

1. « Voici l'un des derniers brocards qu'ait dû prendre en patience M^me^ la comtesse de Genlis, le gouverneur femelle des jeunes princes de la maison d'Orléans. L'allusion du mot La Harpe se saisit facilement ; quant au mauvais jeu de mots ou calembour sur le quinola, qui connaît le jeu de reversi, sait ce que c'est que de mettre le quinola à la bonne. » (*Correspondance de Métra.*)

2. On rappelle ici, en jouant sur les mots, l'accusation portée contre M^m.e^ de Genlis d'avoir M. de La Harpe pour teinturier. (M.)

« A tous les jeux je suis savante,
Au trictrac, au trente et quarante,
Aux échecs, comme au biribi,
Au vingt et un, au reversi;
Et, par les leçons que je donne
Aux enfants sur le quinola,
J'espère bien qu'un jour viendra
Qu'ils sauront le mettre à la bonne.
C'est le plaisir et le devoir
Qui font l'emploi de ma journée;
Le matin, ma tête est sensée,
Elle devient faible le soir;
Je suis monsieur dans le Lycée
Et madame dans le boudoir [1].

1. « Le chevalier de Bonnard, militaire et homme de lettres distingué, était gouverneur des deux fils du duc de Chartres, qui lui a causé tant de désagréments, que le chevalier a été forcé de donner sa démission. Le duc a nommé à la place la comtesse de Genlis, qui était déjà gouvernante des princesses. On retire ordinairement les enfants des mains des femmes à l'âge de cinq ou six ans; ce père remet les siens entre leurs mains à huit ou dix. Il n'était pas trop bien avec le public; cet événement a renouvelé les brocards... Tout s'en mêle et la cour et la ville. Quelque plaisant a prétendu que Mme de Genlis, étant gouverneur des enfants de la maison d'Orléans, on allait voir nommer M. le duc de Luynes nourrice de Mgr le Dauphin. (Ce duc est à peu près gros comme un tonneau.) » (*Correspondance de Métra,* 23 janvier.)

PLAINTES DE THALIE
AUX COMÉDIENS FRANÇAIS

Écoutez, messieurs les acteurs,
Écoutez ma plainte folâtre :
Lorsque vous changez de théâtre [1],
Ne pourriez-vous changer d'auteurs ?
Melpomène, ma sœur altière,
Peut encor descendre chez vous,
La Harpe, Ducis et Lemierre

1. Depuis 1770, les comédiens français donnaient, avec l'agrément du Roi, leurs représentations sur le grand théâtre du palais des Tuileries, en attendant l'achèvement de la nouvelle salle qu'ils faisaient construire au faubourg Saint-Germain. Cette salle, qui est devenue plus tard l'Odéon, fut inaugurée le 29 avril. « Quoique peu chargée d'ornements, écrivait Métra, elle n'en a pas moins offert un magnifique spectacle que notre charmante Reine a honoré de son auguste présence. On s'y portait ; on y étouffait, malgré les bancs, et le tumulte y a été continuel pendant la première pièce. Le titre de cette pièce est l'*Inauguration du Théâtre-Français*. Ce n'est qu'une suite de scènes épisodiques en vers qu'il a plu à M. *Imbert* d'appeler un acte, dans lesquelles paraissent Mercure, Apollon, Melpomène, Thalie, Molière, Corneille, un auteur tragique, un auteur comique, la *Critique* et jusqu'à la *Cabale* en personne. Le peu qu'il a été possible d'en saisir a été vivement applaudi. L'auditoire ressemblait à un bruyant ramas de sourds qui étaient transportés de joie dès qu'ils pouvaient entendre quelques phrases. Cette bagatelle qu'on n'a guère pu juger a été suivie de l'*Iphigénie* de Racine. »

Lui rendent des soins assez doux,
Mais comment y suis-je traitée !
Jadis on y suivait ma loi,
Et maintenant, ah ! je le vois,
A peine y suis-je regrettée,
A peine y songe-t-on à moi [1].
Du lamentable La Chaussée
Les lamentables successeurs
De mes États m'ont expulsée
Et noyé mes ris dans les pleurs.
Quoique veuve, encor très jolie,
D'un voile de mélancolie
Par eux mon front fut revêtu ;
Hélas ! dans ma juste furie,
Faudra-t-il que je me marie
Avec *Boniface Pointu* [2] ?

1. Métra était à peu près de l'avis du satirique. « Aux vices de constitution de la salle, écrivait-il, se joint encore, pour la rendre plus infailliblement déserte, une incroyable disette de nouveautés. Molière, Regnard, Dufresny, Destouches, Corneille, Racine, Crébillon, Lamothe, occupent la scène et aucun nouveau venu n'ose inscrire son nom à côté de ces auteurs depuis si longtemps jugés. Ou plutôt, s'il ne faut pas douter qu'il n'y ait plus d'une pièce mise à l'étude ou reçue par le Sénat comique, on ne peut que lui savoir gré de sa lenteur à les produire, et nos auteurs surtout pourroient l'en remercier, car c'est prolonger pour eux fort obligeamment de douces illusions que quelques représentations ne dissiperont que trop vite. »

2. Personnage d'une comédie donnée dernièrement avec le plus grand succès sur le théâtre de Jeannot, la *Suite de Jérôme et d'Eustache Pointu*. (M.)

LES ADIEUX
DES COMÉDIENS FRANÇAIS
AUX TUILERIES

Le mauvais goût, l'esprit grossier,
Sans force et sans malice,
Pensent enfin se déguiser
Sous ce vaste édifice.

Les nouveaux venus,
Bientôt reconnus,
Seront mis en déroute.
Leurs plus grands soutiens,
Vieux et sans moyens,
Sont presque morts en route.

Quel coup pour moi ! disait Vestris [1],
Notre départ m'accable ;
Car sans cabale et sans amis
On n'est pas soutenable.

1. « Il n'y a pas longtemps qu'il avait paru un vaudeville sur nos actrices de la Comédie-Française ; on vient de les chansonner de nouveau. On parle de onze couplets attribués à M. de Champcenetz en possession de plaisanter ces demoiselles ; on croit que M. de Louvois n'y a pas peu

J'aurai beau crier,
J'aurai beau payer,
Je n'aurai jamais d'âme.
Paris dès longtemps
N'a plus de bon sens,
Contre lui je déclame.

Bon, lui dit Raucourt, sans effroi,
Mais un rien t'inquiète !
Point de peur, je prends tout sur moi,
Jusqu'à mon *Henriette*[1] ;

contribué aussi. Quoi qu'il en soit, ces jours derniers, c'était un empressement général, au foyer de la nouvelle salle, de se pourvoir de cette facétie et de la copier. Après un début fort entortillé et peu élégant, on passe en revue la dame Vestris, les demoiselles Raucourt, Sainval, Préville, Molé, Doligny, Contat, Fanier, Olivier, La Chassaigne et Gogo. On reproche à la première ses cabales, à la seconde son libertinage scandaleux, à la troisième son jeu maigre, pleureur, grimacier, à la quatrième de ne plaire qu'à l'aide de son mari et de vieillir avec lui ; on plaint la cinquième de voir son mari la quitter pour coucher avec sa fille, la dame Raimond des *Italiens ;* on annonce la retraite de la sixième qu'on paraît regretter peu ; on félicite la septième sur le goût passager qu'un grand prince avait pris pour elle et on l'annonce mère de deux enfants ; on attribue les succès de la huitième à son grand art de la toilette et des minauderies. La neuvième est représentée comme éduquée par la dixième et vivant sous sa discipline ; enfin la onzième termine la bande et est représentée comme la plus dévergondée de toutes par ses grands travaux et sa longue expérience. Il y a beaucoup de vérité dans ces couplets où les actrices sont bien appréciées ; mais peu de nerf, encore moins de goût et une tournure triviale et grossière. » (*Mémoires de Bachaumont.*)

1. Mlle Raucourt avait fait représenter le 1er mars un

Et si les Français
Sont par trop mauvais
A la nouvelle salle,
Ils me renverront
Par delà les monts
Pour prêcher le scandale.

Quand il fallut déménager,
Sainval fit la grimace :
Il faudra pourtant m'arranger,
Dit-elle, en cette place.
Je suis sans vigueur,
Mais d'un ton pleureur,
J'aurais tous les apôtres.
Et sans aucun art,
Par un doux regard
Je ferai peur aux autres.

C'est très beau, mais c'est un peu loin,
Dit la dame Préville,
Du repos j'ai plutôt besoin
Que d'un grand domicile;
Mon teint se flétrit,
Mon mari faiblit,
Je n'ai plus rien à faire;
C'était mon appui,
Et longtemps sans lui
Au public j'ai su plaire.

drame en trois actes et en prose de sa composition, intitulé *Henriette*, dans lequel elle jouait un rôle d'homme.

Pour moi, dit la dame Molé,
Je vis tranquille et sage :
Mon mari s'est encanaillé
Sans quitter son ménage.
Tout est arrangé,
Il a partagé
Les biens de la famille;
Tel est notre emploi :
Il joue avec moi
Et couche avec ma fille.

Doligny[1] dit d'un ton naïf :
Adieu la comédie !
Je veux faire un plaisir plus vif,
Et je me congédie.
Mon air de candeur
M'a fait trop d'honneur,
Car ma vertu me pèse,
Je mettrai du moins
Chez moi, sans témoins,
Tout le monde à son aise.

Contat[2] vit sans aucun souci
Achever l'entreprise;

1. « Je me souviens d'avoir vu M^lle^ Doligny dans les rôles de jeunes premières qu'elle jouait avec une rare perfection. Elle avait à la fois tant de vérité, d'esprit et de décence, que son grand talent faisait tout à fait oublier sa laideur. » (*Mémoires de M^me^ Vigée-Lebrun.*)

2. « J'ai vu débuter M^lle^ Contat. Elle était extrêmement jolie et bien faite, mais si mauvaise dans les premiers temps que personne ne pouvait prévoir qu'elle deviendrait

Je sais, dit-elle, en tout pays
Vendre ma marchandise;
Je suis sans talents,
J'ai fait deux enfants,
Mais je fais la bégueule;
La ville a le jour,
La nuit pour la cour;
Je ne suis jamais seule.

Fanier disait en s'en allant :
Moi, sans art je sais plaire.
On peut se passer de talent
Quand on est minaudière.
Mon nez retroussé,
Mon maintien pincé
Ont toujours fait merveille;
Mon ton, mon caquet,
Tout est déjà prêt
Pour quand je serai vieille.

Mais, dit la petite Olivier,
En moi tout intéresse;
J'ai peur dans un si grand quartier

une aussi excellente actrice. Sa charmante figure ne suffisait pas toujours à la mettre à l'abri des sifflets, lorsque Beaumarchais lui confia le rôle de Suzanne dans *le Mariage de Figaro*. A partir de ce moment, elle marcha de succès en succès... Elle a conservé jusqu'à sa mort un visage charmant; je n'ai jamais vu de sourire plus enchanteur; comme elle avait infiniment d'esprit, sa conversation était tout à fait piquante. » (*Mémoires de M^me^ Vigée-Lebrun.*)

De perdre ma jeunesse. —
Calme ton émoi,
Viens vivre avec moi,
S'écria La Chassaigne,
Prends l'air enfantin,
A mon magasin
Tu serviras d'enseigne.

Oh ! moi, dit la grave Gogo,
Partout je suis contente ;
Je dois être chère au tripot,
Car je suis sa servante.
Je fus au b.....,
Et mon naturel
Plut à la France entière.
Je vais en ce jour
Dans le Luxembourg
Terminer ma carrière.

EPITRE AU DUC DE CRILLON[1]

Détruis ces remparts redoutables
Qui voyaient sortir de leur sein
De corsaires insatiables

1. Louis de Berton de Crillon, lieutenant général des armées du Roi, venait de se signaler par la prise de Mi-

Le perfide et nombreux essaim ;
Qu'ils s'écroulent sous le tonnerre
Prêt à s'échapper de ta main,
Ces murs protecteurs du larcin,
Et qu'au moins une fois la guerre
Serve au bonheur du genre humain.
Déjà Minorque s'est soumise
A l'aspect de tes bataillons,
L'Ibère voit tes pavillons
Où flottaient ceux de la Tamise.
Suivi, pressé de toutes parts,
Dans son incroyable surprise,
L'Anglais a fui vers ses remparts.
C'est là que la victoire assise,
Animant les travaux de Mars,
Tient suspendue à tes regards
La couronne qui t'est promise.
Approche et ravis de ses mains
Cette palme que la déesse
Vend si chèrement aux humains
Et qui déjà vers toi s'abaisse.
Nous dirons alors, dans l'ivresse
Où nous serons de tes succès :

norque et du fort Saint-Philippe, lorsqu'il fut envoyé en Espagne, avec trois mille hommes, pour diriger le siège de Gibraltar. On comptait sur sa hardiesse et son intrépidité pour triompher de la résistance des Anglais. Mais, grâce à son imprévoyante témérité, Crillon débuta par un échec. La tentative de bombardement qu'il fit, le 12 septembre, n'aboutit qu'à la perte des formidables batteries flottantes imaginées par l'ingénieur d'Arçon.

Du sein ténébreux de la guerre
Tu fais pour nous luire la paix,
Crillon, tu consoles la terre,
Et tes exploits sont des bienfaits.

LA DÉFAITE
DU COMTE DE GRASSE[1]

Notre amiral s'est rendu
De la meilleure grâce,

1. François-Joseph, comte de Grasse, marquis de Grasse-Tilly (1723-1788), avait débuté, en 1734, dans la carrière maritime sur les galères de l'ordre de Malte. En 1749, il passa au service de la France, devint lieutenant de vaisseau en 1754, capitaine en 1762 et chef d'escadre en 1779, après s'être signalé au combat d'Ouessant. Après une première campagne aux Antilles, sous les ordres de Guichen, il reçut, au mois de mars 1781, le commandement d'une flotte importante destinée à assurer la suprématie de la France dans les mers de l'Amérique. Il contribua à la prise de Tabago, effectuée par le marquis de Bouillé, et alla compléter l'investissement de York-Town, en coupant à lord Cornwallis la retraite de la Caroline et en repoussant la flotte anglaise qui cherchait à le dégager. Après avoir appuyé, au commencement de l'année 1782, le marquis de Bouillé, il reçut du cabinet de Versailles l'ordre de rallier avec sa flotte l'escadre espagnole mouillée à Saint-Domingue, pour tenter la conquête de la Jamaïque. Surveillé de près par Rodney, ce *lion des mers,* comme

C'est gagné plus que perdu[1],
Français, de quoi te plains-tu,
De grâce, de grâce, de grâce?

Pour qu'en de nouveaux combats[2]
Notre honte s'efface,
Anglais, armez votre bras;
Nous ne vous demandons pas
De grâce.

l'appelaient ses matelots, de Grasse dut livrer, le 9 avril, à l'avant-garde de l'amiral anglais un premier combat dans lequel il causa à l'ennemi de sérieuses avaries. Mais Rodney revint à la charge le 12 avril; un combat terrible s'engagea entre les deux flottes, et, après une lutte de dix heures, de Grasse, qui avait fait des prodiges de valeur, fut contraint d'amener son pavillon. Rodney conduisit en Angleterre l'amiral français avec les cinq vaisseaux de ligne dont il s'était emparé, tandis que Bougainville et de Vaudreuil ramenaient dans les ports voisins le reste de la flotte.

1. La défaite de Grasse provoqua en France une explosion unanime de colère et de mépris contre l'amiral, sans aucun égard à la bravoure qu'il avait déployée. Celui-ci, à peine arrivé à Londres, sollicita la création d'un tribunal chargé de juger sa conduite durant la journée du 12 avril. Une enquête fut ouverte; elle dura une année et se termina, le 21 octobre 1783, par la tenue d'un conseil de guerre qui acquitta honorablement le vaincu. Mais, malgré cette réhabilitation, de Grasse ne reçut plus de commandement.

2. « Si la défaite de M. de Grasse ne fut suivie d'aucune autre perte pour nous, son funeste résultat fut cependant de nous enlever cette supériorité maritime que nous avions un moment arrachée à notre éternelle rivale. Le peuple anglais se montra dans cette circonstance plus juste appréciateur des faits que la nation française; à Paris, on accabla

Le Français, mieux soutenu,
Saura vous faire face,
Il ne se croit pas vaincu,
Vous avez tout obtenu
De grâce.

En France, sans agrément
Il n'est rien qu'on ne fasse,
Mais tout bon Français consent
A se battre en ce moment
Sans grâce.

Que le courage estimé
Soit remis à sa place,
Et le pays préservé
De tout général nommé,
De grâce.

Que vous preniez notre argent,
Anglais, on vous le passe,
Mais pour son équivalent,

l'amiral vaincu d'épigrammes, de satires et d'outrages ; à Londres, on plaignit son malheur, on admira son héroïque courage, et, soit justice, soit orgueil, on lui rendit des hommages peut-être exagérés. Au reste, toute la France, loin d'accuser les ministres de ce revers, s'empressa de seconder leurs efforts. La capitale offrit au Roi un vaisseau à trois ponts ; plusieurs villes imitèrent cet exemple, et d'innombrables souscriptions facilitèrent les moyens de réparer promptement nos pertes et de presser vivement la guerre. » (*Mémoires du comte de Ségur.*)

Gardez notre commandant
De grâce.

Qu'on embaume, à son trépas,
Son cœur dans une châsse,
Et que l'on écrive au bas :
Pommade molle, aux cédrats[1]
De Grasse.

Éole, ami des Anglais,
En un moment de chasse,
Leur donna sur les Français
Une espèce de succès
En grâce, en grâce, en grâce.

Ne soyez pas glorieux
Que Rodney nous surpasse ;
Nous n'en sommes pas honteux :
Vous êtes victorieux,
Par grâce, par grâce, par grâce.

Paris, navire guerrier
De la première classe,

1. « Vous savez, écrivait Métra à son correspondant, que la ville de Grasse, en Provence, est renommée pour les pommades. M. de Grasse aura pu trouver un peu sérieuse la manière dont les Anglais se comportent ; mais il dira sans doute que les Français ont toujours le petit mot pour rire, quoi qu'on fasse pour leur ôter l'envie de plaisanter. »

Fait graver sur son voilier :
Jamais ici de quartier
Ni grâce, ni grâce, ni grâce.

O siège de Gibraltar,
Qu'un grand homme nous trace,
Vous verrez le fils de Mars
Vaincre sous ses étendards
Sans grâce, sans grâce, sans grâce.

Guichen[1], ainsi que Crillon,
D'une intrépide race,
Sous notre blanc pavillon
Font un autre carillon
Sans grâce, sans grâce, sans grâce.

LE BATEAU VOLANT[2]

De voler publiquement
Dans une gondole,

1. Luc-Urbain de Bouexic, comte de Guichen, lieutenant général des armées navales, s'était signalé en Amérique par trois engagements heureux avec Rodney.

2. Dialogue entre Pierre et Jean sur un événement prochain, par M. de Piis. — Il n'est pas inutile d'observer que Jean, derrière l'opinion de qui l'auteur cache la sienne,

Sais-tu, Pierre, qu'un savant[1]
A donné parole ? —
Va-t'en voir s'il vole,
Jean,
Va-t'en voir s'il vole.

De prononcer hardiment
Que l'idée est folle,
Tu te fais trop promptement
Une gloriole.

Il se peut qu'un pareil plan
Tourne en faribole,

chante toujours les quatre premiers vers de chaque couplet, et que Pierre, à la place de qui beaucoup de personnes se mettront sans doute, ne croit devoir se justifier de son incrédulité que par le retour monotone des deux vers qui forment le refrain. (M.)

1. François Blanchard, qui devait s'illustrer comme aéronaute, avait d'abord attiré sur lui l'attention publique par son projet de voler dans l'air à l'aide d'une machine. On lit dans la *Correspondance de Métra,* le 8 mai : « M. Blanchard a fait, dimanche dernier, la démonstration publique de son vaisseau volant. On en a admiré le mécanisme, mais on n'en raille pas moins. Nos Parisiens, meilleurs cochers que pilotes, trouvent étrange que le mécanicien n'ait pas préféré la forme d'un fringant cabriolet. Pourquoi pas celle d'un vaisseau ? répond M. Blanchard. L'air n'est-il pas un fluide, ainsi que l'eau ?... Sa première expérience est irrévocablement fixée pour les premiers jours de juin ; lui troisième, il doit lever l'ancre de Pantin et cingler en un clin d'œil vers les jardins du Raincy, chez M. le duc de Chartres. Ce seigneur a promis mille louis à l'inventeur s'il parvenait sain et sauf dans son navire aérien. »

Cependant Blanchard éprouva des difficultés qui ne lui

Mais, jusqu'à l'événement,
Je suis bénévole.

Je sais qu'Icare en faisant
Mainte caracole,
Des airs, dans l'eau, brusquement
Tomba de bricole.

Je conviens qu'en le prenant
Depuis, par symbole,
Un marquis, plus récemment,
Fit la cabriole.

permirent point de mettre son projet à exécution. Les *Mémoires de Bachaumont* constataient au mois d'août que « le public s'était endormi sur le bateau volant et l'on ne parlait plus du sieur Blanchard. Un avertissement mis dans le *Journal de Paris* d'aujourd'hui, par lequel on annonce qu'on l'a déterminé à faire une petite expérience le 26 de ce mois, si le temps le permet, a réveillé l'attention. » L'essai fut tenté en effet, à la date fixée, et échoua complètement. « Quoique M. Blanchard, pour écarter les curieux, eût fait contremander en quelque sorte le public par la rétractation de l'annonce de son expérience, il ne l'a pas moins tentée samedi en secret, mais sans le moindre succès. L'essai s'est fait à la Villette, dans le château de l'abbé de Vienne; il en a résulté l'impossibilité absolue de s'élever de terre par la trop grande pesanteur de la machine. S'obstinant à la faire aller, il l'a dérangée et brisée en grande partie. Il ne se décourage pas. Il en a tout de suite imaginé une autre plus légère, d'un moindre volume et d'une nouvelle forme. Elle ressemble à une cage ronde; elle est fort avancée, et il pourra sous peu de temps donner ce nouveau spectacle. Mais quelle confiance prendre en un machiniste qui calcule aussi mal ses forces et se trompe aussi lourdement? »

Mais je ne crains nullement,
Vu son protocole,
Que leur émule prudent
Jamais dégringole.

Tandis qu'un sien confident
Tiendra la boussole,
Il doit du grand mouvement
Presser la virole.

Et si, de quelque ouragan
La peur le désole,
En jetant l'ancre en plein vent,
Il rira d'Éole.

Puisse-t-il incessamment,
Sur la métropole,
S'élever tranquillement
Ceint d'une auréole.

Enfin, si son secret prend,
Et qu'il tienne école,
Voilà d'un autre élément
L'homme régnicole !

A parler sincèrement
Et sans hyperbole,
C'est un nouveau logement
Qu'aux oiseaux l'on vole.

Mais nous ne saurions pourtant
(Ce point les console)
De la terre au firmament
Remplir l'entresol.

L'astrologue en parcourant
L'un et l'autre pôle,
Va des cieux commodément
Mirer la coupole ;

Au fond du sable mouvant
Du riche Pactole,
Comme Harpagon va souvent
Puiser l'or en fiole.

Au moindre chapeau vacant,
Maint abbé frivole
S'en ira tout en planant,
Droit au Capitole.

J'en connais qui, sur-le-champ,
Iront en carriole
Aux femmes du grand sultan
Parler gaudriole.

Pour moi, qui du sentiment
Fais ma seule idole,
Je rabattrais constamment,
Aux pieds de Nicole. —

Va-t'en voir s'il vole,
Jean,
Va-t'en voir s'il vole.

DEFENSE

D'UNE

DÉCOUVERTE MERVEILLEUSE[1]

Maître Pierre, assurément,
Je vous trouve drôle,
De critiquer hardiment
Ma leste gondole.
Venez Pierre, venez Jean,
Voir comme je vole.

Mon projet n'est nullement
Une faribole,
Les faits prouvent clairement
Qu'il n'est point frivole.

Voler est un art charmant;
Chacun en raffole;

1. Réponse au vaudeville de Piis. (M.)

Mon tailleur en est régent,
Il en tient école.

En ma cuisine, souvent,
La vieille Nicole
Vole aussi légèrement
Dans sa casserole.

Voleur est également
Mon pharmacopole,
Qui me vend si chèrement
D'eau pure une fiole.

Mon procureur, plus ardent,
Défierait Éole,
Et préfère ce talent
A l'or du Pactole.

D'un grand seigneur l'intendant
Toujours se désole :
Mais en secret puissamment
Mon art le console.

Mieux qu'eux tous certainement
J'y joue un grand rôle,
Et bien plus utilement
Pour la métropole.

Si quelque amoureux serment
S'échappe et s'envole

Je cours après promptement
Dans ma carriole.

Si d'un rimeur le bon sens
Fait la cabriole,
Si l'air emporte l'encens
Qu'il offre à l'idole,
Je les rattrape et céans
Je les mets en geôle.

LES ÉVÉNEMENTS DU TEMPS[1]

Dans les champs de l'Amérique,
Qu'un guerrier vole aux combats,
Qu'il se mêle des débats
De l'empire britannique,
Eh ! qu'est qu'ça me fait à moi ?
J'ai l'humeur très pacifique.
Eh ! qu'est qu'ça me fait à moi,
Quand je chante et quand je bois ?

Que, folles de leur coiffure,
Nos charmantes de la cour
Imaginent chaque jour

1. Par le chevalier d'Aubonne. (M.)

De quoi gâter la nature;
Eh ! qu'est qu'ça me fait à moi ?
Lise est si bien sans parure.

Qu'en chenille carmélite[1]
Un magistrat chez Laïs
Coure donner son avis
Sur le pouf et la lévite,
Eh ! qu'est qu'ça me fait à moi ?
Jamais je ne sollicite.

Placé dans le ministère,
De Necker qu'un successeur
D'un vingtième soit l'auteur,
A la fin de cette guerre;
Eh ! qu'est qu'ça me fait à moi ?
Je n'ai ni maison, ni terre.

Que la troupe de Molière
Quitte le Louvre à grands frais,
Pour essayer nos sifflets
Dans la vaste bonbonnière[2];
Eh ! qu'est qu'ça me fait à moi ?
Je suis assis au parterre.

1. Nom d'une couleur à la mode. (M.)

2. La nouvelle salle de la Comédie-Française était peinte en blanc, ce qui a fait dire qu'elle ressemblait à une salle de sucre. (M.) Ce n'était pas d'ailleurs le seul de ses inconvénients : « Le public n'en était point content ; on la trouvait d'une architecture lourde, on se plaignait de la petitesse des loges, de la manière dont la salle était cou-

Que tout Paris encourage
L'auteur d'un bateau volant,
Qui promet qu'au firmament
Nous irons en équipage;
Eh ! qu'est qu'ça me fait à moi ?
Je ne suis pas du voyage.

Que Linguet de sa courtine [1]
Veuille apprendre à notre orgueil
Que l'on peut en un clin d'œil
Se faire entendre de Chine;
Eh ! qu'est qu'ça me fait à moi ?
On m'entend de ma cuisine.

Que Vera, ce pauvre hère [2],
Avec un simple cordeau,

pée ; il y avait nombre de places desquelles on ne voyait point. Cependant le parterre était assis, heureuse innovation. On critiqua fort la couleur blanche des peintures ; les femmes se plaignaient qu'elle écrasait leurs toilettes. » (*Mémoires de la baronne d'Oberkirch.*)

1. Il était encore à la Bastille quand son projet parut. (M.) — Linguet avait annoncé dans un mémoire qu'il venait de découvrir un moyen simple et pratique d'opérer les communications d'une ville à l'autre, avec une rapidité extrême et une précision absolue. D'après son système, les ordres détaillés du gouvernement devaient être transmis de Versailles à Brest et à Toulon « en aussi peu de temps qu'il en aurait fallu à un bon écrivain pour les copier six fois et sans que les agents intermédiaires en pussent pénétrer l'objet ».

2. Le sieur Vera, commis de la poste, homme « sans érudition, sans principes, sans aucune connaissance des arts », avait inventé une machine extrêmement simple et

Nous fasse monter de l'eau
Du puits ou de la rivière;
Eh ! qu'est qu'ça me fait à moi ?
Jamais d'eau n'entre en mon verre.

Que Bleton[1], par sa baguette,
Soit sorcier ou non sorcier;
Que l'eau le faisant crier,
En convulsions le mette[2];
Eh ! qu'est qu'ça me fait à moi ?
A quoi me sert sa recette?

Qu'un grand-duc de Moscovie[3]
Voyage superbement,

peu dispendieuse pour élever l'eau à des hauteurs considérables. Sa découverte avait été examinée et approuvée par deux commissaires de l'Académie des sciences à la fin de l'année 1781.

1. Le sieur Bleton prétendait découvrir les sources et les courants d'eau souterrains à l'aide d'une baguette divinatoire. Les *Mémoires de Bachaumont* nous apprennent que des expériences faites sous les yeux de M. Guillaumot, intendant général des bâtiments du Roi, démontrèrent l'exactitude de ses assertions. Le médecin Thouvenel, inspecteur des eaux minérales de France, publia à cette occasion un mémoire dans lequel il s'efforçait de prouver scientifiquement la valeur des théories hydroscopiques de Bleton, que le public avait trouvé plaisant d'appeler le *sourcier*.

2. « La sensation qu'éprouve Bleton consiste en symptômes nerveux, spasmodiques et convulsifs qui se manifestent par la rotation d'une baguette de métal ou de bois (pourvu qu'elle ne soit pas de sureau) supportée par ses deux index. » (*Mémoires de Bachaumont.*)

3. Le grand-duc de Russie, qui fut plus tard czar sous

Quand le Saint-Père humblement [1]
S'en retourne en Italie;
Eh ! qu'est qu'ça me fait à moi ?
Je n'ai pas telle folie.

Que Chartres, après la bataille,
Perde un procès aujourd'hui [2];

le nom de Paul Ier, et sa femme, la princesse de Wurtemberg, étaient venus en France au mois de mai, sous le nom de comte et comtesse du Nord. Grimm écrivait, à l'occasion de l'accueil empressé qui leur fut fait partout :

« Que l'héritier du plus vaste empire qui existe et qui ait jamais existé, qu'un descendant de Pierre le Grand destiné un jour à occuper le trône, et, puisqu'il est encore un nom au-dessus de ces grands noms, que le fils de Catherine II serait l'objet de l'attention et de l'empressement de tous les pays qu'il daignerait parcourir, c'est sans doute ce qu'il était fort aisé de prévoir ; mais que son caractère et son esprit paraîtraient répondre partout à la grande attente que laissaient concevoir des titres si glorieux, c'est du moins ce qui a dû étonner tous ceux qui ne s'étaient pas fait une juste idée et du progrès que les lumières ont acquis dans le Nord et de l'heureuse influence d'une éducation dirigée par la plus éclairée comme par la plus auguste des mères... Il semble qu'on ait été surpris qu'il n'eût pas la taille d'un Atlas ou d'un Hercule, car tout policés que nous sommes, nous tenons encore un peu de nos préjugés gothiques et sauvages. On l'a été bien plus de remarquer dans son maintien toute l'aisance, toute la grâce, toute la noblesse facile des usages et des manières de notre cour. »

1. Le pape Pie VI était allé à Vienne, au mois de février, pour régler sans intermédiaire les différends qui s'étaient élevés entre lui et l'empereur Joseph II.

2. Le duc de Chartres avait intenté un procès à la ville de Paris pour l'obliger à rebâtir la salle de théâtre du Palais-Royal, servant depuis 1771 à l'Opéra et incendiée

Qu'entre les Français et lui
Il élève une muraille,
Eh ! qu'est qu'ça me fait à moi
Qu'on le honnisse ou le raille ?
Eh ! qu'est qu'ça me fait à moi,
Quand je ris et quand je bois ?

LES

CHARMES DE CLÉOPHILE [1]

L'INCONSTANCE et l'artifice
Partout remplaçaient l'amour ;
Toujours soumis au caprice,

le 6 juin 1781. Mais il fut débouté de ses prétentions et condamné aux dépens pour avoir mal dirigé sa demande, car depuis près de deux ans la Ville n'avait plus à intervenir dans l'administration de l'Académie royale de musique.

1. Par M. de La Harpe. — « Mlle Cléophile, ci-devant danseuse en double de l'Académie royale de musique, était, il y a quelques années, une des plus agréables sultanes du sérail de M. le prince de Soubise. Une maladie trop cruelle l'ayant réduite dans un état aussi déplorable que celui où se trouva la jolie suivante de l'auguste Cunégonde, grâce au cordelier, son confesseur, elle fut obligée de renoncer au théâtre. Échappée enfin au fléau du meilleur des mondes, elle n'y a perdu qu'une partie du palais et de la luette ; aujourd'hui, l'on sait se passer de tout cela. Quoi qu'il en

Son pouvoir était d'un jour.
Mes feux, dit-il, vont s'éteindre :
Ils devaient tout animer.
Que les mortels sont à plaindre !
Ils ne savent plus aimer.

Pour prévenir cet outrage,
Il épuise ses efforts
Sur le plus charmant ouvrage,
Qu'embellissent ses trésors.
Or jugez s'il est habile,
L'enfant maître des humains ;
Vous voyez, dans Cléophile,
Le chef-d'œuvre de ses mains.

soit, on ne saurait douter des charmes qui lui restent en voyant l'illustre auteur de ces vers s'enchaîner si publiquement à son char. Il en est épris comme pourrait l'être un jeune homme de quinze ans et s'affiche partout avec elle, aux promenades, à la redoute, au spectacle, à l'Académie même, au grand scandale des lettres, de la philosophie et surtout de tant d'honnêtes bourgeoises qui se croyaient jusqu'ici de véritables Aspasies en honorant ce grand homme de leurs bontés. Quelle humiliation, en effet, pour ces bonnes âmes d'apprendre que l'ingrat, en aimant une petite danseuse sans principes, sans métaphysique ni dans la tête ni dans le cœur, les oublie si parfaitement qu'il croit n'avoir jamais aimé. Eh ! mesdames, ne l'avait-il pas dit lui-même dans son *Molière à la nouvelle salle :*

« Après les goûts usés viennent les fantaisies;
On cherche les Laïs après les Aspasies ;
Et de la nouveauté l'invincible désir
Aime plus à changer qu'il ne songe à choisir. »

(*Correspondance de Grimm. Note de Meister.*)

Lui-même avec complaisance
Vit son prodige nouveau,
Les Grâces, à sa naissance,
Entourèrent son berceau.
Le dieu dit : Je suis tranquille,
Rien ne peut plus m'alarmer.
Quand ils verront Cléophile
Ils voudront encore aimer.

Quelle grâce enchanteresse
Dans ses traits, dans son esprit !
Elle charme, elle intéresse,
Elle attache, elle ravit.
Le cœur le plus indocile
Contre elle ose en vain s'armer.
Un regard de Cléophile,
Est un ordre de l'aimer.

Quoique Amour m'ait dans ses chaînes
Engagé plus d'une fois,
Quoique Amour, malgré ses peines,
M'ait fait adorer ses lois,
Par une erreur très facile
Dans un cœur bien enflammé,
Je crois, près de Cléophile,
N'avoir pas encore aimé.

Je veux, à ses lois fidèle,
Ne chanter que mon ardeur.
Dieu ! que ma Muse n'est-elle

Aussi tendre que mon cœur !
Ma voix à l'amour docile
N'a qu'un refrain à former :
J'aime, j'aime Cléophile,
Et ne vis que pour l'aimer.

L'AMIRAL DES BRETONS[1]

A BOIRE, camarade, à boire,
Il faut célébrer la mémoire
De Howe, et chanter à sa gloire.

1. L'amiral anglais Richard Howe avait été chargé de ravitailler Gibraltar, au moment même où les assiégeants se préparaient à tenter un coup de main décisif, et le succès de sa mission contribua au salut de la place. Howe rentra fièrement en Angleterre après avoir soutenu une attaque de Lamotte-Piquet. « Tout est dit à Gibraltar, écrivait à ce propos le rédacteur de la *Correspondance secrète sur la cour et la ville*. Le lord Howe, après avoir pleinement approvisionné cette place, a tranquillement repris la route de l'Angleterre sans opposition, emmenant avec lui, pour échantillon de la flotte combinée qu'il n'a point vue, le vaisseau espagnol le *Saint-Michel*. Il semblait avoir prévu que les choses se passeraient ainsi. Il avait fait entrer les vents, les tempêtes et la lourde marche des Espagnols dans ses combinaisons et l'événement a parfaitement justifié le plan mis par cet amiral, avant son départ, sous les yeux du roi d'Angleterre. Le cabinet de Saint-James même traitait alors son assurance de témérité. »

Vive l'amiral des Bretons,
Et sa manœuvre à reculons !

Pour signaler sa grande audace,
Quand il a notre flotte en face,
La mer n'a point assez de place.
Vive l'amiral des Bretons,
Et sa manœuvre à reculons !

Un autre aurait pris la migraine,
Lui, pour bien s'étendre et sans peine,
Vite, dans un détroit s'engaine.
Vive l'amiral des Bretons,
Et sa manœuvre à reculons !

Laissons dire à quelque esprit fade :
Au diable la fanfaronnade,
Et le héros qui rétrograde !
Vive l'amiral des Bretons,
Et sa manœuvre à reculons !

L'Espagnol est à sa poursuite,
Trois jours entiers, prend-il la fuite?
Non, mes amis; loin qu'il l'évite,
Vive l'amiral des Bretons,
Qui fait attendre à reculons !

Qu'enfin pourtant on vous l'attrape,
Qu'on le force à mordre à la grappe;
Croit-on que le danger le frappe?

Vive l'amiral des Bretons,
Qui saura vaincre à reculons !

Mais, ô malheur, trop de distance,
Quand nous leur tirons dans la panse,
Des siens a trompé la vaillance,
Vive l'amiral des Bretons,
Qui crie : Avance à reculons ?

Plus fier qu'un coq de la victoire,
Il écrit à qui veut l'en croire
Que ce jour il n'eut pas la foire.
Vive l'amiral des Bretons
Et ses hauts faits à reculons[1].

1. Tandis que l'on raillait follement l'amiral anglais, même après son succès, l'écrivain que nous venons de citer se montrait plus justement circonspect et inquiet :

« Dans quelles angoisses, disait-il, ne nous met pas la crainte que lord Howe, victorieux en Europe, ne soit favorisé par les vents pour aller recueillir à l'entrée de l'hiver, dans le nouveau monde, les lauriers que Rodney a semés ce printemps, tandis que les généraux espagnols et les nôtres même auront des pertes à réparer sur les côtes de l'Andalousie, et que nos ministres seront occupés à rédiger de nouveaux plans pour remplacer ceux que le sort a déconcertés contre leur attente ! »

ANNÉE 1783

LES

JEUNES GENS DU SIÈCLE[1]

Beautés qui fuyez la licence,
Évitez tous nos jeunes gens ;
L'Amour a déserté la France
A l'aspect de ces grands enfants.
Ils ont par leur ton, leur langage,
Effarouché la volupté
Et gardé pour tout apanage
L'ignorance et la nullité.

1. « Cette chanson, meilleure que celles que fait ordinairement M. de Champcenetz, mais cependant digne de lui par les incorrections, les platitudes et les défauts de bon sens qu'on y trouve en plusieurs endroits, par les expressions impropres, etc., après avoir été attribuée a MM. de Boufflers et Chamfort, lui reste décidément et on ne peut la lui contester aujourd'hui. M. de Roncherolles, se reconnaissant à coup sûr dans ce portrait des jeunes gens du jour, dit, en présence de plusieurs officiers aux

Malgré leur tournure fragile,
A courir ils passent leur temps;
Ils sont importuns à la ville,
A la cour ils sont importants.
Chacun d'eux sans appel décide;
Au spectacle ils ont l'air méchant,
Partout la sottise les guide,
Partout le mépris les attend.

Pour eux, les soins sont des vétilles
Et l'esprit n'est qu'un lourd bon sens;
Ils sont gauches auprès des filles,
Auprès des femmes indécents.
Leur jargon ne pouvant s'entendre,
Si leur jeunesse peut tenter
Ceux que le besoin a fait prendre,
L'ennui bientôt les fait quitter.

Sur leurs airs et sur leur figure
Presque tous fondent leur espoir;
Ils font entrer dans leur parure
Tout le goût qu'ils pensent avoir.

gardes, que l'auteur du vaudeville en question méritait des coups de bâton. Les camarades de M. de Champcenetz, n'ignorant pas qu'il passait pour l'être et ne s'en défendait pas, crurent devoir l'avertir du propos. M. de Champcenetz, en conséquence, est allé trouver M. de Roncherolles et lui a demandé raison; ils se sont battus et ont été blessés tous deux avant-hier, mais légèrement. M. de Champcenetz, tout glorieux, n'a pas manqué de se montrer aujourd'hui à l'Opéra. »

Dans le cercle de quelques belles
Ils vont s'établir en vainqueurs,
Mais ils ont toujours auprès d'elles
Plus d'aisance que de faveurs.

De toutes leurs bonnes fortunes
Ils ne se prévalent jamais;
Leurs maîtresses sont si communes
Que la honte les rend discrets.
Ils préfèrent, dans leur ivresse,
La débauche aux plus doux plaisirs;
Ils goûtent sans délicatesse
Des jouissances sans désirs.

Puissent la volupté, les grâces,
Les expulser loin de leur cour,
Et favoriser en leurs places,
La gaieté, l'esprit et l'amour!
Les déserteurs de la tendresse
Doivent-ils goûter ces douceurs?
Quand ils dégradent la jeunesse,
En doivent-ils cueillir les fleurs?

AUTREFOIS ET AUJOURD'HUI[1]

Mes bons aïeux, mes vieux grands-pères,
Hélas ! que vous étiez nigauds,
Quand vous tourniez pour nos grand'mères,
Tout l'art d'aimer en madrigaux !
Pour des femmes bien moins sévères,
Nous mettons cet art en chansons.
Amants fripons,
Vrais papillons,
On ne voit plus chez nous de céladons ;
Ces dames valent vos bergères
Et ces messieurs vos Corydons.

Froids ou guindés dans vos paroles,
Vous teniez d'ennuyeux propos :
Bouffons, vifs, joyeux et frivoles,
Nous égayons par nos bons mots ;
Vous ne chantiez que vos ballades,

1. « Les travers et les ridicules de nos mœurs actuelles ont tellement multipliés que plusieurs de nos poètes en ont entrepris le tableau. Ceux de ces tableaux dont la gaîté forme le coloris peuvent seuls nous frapper. Je crois vous faire un cadeau en vous communiquant cette chanson apologétique, qui présente des détails piquants dont la critique badine est pleine de sel et de vérité. » (*Correspondance de Métra.*)

Vos rondeaux et vos lois d'amour.
Dans nos discours,
Jamais trop courts,
L'urbanité, l'esprit règnent toujours,
Et nous brillons par nos charades,
Nos pointes et nos calembours.

Vos grands salons de compagnie,
De bonne foi, ne valaient pas
Nos boudoirs sans cérémonie,
Où nous prenons de doux ébats.
Votre piquet, votre quadrille
Seraient-ils donc des jeux plus beaux
Que nos lotos,
Nos dominos?
Vous ne jouiez jamais l'or en rouleaux;
Sur nos tapis ce métal brille,
Et nous le perdons par monceaux.

Que sont vos repas de famille,
Près de nos petits soupers fins,
Où la gaîté perce et pétille
Par le secours de nos bons vins?
Vous faisiez, dit-on, grosse chère :
On sert à petits plats chez nous,
Mais des ragoûts
Pour tous les goûts.
On n'y voit point surtout comme chez vous,
La fille à côté de sa mère,
La femme auprès de son époux.

L'habillement le plus commode
Attirait toujours votre choix ;
De l'étiquette, de la mode,
Nous suivons aujourd'hui les lois,
Et nous avons mille ressources
Pour être chaque jour nouveaux.
Fille en cerceaux,
Femme en fourreaux ;
Les hommes ont en tête et sur le dos
Petits chapeaux et grandes bourses,
Petite bourse et grands chapeaux.

Vos magnifiques tragédies
Charment le peuple et nos valets ;
Nous préférons les parodies,
Les farces, les drames anglais,
Nos opéras sont des merveilles
Qu'on vante dans tous nos journaux.
Nos Audinots
Sont des Quinaults ;
N'avons-nous pas aussi mille tréteaux !
Tout Paris bâille à vos Corneilles !
Et s'amuse avec nos Jeannots.

Vous blessiez souvent la décence
Dans vos discours et vos écrits ;
Nous connaissons la bienséance,
Dans les mots nous sommes polis ;
Vous aviez tous des mœurs austères,
Mais vous faisiez beaucoup d'enfants.

Nos jeunes gens,
Chastes, prudents,
Savent très bien maîtriser leurs penchants ;
Nous avons des célibataires
Et des vierges de cinquante ans.

Avec vos langoureuses flammes,
Vous étiez de cruels époux ;
Aujourd'hui gêne-t-on les femmes ?
On vit sans façon parmi nous.
Monsieur peut avoir des maîtresses,
Et madame beaucoup d'amis.
Vive Paris !
Séjour des ris,
Les histrions y sont fêtés, chéris ;
On y paye avec des promesses
Les créanciers, les beaux esprits.

Vos vertus étaient ridicules,
Nos vices même ont leur vernis ;
Vos guerriers étaient des Hercules,
Les nôtres sont des Adonis.
Nous avons des beautés parfaites,
Des prélats, des abbés poupins.
Nos médecins,
Ils sont divins !
Et nos marquis, nos sublimes robins !
Vos traitants étaient un peu bêtes,
Et nos financiers sont très fins.

Nous effaçons votre mémoire,
Consolez-vous, mes bons aïeux.
Il vous reste du moins la gloire
D'avoir produit de tels neveux.
Ils sont au centre des lumières,
Vous n'aviez qu'un faible falot ;
Siècle cagot,
Siècle bigot,
Un bon gros sens était tout votre lot.
Quel dommage, mes vieux grands-pères !
Vous êtes nés cent ans trop tôt.

LE DUC RECONNAISSANT

ET LES DEUX MÉDECINS[1]

Un petit duc, un petit avorton,
Bouffi d'orgueil et du plus mauvais ton,
Fait au mépris et souriant de blâme,
Se préparait non pas à rendre l'âme,

1. « M. le duc de Fronsac a eu une maladie très grave, il n'y a pas longtemps, dont il est rétabli. Il avait pour médecins les docteurs Bouvart et Barthez. Ces messieurs, un jour que le malade était décidé hors d'affaire, se complimentaient entre eux du succès et s'en renvoyaient réci-

(On ne rend pas ce qu'on n'a jamais eu);
Sans plus de phrase il se croyait perdu.
Privé d'espoir, usé par la débauche,
Ce mannequin, cette fragile ébauche,
Allait partir bien cousu dans un sac.
(Ce mot est mis pour rimer à Fronsac);
Les deux rivaux du grand dieu d'Épidaure,
Dont le talent mérite qu'on l'honore,
Vinrent soudain, quoique appelés bien tard,
En le sauvant, prouver l'abus de l'art.
Les deux amis, joyeux de leur victoire,
Modestement s'en renvoyaient la gloire;
Dans le moment, du fond de ses rideaux,
Le duc, encore étendu sur son dos,
Glapit ces mots : engeance sotte et vaine,
Braves docteurs, voilà de La Fontaine
Les deux baudets qui, se faisant valoir,
Vont tour à tour user de l'encensoir. —
Bien, dit Barthez, je goûte cette fable,
Mais j'aime mieux l'histoire véritable
De ce dauphin qui, voyant un vaisseau,
Non loin du port, disparaître sous l'eau,
Vint sur son dos, à l'instant du naufrage,
Sauver lui seul presque tout l'équipage.

proquement la gloire avec modestie. Le malade, qui les entendait de son lit, s'écrie : *Asinus asinum fricat.* Les docteurs indignés tirent leur révérence et ne sont pas revenus. Le docteur Le Preux, vengeur né de la Faculté, a composé à cette occasion un conte historique en vers. » (*Mémoires de Bachaumont.*)

A terre, il sauva ce qu'il put;
Même un singe en cette occurrence,
Profitant de la ressemblance,
Pensa lui devoir son salut;
Mais le dauphin tourne la tête
Et le magot considéré,
Il s'aperçoit qu'il n'a tiré
Du fond de la mer qu'une bête;
Il replonge et s'en va chercher
Quelque homme afin de le sauver.

Les deux docteurs, après cette aventure,
Livrent le duc aux soins de la nature,
Qui le sauva par la seule raison
Qu'elle fait naître en la même saison
L'aigle et l'aspic, les fleurs et le poison [1].

1. « Quelque impertinent que soit ce conte, s'il l'eût été moins, il aurait bien mieux rempli les intentions de l'auteur », remarquait Meister. Il paraît, d'après cet écrivain, qu'après avoir entendu la plate grossièreté du duc de Fronsac, Barthez lui répondit simplement, mais avec la vivacité de son pays : *Laissez-nous faire, monsieur le duc, nous vous frotterons à votre tour.*

LES

PRÉVOTS DES MARCHANDS

Messieurs les prévôts des marchands,
Que vous êtes d'habiles gens !
Jérôme[1], par sa vigilance,
Près d'un bûcher nous fait périr ;
Caumartin, par sa prévoyance,
Faute de bois nous fait mourir[2].

1. Jérôme Bignon. (M.) — Allusion aux accidents qui signalèrent les fêtes données par la Ville à l'occasion du mariage du Dauphin et de Marie-Antoinette. (Cf. t. VIII, p. 180.)

2. Les crues que la Seine avait éprouvées pendant les premiers mois de 1783 avaient provoqué une grande disette de bois.

« Tous les chantiers de bois à brûler étaient absolument vides, observait Hardy, ce que personne ne se souvenait d'avoir jamais vu et qu'on attribuait à une espèce de prétendue pique de tous les marchands de bois contre le sieur de Caumartin, prévôt des marchands, qui leur avait soi-disant refusé une remise sur les droits, par forme d'indemnité de quelques pertes auxquelles le mauvais temps les avait exposés, raison pour laquelle ils avaient pris le parti de bien s'entendre pour ne faire venir que la moitié de la quantité de bois nécessaire pour l'approvisionnement de la capitale. »

Aussi la population parisienne fit-elle porter sur le prévôt des marchands la responsabilité de cette disette sans précédents : « Des langues mal intentionnées, écrivait Métra, ont dit que c'était pour procurer à la compagnie

Heureusement ce Caumartin
Quitte sa place l'an prochain
Pour la céder à Morfontaine[1]
Qui réunit toutes les voix.
Pour avoir sur sa tête saine
De quoi fournir Paris de bois.

On dit que messieurs les maris
De notre ville de Paris,
Pour subvenir à la misère
De ses habitants aux abois,
Offrent tous au prévôt de France
Sous peu la coupe de leur bois.

du commerce du charbon de terre un débit qu'elle n'acquiert point ; d'autres ont osé dire davantage, en rejetant la faute sur le bureau de la Ville chargé de cette partie de la police. »

1. Louis Le Pelletier, marquis de Montméliant, seigneur de Morfontaine, conseiller d'État et chevalier des ordres du Roi, fut prévôt des marchands de 1784 à 1789. « Il avait de l'esprit, de l'instruction, de la bonhomie, un ton parfait, et pourtant je n'ai connu personne plus chargé que lui de ridicule. Il était assez grand, très maigre ; il mettait pour s'animer le teint une forte couche de rouge sur ses joues et jusque sur son nez... Il avait les plus grandes prétentions auprès des femmes et se croyait l'homme du monde le plus dangereux pour elles. Il parlait sans cesse de ses amours, de ses succès, de ses conquêtes, ce qui prêtait beaucoup à rire. » (*Souvenirs de M^me^ Vigée-Lebrun.*)

LES MUSICIENS DU JOUR

Grétry, plein d'esprit et de grâces,
Et savant sans être profond,
De personne ne suit les traces
Et fait pourtant mieux qu'ils ne font.

Quand Martini[1], plein de génie,
Dans la carrière s'est lancé,
Il fait dire à la poésie
Ce qu'elle n'avait pas pensé.

Piccini, moins brillant sans doute,
Mais peut-être aussi peu soigné,
Vers le cœur a pris une route
Que Gossec[2] a trop dédaignée.

1. Jean-Paul Martini, compositeur d'origine allemande, avait débuté en 1771 au Théâtre-Italien par la musique de l'*Amoureux de quinze ans,* qui obtint un grand succès et lui valut le titre de directeur de la musique du prince de Condé. Quelques années après, il passa, en la même qualité, dans la maison du comte d'Artois et acheta ensuite la survivance de la charge de surintendant de la musique du Roi.

2. François-Joseph Gossec, compositeur belge, qui s'était fait connaître dès 1754 par de remarquables symphonies, fut le fondateur de l'*École royale du chant,* créée par un arrêt du Conseil du 3 janvier 1784, et qui devint plus tard le *Conservatoire de musique.*

A la musique italienne
Pour accoutumer le Français,
Philidor avait pris le biais
De l'entremêler de la sienne.

Il vous réservait cet honneur,
Sacchini[1], dieu de l'harmonie ;
Car c'est bien vous et non l'auteur
Qu'il aime dans la colonie.

Un moment a brillé Duni[2],
Il est mort avec son *Urgèle*[3],
Et pour l'enterrer, Monsigny[4],
Fit chanter *Arsène la Belle.*

Quant à Vachon, quant à d'Herbain,
Quant à Louis, quant à La Ruette,

1. Antoine Sacchini, compositeur italien, avait déjà produit plus de cinquante opéras, lorsqu'il vint se fixer à Paris en 1782. La protection de la Reine, qui l'avait nommé son maître de musique, lui permit de faire jouer à l'Académie royale *Renaud* et *Chimène ;* mais les cabales dirigées contre lui empêchèrent la représentation de son chef-d'œuvre, *Œdipe à Colone,* qui ne fut représenté qu'après sa mort, le 1er février 1787.

2. Égide Duni, compositeur napolitain, s'était fixé à Paris en 1757 et y avait fait représenter dix-huit opéras accueillis presque tous avec succès.

3. La *Fée Urgèle,* représentée en 1765.

4. Pierre-Alexandre de Monsigny, compositeur lyrique, avait débuté au théâtre de la Foire en 1759 par la partition des *Aveux indiscrets,* suivie peu après de *On ne s'avise jamais de tout,* dont l'immense succès inquiéta la Comédie-

Quant à Desède avec Campein,
Ils font fort bien une ariette.

Ces six talents sont bien petits,
Quand on les compare au grand homme,
Né dans Vienne, formé dans Rome,
Et le dieu de tout pays.

L'OISEAU JOURNALISTE[1]

Monsieur Panckoucke a dans son atelier,
Ou peu s'en faut, le temple de Mémoire.
Minerve prend, et c'est un fait notoire,
De son *Mercure* un soin particulier ;
Ses favoris sont là, qui, pour la gloire
Et pour le gain, barbouillent du papier.

Italienne qui sollicita et obtint la fermeture du théâtre forain, en s'appropriant ses meilleurs acteurs. Ce fut pour ces deux théâtres réunis que Monsigny composa successivement *le Roi et le Fermier*, *Rose et Colas*, *Aline, reine de Golconde*, *le Déserteur* qui fut son chef-d'œuvre, *le Faucon*, *la belle Arsène*, *le Rendez-vous bien employé*, et *Félix*, son dernier ouvrage représenté en 1777.

1. Charles-Joseph Panckoucke, célèbre libraire parisien, s'était rendu acquéreur du *Mercure de France*, et après avoir réuni à ce journal la plupart des feuilles qui lui faisaient concurrence, il lui avait assuré un très grand succès, grâce au concours de son beau-frère Suard, que l'auteur a visé dans cette pièce.

Pallas leur dicte énigme, trait d'histoire,
Contes, extraits, ou de prose ou de vers.
Tout irait bien, n'était que la déesse,
Même ici-bas, auprès d'elle a sans cesse
Un triste oiseau qui fait tout de travers
Et veut tout faire. Or, tandis que Minerve
Leur va dictant vers, prose, *et cætera*,
Si par malheur l'oiseau se sent en verve,
Son bec retors, dont le ciel nous préserve,
Trace en un coin tout l'article *opéra*.
Puis le galant se pavane, et voilà
Pourquoi jamais en lisant le *Mercure*,
D'ailleurs *utile et très bonne lecture*,
Vous ne trouvez dans cet article-là,
Depuis huit mois, qu'erreurs, pédanterie,
Beaucoup de fiel, de savoir *peu ni prou ;*
Tout ce qu'enfin l'ignorance ou l'envie
Malgré Minerve inspire à son hibou.

TÊTES A CHANGER [1]

Momus, prends ta férule;
L'hydre du ridicule

1. Cette chanson fut inspirée par une estampe satirique, qui parut au mois de juin avec cette épigraphe : *Avis au*

Demande un autre Hercule;
Elle n'a plus de frein.
Poursuis de rue en rue
La folâtre cohue,
Qui va choquant ta vue,
En chantant le refrain :
Changez-moi cette tête,
Cette grotesque tête;
Changez-moi cette tête,
Tête de mannequin.

Courtisan très solide,
Robin simple et timide,
Colonel intrépide,
Qui bravez les sifflets,
Docte encyclopédiste,
Honnête journaliste,
Amusant nouvelliste,
Brochurier à pamphlets :
Changez toutes ces têtes,
Ces intrigantes têtes ;

public, têtes à changer. D'après la *Correspondance de Grimm*, elle représentait « un magasin où l'on voit une grande affluence d'hommes et de femmes de toute condition qui viennent se pourvoir, selon leur besoin, de nouvelles têtes, de nouveaux c..., de nouvelles hanches ». Grimm attribue les couplets au sieur Després, secrétaire du baron de Besenval, tandis que Métra prétend qu'ils sont de Collé. « C'est le chant du cygne, observe-t-il, ce chansonnier est fort vieux ; mais on s'apercevra qu'il est toujours fort gai et caustique. »

Changez toutes ces têtes,
Têtes à camouflets.

Un petit astronome[1]
A figure de gnome
Veut devenir grand homme,
On ne sait pas par où ;
Il rate la comète,
Dérange la planète,
Et tout Paris répète,
En lui faisant, hou, hou :
Changez-moi cette tête,
Cette hargneuse tête ;
Changez-moi cette tête,
Tête de sapajou.

Un poète à front blême[2]
Donne à certain poème
Sa sécheresse extrême
Et son air minaudier ;
Maint badaud imbécile
Va criant par la ville :
Messieurs, place à Virgile ;
Mais il entend crier :
Changez-moi cette tête,
Cette plagiaire tête ;

1. M. de Lalande. (M.)
2. L'abbé Delille. (M.) — Il venait de publier son poème des *Jardins*.

Changez-moi cette tête,
Tête de grimacier.

La libertine Orphise[1],
Coquette à tête grise,
Étend sur sa peau bise
Trois couches de carmin :
Mais sa gorge tombée
Et sa face plombée,
Et sa taille bombée,
Font peur même à Jasmin.
Changez-moi cette tête,
Cette lascive tête;
Changez-moi cette tête,
Tête d'une catin.

Diogène moderne[2],
Un fou que chacun berne,
Croit tenir la lanterne
Et tranche du Caton,
Contre la raillerie,
Sa cervelle aguerrie
Affiche sa folie
Et prêche la raison,

1. Les notes primitives donnent ici comme clef la comtesse de B...s, et il est facile de deviner sous cette indication qu'il s'agit de M^me^ de Boufflers.

2. Grimod de La Reynière. (M.) — Ce personnage, qui fut un des originaux de son temps, est plus connu comme gastronome que comme littérateur, bien qu'il ait fait paraître un assez grand nombre de publications.

Changez-moi cette tête,
Cette grimaude tête;
Changez-moi cette tête,
Tête de hérisson [1].

Un corps antique et grave [2]
Et des formes esclave,
Assemble son conclave
Pour réformer ses lois;
Mais à son avarice
La mode de l'épice
Fut toujours trop propice
Pour en céder les droits.
Qu'on me change ces têtes,
Ces formalistes têtes;
Qu'on me change ces têtes,
Toutes têtes de bois.

Un tudesque empirique [3],
Au bout d'un doigt magique,
Fait naître la colique

1. Allusion à sa coiffure. (M.)
2. Le Parlement. (M.)
3. Le docteur Antoine Mesmer, inventeur de la théorie du *magnétisme animal*, était venu s'établir à Paris, où il avait propagé son système thérapeutique, « uniquement pour satisfaire, disait-il, la curiosité des savants et des médecins de cette capitale ». Il capta promptement la faveur du public et l'on vit, parmi ses adeptes les plus notables, La Fayette, d'Esprémenil et Bergasse.

Telle était la singularité de ce siècle, observe le comte

Ou la chasse à l'instant.
Son don Quichotte assure [1]
Que la mort en murmure,
Et cite mainte cure
Dont il est seul garant :
Changez-moi ces deux têtes,
Ces magnétiques têtes;
Changez-moi ces deux têtes,
Têtes de charlatan.

Un prétendu Musée [2]
A la tourbe abusée

de Ségur, qu'au moment où l'incrédulité était en vogue, où l'on regardait presque tous les liens comme des chaînes, où la philosophie traitait de préjugés toutes les anciennes croyances et toutes les vieilles coutumes, une grande partie de ces jeunes et nouveaux sages s'engouait, les uns de la manie des illuminés, des doctrines de Swedenborg, de Saint-Martin, de la communication possible entre les hommes et les esprits célestes, tandis que beaucoup d'autres, s'empressant autour du baquet de Mesmer, croyaient à l'efficacité universelle du magnétisme, étaient persuadés de l'infaillibilité des oracles du somnambulisme et ne se doutaient pas des rapports qui existaient entre ce baquet magique dont ils étaient enthousiastes et le tombeau miraculeux de *Pâris* dont ils s'étaient tant moqués. »

1. Le docteur Deslon, membre de la Faculté de médecine, s'était montré l'un des défenseurs convaincus du système de Mesmer, ce qui le fit exclure de la Faculté pendant deux ans. Mesmer, qui craignait bientôt de trouver en lui un rival, le désavoua pour son disciple lorsqu'il crut n'avoir plus besoin de son concours.

2. A la fin de l'année 1780, il s'était fondé à Paris, sous le nom de *Société apollonienne,* une société littéraire qui prit

Débite prose usée
Et grands et petits vers;
La bourgeoise caillette,
La pédante en lunette,
Rimailleur et soubrette
Loue à tort à travers.
Qu'on me change ces têtes,
Ces métromanes têtes;
Qu'on me change ces têtes,
Têtes à bonnets verts[1].

Nestor, de l'Amérique[2],
Prise la voix publique
Du monde politique
Et du monde savant ;
Mais dédaigne l'hommage
Dont le peuple volage,
Sans respect pour ton âge,
T'ennuie à chaque instant.
Conserve bien ta tête,
Ta vénérable tête;
Conserve bien ta tête,
Mais sans la montrer tant.

bientôt après le nom de *Musée de Paris* et n'était, au dire de Bachaumont, « qu'une réunion très ordinaire de gens de lettres faisant admirer leurs productions à qui veut les entendre ».

1. Le Musée est à la veille de faire banqueroute et l'on sait que le bonnet vert est l'enseigne des banqueroutiers. (M.)

2. Benjamin Franklin. (M.)

J'aperçois sur ma route
Un prince qui sans doute
Croit qu'une banqueroute
N'est qu'un trait d'écolier [1] ;
Oh ! la noble famille,
Qui dès longtemps ne brille
Que parce qu'elle pille
Le pauvre roturier :
Changez-moi cette tête,
Cette comique tête ;
Changez-moi cette tête,
Tête à pilorier.

Un rimeur satirique,
De son humeur caustique,
Des sots qu'il mord et pique
Fait un portrait hardi ;
De sa plume maligne
La pétulance insigne,
Aux masques qu'il désigne
Le joint lui-même ici.
Changez-moi cette tête,
Cette fantasque tête ;

1. Henri-Louis de Rohan, prince de Guémené, qui pour subvenir aux dépenses fastueuses de sa maison, avait ouvert un grand nombre d'emprunts, finit ses opérations par une banqueroute de 33 millions. Il fut obligé de se démettre de sa charge de grand chambellan, et sa femme qui était gouvernante des enfants de France et n'avait pas peu contribué à sa ruine par ses prodigalités, dut également résigner ses fonctions.

Changez-moi cette tête,
Tête d'un étourdi.

LES

TROIS DAMES AU *MERCURE*[1]

Chalons, séduit par son ton
Et par son allure :
Sa taille et son pied mignon
Au cœur font blessure.
L'Anglais, qui s'y connaît bien,
Voyant son joli maintien,
L'a mise au *Mercure,*
O gué,
L'a mise au *Mercure.*

D'Andlau, par son agrément
Et non sa parure,
Au cœur de plus d'un amant
Fait égratignure.

1. « Trois femmes de la cour, M^mes^ la comtesse de Châlons, la marquise de Coigny et la comtesse d'Andlau, ont voyagé en Angleterre depuis la paix et ont émerveillé les Anglais au point de s'en attirer des éloges dans leurs papiers publics, lesquels ont été répétés dans le *Mercure,*

L'Anglais très-publiquement,
L'avouant ingénument,
L'a mise au *Mercure.*

Coigny, par son air fripon,
Sans nulle lecture,
Parle comme un Cicéron,
Plaît pas sa nature.
L'Anglais en consomption,
Tout en admiration,
L'a mise au *Mercure.*

Belles qui voyagerez,
Prenez le *Mercure;*
Et certes vous y lirez
La preuve très sûre
Qu'on plaît généralement,
Quand on sait utilement
Se mettre au *Mercure,*
O gué,
Se mettre au *Mercure.*

qui les a recueillis avidement. De là cette chanson où ces dames sont assez bien peintes; il est malheureux que le refrain, qui pouvait être piquant, ne soit que plat ou ordurier. » (*Mémoires de Bachaumont.*)

ÉPITRE AU DUC D'ORLÉANS

Monseigneur d'Orléans,
Vos prétendus enfants
Sont l'objet du mépris
De tout Paris.
Votre fille est une catin[1],
Votre fils un lâche, un vilain :
L'une fait son mari cocu;
L'autre à Ouessant tourne le c...,
Et s'en vient, comme un fichu menteur,
Dire qu'il est vainqueur.
Depuis que de vos bienfaits
Il tient tous ses palais,
Il les met sens dessus dessous.
Pour ôter à ses voisins
L'aspect de ses jardins.

1. Louise-Marie-Thérèse-Bathilde d'Orléans, fille de Louis-Philippe d'Orléans, petit-fils du Régent et de Louise-Henriette de Bourbon-Conti, avait épousé en 1770 Louis de Bourbon, prince de Condé, plus jeune qu'elle de six années. Le duc, qui s'était montré d'abord passionné pour sa femme, ne tarda pas à la négliger; elle fut alors courtisée par le comte d'Artois, qui la délaissa pour M^me^ de Canillac, sa dame d'honneur. Aussi la duchesse lui fit-elle une scène en plein bal de l'Opéra, scène qui aboutit à un duel entre le comte et le duc de Bourbon. A la fin de l'année 1780, elle se sépara de son mari et vécut seule au Palais-Royal.

Il a fait élever devant eux
Un nouveau cloître de Chartreux;
Le *Prospectus* de son emprunt
N'a pas l'ombre du sens commun[1];
Ce n'est qu'en mourant vite et tôt
Qu'on y peut espérer un lot,
Car il veut que son bâtiment,
En lui rendant beaucoup d'argent,
Lui rapporte au moins la valeur
De ce qu'il a perdu d'honneur.
Convenez que Monsieur de Melfort,
Qui vous fit père, eut fort grand tort.

1. Le duc de Chartres, à l'instigation de l'abbé Beaudeau, qu'il avait pris pour chancelier, venait de publier au mois d'avril un prospectus d'emprunt « indéfini, au dire de Bachaumont, extrêmement compliqué et qui exigeait une longue méditation avant d'être compris ». Le titre était ainsi conçu : *Actions survivancières instituées avec l'agrément du Roi par Leurs Altesses sérénissimes M^gr le Duc et M^me la Duchesse de Chartres, en faveur des officiers, employés, rentiers viagers, grevés de substitutions, etc., qui désireraient assurer, après leur décès, un capital disponible, pour servir de gage à leurs créanciers, de legs à leurs parents, amis ou domestiques, et, en cas de mariage, de douaire à leurs femmes et de patrimoine à leurs enfants.* Cet emprunt était tout simplement, comme on le voit, une création d'assurances sur la vie.

LE GLOBE AÉROSTATIQUE[1]

L'EMPEREUR de la Chine
Attendait l'autre soir
La burlesque machine
Qu'enfin il n'a pu voir.

1. Les frères Montgolfier, fabricants de papier à Vidalon-lès-Annonay, inventeurs des aérostats à air échauffé, avaient fait, le 5 juin 1783, la démonstration de leur découverte devant le corps entier des États du Vivarais. La nouvelle de cette mémorable tentative, bientôt connue à Paris, préoccupa tous les esprits, et le physicien Charles, perfectionnant les procédés primitivement employés, renouvela leur essai à l'aide d'un ballon de taffetas recouvert d'un enduit imperméable et gonflé de gaz hydrogène. Le libraire Hardy nous a laissé dans son *Journal,* à la date du 27 août, le récit détaillé de cette expérience qui provoqua une curiosité universelle. « Ce jour, écrit-il, vers cinq heures un quart du soir, on procède au Champ de Mars, en présence d'une prodigieuse multitude, avide de nouveautés, à une expérience aérostatique consistant à procurer, par le moyen de l'air inflammable, l'enlèvement d'un globe ou ballon de douze pieds de diamètre, composé de taffetas enduit de gomme élastique ; le tout à l'imitation de ce qui avait été déjà entrepris et exécuté par les sieurs Montgolfier frères, à Annonay en Vivarais. Ledit globe ayant été suffisamment chargé d'air inflammable, en présence des spectateurs admis par billets dans l'intérieur du Champ de Mars, opération qui dura près de trois quarts d'heure, on est averti de son départ par deux coups de canon tirés exprès ; et on le vit aussitôt s'élever très rapidement dans la région aérienne, traverser un nuage, reparaître ensuite et disparaître enfin entièrement,

Eh ! mais oui-da,
Comment peut-on trouver du mal à ça ?

Par trop grande vitesse,
Dans une heure de temps,

de manière cependant qu'on se figure le voir incliner du côté de la Picardie. Tout le monde battait des mains pour applaudir à la nouvelle découverte ; mais comme il survint, presque à l'instant de l'enlèvement de la machine, une pluie des plus abondantes, c'était un spectacle vraiment curieux et fort amusant pour les rieurs de profession, que celui de voir plusieurs milliers de femmes de toutes conditions, vêtues de robes de mousseline, affublées de larges chapeaux dits *Chapeaux à la Marlborough* ou coiffées suivant la multiplicité et la variété aussi révoltante qu'inconcevable des divers costumes modernes, crottées, mouillées comme de vrais canards, s'empresser de courir dans l'eau et dans la boue pour chercher un abri, soit dans leurs voitures, soit ailleurs. Le public paraissait engoué de cette expérience qui faisait, pour ainsi dire, perdre aux amateurs de la physique le boire et le manger, car on n'entendait plus parler que des moyens de la renouveler encore d'une manière plus surprenante. » Hardy ajoutait, deux jours après : « On apprend que le globe, après avoir parcouru en moins de trois quarts d'heure dans la région aérienne l'espace de quatre lieues, était tombé vers six heures du soir dans un champ près de Gonesse, bourg de l'Ile-de-France, où il n'avait pas laissé que d'effrayer d'abord les paysans occupés des travaux de la campagne et témoins de sa chute, au moment de laquelle ils l'avaient vu rebondir à une hauteur assez considérable et demeurer ensuite à terre où le curé dudit lieu, averti par ses paroissiens inquiets, après l'avoir examiné et trouvé ce qu'on y avait inséré d'écriture pour l'instruction des personnes qui en feraient la rencontre, avait pourvu à ce qu'il fût sur-le-champ rapporté à Paris par quelques-uns de ses habitants, auxquels il avait été donné à leur arrivée deux louis d'or de récompense. »

Elle fut dans Gonesse
Étonner les savants.

Mais, chose bien plus drôle !
Blanchard, sans s'effrayer,
Du cabinet d'Éole
Veut être le courrier[1].

Il n'a pour attelage
Qu'un modeste zéphyr.

1. On peut se rendre compte, par les deux extraits suivants du *Journal de Hardy*, de la place que prirent les aérostats dans les préoccupations du public aussitôt après les expériences de Montgolfier et de Charles :

« 16 *septembre*. Le goût des expériences aérostatiques gagnait et fermentait dans presque toutes les têtes ; le beau sexe même n'en était pas exempt et renonçait assez volontiers à l'importante occupation de la toilette pour s'y livrer. Les papiers publics n'offraient que des relations très étendues sur cet objet ; on s'en entretenait dans les cercles, et il n'était presque plus permis d'y mettre autre chose sur le tapis. Tous les physiciens étaient en mouvement et ne savaient auquel entendre, tant il se trouvait de personnes avides de s'instruire. On distribuait à qui en voulait pour son argent de ces globes tout prêts et tout arrangés, de manière qu'on pouvait s'en amuser même dans sa chambre et les voir s'élever au plancher de son appartement, comme dans une cour ou dans un jardin... On annonçait un fameux globe en forme de tente, sur lequel on verrait briller l'or et l'azur ; il devait être enlevé sur la terrasse du château de Versailles, en présence de Leurs Majestés, de la famille royale et de toute la cour, et l'Académie des sciences, qui devait présider à l'opération, avait arrêté, disait-on, qu'on attacherait audit globe un mouton renfermé dans une espèce de cage ou de panier... »

« 30 *septembre*. La fureur des expériences aérostatiques

Ah ! le joli voyage !
On revient sans partir.

Sur un globe bizarre,
Chacun, dorénavant,
Plus assuré qu'Icare,
Dirigera le vent.

Oh ! si l'Académie
Peut un jour s'y loger,
Nul vaisseau, je parie,
Ne sera si léger.

ne faisait qu'augmenter, au point qu'on les voyait se renouveler en tous lieux. On annonçait encore un nouveau globe auquel on travaillait avec beaucoup d'activité et que le sieur de Montgolfier se proposait de faire enlever à Fontainebleau en présence de Leurs Majestés et de toute la cour. Ce globe, beaucoup plus considérable en grosseur que les précédents, devait être accompagné d'une espèce de balcon ou galerie en osier de vingt-sept pieds de long ; les sieurs Pilâtre de Rozier, physicien de Monsieur, frère du Roi, et Blanchard, mécanicien, étaient, disait-on, dans la ferme résolution d'occuper ce balcon pendant l'expérience et même d'y travailler à entretenir le gaz dans la machine, au moyen d'ustensiles qui seraient tout préparés à cet effet, comme aussi d'en suivre absolument la direction, en demeurant néanmoins assujettis à la terre avec des cordages qu'on ne couperait point, de manière qu'il fût possible de ménager à volonté leur retour de la course aérienne. » L'expérience projetée eut lieu à deux reprises différentes, le 17 et le 19 octobre ; mais Pilâtre de Rozier prit seul place dans la galerie. Elle fut renouvelée, le 21 novembre, par Pilâtre et le marquis d'Arlandes avec un ballon que l'on laissa échapper librement et qui effectua sa descente sur la route de Gentilly.

Les curés de village
Sauront, par le journal,
Qu'un globe qui voyage
N'est pas un animal [1].

Marlborough rentre en terre
Et nos esprits flottants
Vont au sein du tonnerre
Chercher leur passe-temps.

Tout globe est fait pour plaire;
N'en soyez pas surpris.
Ce qu'on aime à Cythère,
On l'aime dans Paris.
Eh ! mais oui-da,
Comment peut-on trouver du mal à ça ?

1. « L'apparition du globe a tellement effrayé les paysans qui l'ont aperçu que les plus hardis se sont armés de fourches et de pierres pour l'attaquer. La fumée qu'occasionnait l'évaporation de l'air inflammable par un trou qui s'était formé, l'odeur extrêmement forte qui l'accompagnait, tout persuadait à ces paysans que c'était quelque phénomène étrange. Au surplus, deux bénédictins qui se trouvèrent sur les lieux ne balancèrent pas eux-mêmes à supposer que ce pouvait fort bien être la peau de quelque serpent monstrueux, tué par la foudre et poussé dans les airs par la force de quelque ouragan. » (*Correspondance de Métra.*)

L'EMPIRE DES AIRS[1]

Tandis que l'on critique,
A tort et à travers,
Montgolfier vole dans les airs ;
Et, monté sur son globe,

1. Cette chanson fut composée à l'occasion de l'ascension effectuée par le physicien Charles et l'un des frères Robert, le 1er décembre, dans le jardin des Tuileries, en présence d'une foule immense qui avait payé les places fort cher.

Les deux aéronautes, après s'être élevés à une hauteur de 7,000 pieds, touchèrent terre dans la plaine de Nesle ; là, Robert sortit de la nacelle, et Charles, reprenant son voyage, alla descendre à une lieue et demie de la première station, après une nouvelle course de trente-cinq minutes. « Il serait difficile, écrivait le jour même Métra à son correspondant, de vous exprimer, de vous peindre le ravissement et l'enthousiasme qu'a produit dans cette capitale le spectacle merveilleux dont MM. Charles et Robert viennent de la faire jouir. O la journée mémorable ! vraiment, il faudrait être Homère ou Pindare pour la solenniser dignement. » Peu après, le Roi, voulant récompenser les auteurs des découvertes aérostatiques, donna à Montgolfier le cordon de Saint-Michel ; le physicien Charles fut doté d'une pension de deux mille livres, Pilâtre de Rozier et les frères Robert d'une pension de mille livres chacun. En même temps le *Journal de Paris* annonçait que le baron de Breteuil avait reçu l'ordre de faire graver une médaille commémorative et que le comte d'Angiviliers était chargé de préparer le projet d'un monument qui serait élevé dans le jardin des Tuileries à l'endroit même où Charles et Robert avaient effectué leur ascension.

Cet Icare nouveau
Étonne le badaud.

L'Anglais se désespère
Et montre de l'humeur
De ne pas être l'inventeur
De cette découverte
Du globe aérien
Qui s'élève si bien.

Ces fiers insulaires,
Se disant rois des eaux,
Pourront aller sur leurs vaisseaux
Voguer à l'aventure
Dessus cet élément
Qui est si inconstant.

Sur mer, comme sur terre,
Nous allons dominer,
Rien ne pourra nous résister ;
Nous lancerons la foudre
Où bon nous semblera
Par le moyen du gaz.

Bientôt avec l'Olympe
Nous communiquerons ;
Vers le beau pays nous irons
Où sont toutes ces belles,
Ces vierges, ces houris
Peuplant le paradis.

Pour moi, si je voyage,
Je veux pour mon ballon
N'avoir que ma chère Lison ;
Dedans son joli globe
J'introduirai mon gaz...
Et puis *et cætera*...

CHANSON BACHIQUE

Homère a consacré ses vers
A la valeur d'Achille ;
On parle dans tout l'univers
Du héros de Virgile ;
De Bourbon les rares vertus
Ont inspiré Voltaire,
Amis, pour l'honneur de Bacchus,
Chantons le verre.

Que d'Estaing au char de son roi
Enchaîne la victoire ;
Qu'à l'Anglais il fasse la loi ;
Qu'il se couvre de gloire :
Pour moi, je n'ai point d'ennemis ;
Et si je fais la guerre,
C'est à table avec mes amis,
A coups de verre.

Que Delille, ornant ses jardins
De déités champêtres,
Y place Flore et les Sylvains
A l'ombrage des hêtres:
J'aime les dessins bien conçus;
Mais quelle est ma colère
Quand je n'y trouve point Bacchus
Avec son verre.

Que Parny sur son flageolet
Célèbre la tendresse;
Que Boufflers d'un joli couplet
Régale sa maîtresse;
Peu jaloux de cueillir un jour
Le myrte de Cythère,
J'éteins le flambeau de l'amour
Avec mon verre.

Que l'audacieux Montgolfier,
L'honneur de sa patrie,
A l'air osant se confier,
Nous montre son génie;
Qu'il plane à son gré dans les cieux;
Qu'il brave le tonnerre :
Je vois l'Olympe et tous les dieux
Au fond du verre.

Que, fixant des yeux attendris
Sur la triste indigence,
Louis rappelle dans Paris

La joie et l'abondance ;
Qu'on vante son humanité
Aux deux bouts de la terre :
Pour nous, amis, à sa santé
Vidons le verre.

Amis, comme nos bons aïeux,
Demeurons sous la treille ;
Imitons leurs transports joyeux ;
Caressons la bouteille,
Laissons Plutus et les amours
Enivrer le vulgaire :
Le bonheur se trouve toujours
Au fond du verre.

ANNÉE 1784

LES JUGES DE LALLY[1]

Le Sénat se rassemble,
Toute la ville tremble
De voir s'unir ensemble
Les juges de Lally ;
Il n'est que leur folie
D'égale à leur furie,
Et chacun s'écrie,
Le cœur tout transi :

1. Le fils de l'infortuné Lally-Tollendal, le marquis Trophime Gérard, poursuivait avec une noble énergie la réhabilitation de son père, mort sur l'échafaud. Les Parlements de France, qui se considéraient comme solidaires, résistaient à sa prétention, et le 23 août 1783, le Parlement de Besançon, chargé de juger l'affaire en dernier ressort, avait déclaré « Thomas-Arthur de Lally dûment atteint et convaincu de n'avoir pas suivi les instructions... et condamné sa mémoire. » Il avait en outre ordonné que les mémoires publiés par son fils seraient lacérés et

Changez-nous ces dix têtes,
Têtes, têtes, têtes, têtes,
Changez-nous ces dix têtes
Ou nous sortons d'ici.

D'une vertu stérile,
D'une raison débile,
D'un esprit imbécile
Saint-Seine a le renom ;
D'homme il n'a que la mine,
Le Bevi le domine ;
De cette machine
C'est le Vaucanson :
Changez-moi cette tête,
Tête de triste oison.

Discoureur sans science
Et dévot sans croyance,
Bevi n'a de puissance
Que pour la fausseté ;
C'est le feu sous la glace,

brûlés par l'exécuteur de la haute justice. Cet arrêt inspira la satire ci-dessus : « Elle ne peint pas en beau les juges qui ont opiné contre M. de Lally, observait l'auteur des *Mémoires de Bachaumont*. On l'attribue à quelques partisans du comte de Tollendal ou peut-être à lui-même. Elle a beaucoup de sel pour ceux qui connaissent ces messieurs. » Et il ajoutait plus tard en la transcrivant : « Il n'est guère que M. de Lally assez intéressé dans l'affaire pour avoir eu le courage et la patience de composer une diatribe aussi longue et aussi circonstanciée. »

Sa douceur vous menace,
Et dès qu'il embrasse
On est étouffé :
Changez-moi cette tête,
Tête de forcené.

Le Jaunon se travaille
Et ne dit rien qui vaille ;
Son esprit vaut sa taille,
Sans talon, sans toupet ;
Hardi par ignorance,
Cruel par insolence,
A sa présidence
Tout sert de hochet :
Changez-moi cette tête
D'impudent marmouset.

D'une éclatante hermine
Couvrant sa laide échine,
Mirmicault imagine
Se cacher tout entier ;
Martin-bâton qui veille
Dérange la merveille
Et saisit l'oreille
Perçant le mortier :
Changez-moi cette tête
D'un âne maltôtier.

Le Sauveur de la terre
Était sur le Calvaire,

Maudit par maint Vérobaire
Et par maint Lornechet,
Il fit cette prière :
Pardonnez-leur, mon père,
Car on ne sait guère
Ici ce qu'on fait :
Changez-moi ces deux têtes
D'ours et de perroquet.

Le Marlieu sans cervelle
Va d'un pied qui chancelle
Du temple à la ruelle,
Et dévot et paillard
Il bat sa Pénélope ;
Mais son œil de cyclope
S'ouvre avec égard :
Changez-moi cette tête,
Tête de vieux cafard.

D'une sourde mémoire
Et de sa robe noire
Le Torci fait sa gloire,
Et va toujours parlant ;
Né sans délicatesse,
Sans esprit, sans justesse,
Dans sa petitesse
Il se croit grand :
Changez-moi cette tête,
Tête de sot pédant.

Le Darceau se présente,
Sa bouche est écumante;
Il a la main sanglante
Et des grelots au cou.
Vite de l'ellébore,
L'accès est près d'éclore;
Mais il est encore
Plus méchant que fou :
Changez-moi cette tête
De tigre sapajou.

Dans le romain empire,
Un César en délire
Pour consul fit élire
Un beau cheval fringant;
Un bœuf parlementaire
Du cheval consulaire
Dans Balon va faire
Le digne pendant :
Changez-moi cette tête
D'animal ruminant.

Ce jeune homme est précoce;
A vingt-sept ans féroce,
Soumis quand on le rosse ;
Perfide à ses amis.
Aussi comment prétendre
Que la colombe tendre
Du vautour s'engendre;
La Loge est son fils;

Changez-moi cette tête,
Ou qu'on la mette à prix.

Dans ces antres sauvages
Il est pourtant trois sages
Objets de nos hommages ;
Ne soyons pas ingrats,
La vertu magnanime
Défendant la victime
Confondra du crime
Les honteux éclats :
Laissez-nous ces trois têtes
De dignes magistrats.

Gautier du premier âge
Nous retrace l'image ;
Rochefort, ton courage
Égale ta candeur ;
Thoré le renouvelle,
Sur ce digne modèle
La Goute fidèle
A formé son cœur :
Conservez ces trois têtes,
Têtes, têtes, têtes, têtes.
Conservez ces trois têtes,
Ciel ! pour notre bonheur !

ÉLOGE FUNÈBRE

DE D'ALEMBERT[1]

De la Parque en fureur le ciseau redouté,
Dans la nuit du tombeau l'a donc précipité,
Comme il entrait à peine au quatorzième lustre!
Il n'est donc plus, ce sage illustre,
Cet ami des talents et de la vérité;
O regrets, ô douleur amère!
De longs crêpes enveloppés,
Les talents orphelins redemandent leur père
Et tous du même coup semblent être frappés.

1. D'Alembert était mort à Paris, le 29 octobre 1783, âgé de près de soixante-six ans. Condorcet, son ami et son exécuteur testamentaire, prononça son éloge dans la séance publique de l'Académie des sciences avec une noble et éloquente simplicité :

« La mort, dit-il, nous a ravi M. d'Alembert lorsque son génie, encore dans sa force, promettait à l'Europe savante de nouvelles lumières. Géomètre sublime, c'est à lui que notre siècle doit l'honneur d'avoir ajouté un nouveau calcul à ceux dont la découverte avait illustré le siècle dernier et de nouvelles branches de la science du mouvement aux théories qu'avait créées le génie de Galilée, d'Huygens et de Newton.

« Philosophe sagace et profond, il a laissé, dans le Discours préliminaire de l'*Encyclopédie*, un monument pour lequel il n'avait point eu de modèle.

« Écrivain, tantôt noble, énergique et rapide, tantôt ingénieux et piquant, suivant les sujets qu'il a traités, mais

Déjà la poésie aux affronts exposée
Sans honneurs dans nos murs languissait méprisée;
L'éloquence déjà, les yeux baignés de pleurs,
Se plaignait de son infortune
Et pour déplorer ses malheurs
Allait monter dans la tribune.
Qui les consolera, ces deux augustes sœurs?
Quelle main soutiendra leur trône qui chancelle,
Et leur palais mal affermi?
Je sais plus d'un amant qui leur est infidèle;
D'Alembert plus constant fut toujours leur ami.
Quel autre aussi dans le champ des sciences
A fait éclore plus de fleurs?
Quel autre a mieux sondé les vastes profondeurs
De ces labyrinthes immenses,

toujours précis, clair, plein d'idées, ses ouvrages instruisent la jeunesse et occupent d'une manière utile les loisirs de l'homme éclairé.

« La franchise, l'amour de la vérité, le zèle pour le progrès des sciences et la défense des droits de l'homme formaient le fonds de son caractère. Une probité scrupuleuse, une bienfaisance éclairée, un désintéressement noble et sans faste furent ses principales vertus.

« Les jeunes gens qui annonçaient des talents pour les sciences et pour les lettres trouvaient en lui un appui, un guide, un modèle.

« Ami tendre et courageux, les pleurs de l'amitié ont coulé sur sa tombe au milieu des regrets des Académies de la France et de l'Europe. Il eut des ennemis pour que rien ne manquât à sa gloire, et l'on doit compter parmi les honneurs qu'il a reçus l'acharnement avec lequel il a été poursuivi, pendant sa vie et après sa mort, par ces hommes dont la haine se plaît à choisir pour ses victimes le génie et la vertu. »

Dont Newton eut la clef, et dont le fil trompeur
S'est brisé tant de fois dans la main de l'erreur?
Géomètre, il ouvrit aux émules d'Euclide
Des sentiers nouveaux, inconnus.
Philosophe, il orna la vérité timide
De la ceinture de Vénus.
Son style toujours intéresse;
Il unit l'élégance et la simplicité;
La profondeur y naît de la clarté,
Et la grâce de la justesse.
On dédaigne aujourd'hui le talent précieux
D'écarter les grandes images,
Qui, sans les éclairer, éblouissent les yeux;
Ce mélange de tours, familiers, sérieux,
Qui, flattant tous les goûts, ravit tous les suffrages.
On s'élève, on s'élève au-dessus des nuages
Et c'est pour ramper dans les cieux.
Où le trouver, cet art de ne jamais trop dire
Et, même en disant peu, d'attacher et d'instruire?
D'Alembert l'avait hérité
De l'ingénieux Fontenelle.
En peignant à demi l'aimable vérité,
Tous deux la rendirent plus belle.
La satire et l'envie, ainsi que des vautours,
Osèrent sur tous deux étendre leur furie;
Tous deux, bravant la calomnie,
Dans le sein de la paix terminèrent leurs jours,
Foulant aux pieds les sots discours
De la satire et de l'envie.
Le nom de Fontenelle, en tous lieux publié,

D'un prince égal aux rois lui conquit le suffrage;
D'Alembert obtint l'amitié
Du Salomon du Nord, du héros de notre âge [1].
Né d'illustres parents, dans sa jeune saison,
Fontenelle par eux vit former sa raison;
Fontenelle dut tout à leur tendresse extrême.
D'Alembert se créa lui-même
Et couvrit son berceau de l'éclat de son nom.

ÉPITRE DE SAINT AUGUSTIN

AUX COMÉDIENS ITALIENS [2]

Salut à la troupe italique
De ce comité catholique,
Dont le cœur loyal s'attendrit
Sur la calamité publique ;

1. Frédéric II, qui avait la plus grande estime pour d'Alembert, avait vainement essayé d'attirer auprès de lui le philosophe auquel il resta uni par les liens d'une sympathie profonde et d'une constante amitié. Il lui fit durant sa vie une pension de douze cents livres.

2. A l'occasion de la représentation donnée par les Comédiens italiens au profit des pauvres, le 20 février. — Malgré l'exiguïté de la salle, l'affluence du public permit d'obtenir ce jour-là une recette de 8,162 livres; les auteurs firent abandon de leurs honoraires et la garde refusa de toucher sa paye. — « Quoique l'Église soit fort aise de

C'est le fils de sainte Monique,
C'est Augustin qui vous écrit !
Oui, mes amis, par cette épître
J'abjure maint et maint chapitre,
Où j'ai frondé votre métier
Comme un tant soit peu diabolique.
Votre tendresse apostolique
Vient de nous réconcilier.
Tout homme au cœur dur, inflexible
Devant Dieu, voilà le païen ;
Mais quiconque a l'âme sensible,
Fût-il un Turc, est un chrétien.
Jadis, en prêchant chez Valère [1],
Je tenais à des préjugés ;
Depuis nous avons lu Voltaire,
Voltaire nous a bien changés :
Ni moi ni le curé d'Hippone,
Nous n'avons plus damné personne.
Tel arrêt n'est point fraternel,
Et sans vouloir imiter Rome
Nous laissons bonnement au ciel

voir les spectacles concourir à la seconder pour secourir les pauvres par des représentations à leur profit, cependant elle ne veut pas que les curés touchent immédiatement cet argent des mains des histrions ; il faut qu'il se purifie d'abord en quelque sorte en passant par les mains de M. le lieutenant général de police. Quoi qu'il en soit, un plaisant a saisi cet événement, a mis saint Augustin en jeu et lui a fait adresser aux Comédiens italiens cette épître très ingénieuse. » (*Mémoires de Bachaumont.*)

1. Valérius, évêque d'Hippone, où prêchait saint Augustin. (M.)

Le droit de disposer de l'homme.
Oui, sans être garant de rien,
Je croirais qu'un comédien
Risque, s'il est homme de bien,
D'être sauvé tout comme un autre.

ÉPITRE

DES

Ils avaient (pour parler latin)
Le cœur doublé d'un cœur de chêne,
Les premiers qui de grand matin,
Rencontrant des chevaux en plaine,
Sur leur dos, sans bride et sans mors
S'élancèrent comme au passage,
Et n'eurent dans cet équipage
Pour tenir bon contre la mort,
D'autre étrier que leur courage :
Et de ces braves gens, hélas !
Les noms sont encor lettres closes :

les projets, toutes les chimères, toutes les extravagances dont on est redevable à la nouvelle découverte. J'ai déjà vu nos politiques de café calculer avec une douleur vraiment patriotique l'accroissement de dépenses que causerait sans doute l'établissement indispensable d'une marine aérienne. J'ai vu d'autres sourire à l'idée heureuse d'en former un département très convenable pour tel ministre qui s'en contenterait peut-être, vu son impatience de n'en point obtenir d'autre. Toute l'inquiétude que laisse à M. Gudin de La Brunellerie le succès d'une invention si propre à reculer les bornes de la monarchie comme celles de l'esprit humain, c'est que l'Angleterre, notre rivale, ne s'en empare, ne la perfectionne avant nous et n'usurpe bientôt l'empire des airs comme elle usurpa trop longtemps celui de Neptune... Le génie de M. Blanchard, encore tout étourdi des huées qu'il avait essuyées l'année dernière, s'est réveillé tout à coup au bruit de la renommée de MM. Montgolfier ; en combinant sa machine avec le secret nouvellement découvert, il n'a pas encore renoncé à l'honneur d'être le premier navigateur aérien ; nous pouvons donc espérer d'avoir des voitures de toute espèce et pour voguer dans les airs et pour voyager peut-être même de planète en planète. On a déjà prévu que, pour les courses de cérémonie, pour les équipages ordinaires de la

Parmi les inventeurs de choses
Polydore ne les met pas.
Ne craignez point un tel outrage,
Physiciens trop généreux,
Dont l'essai déjà très heureux
Tend à finir notre esclavage;
Nous emboucherons, comme il faut,
Les clairons de la Renommée,
Et vos noms s'en vont au plus tôt
Voler de contrée en contrée;
On les saura dans l'univers

cour, rien ne serait plus décent que de beaux attelages d'aigles; le paon, l'oiseau de Junon, serait consacré pour le service de la Reine; les colombes de Vénus en seraient trop jalouses si elles n'en partageaient pas quelquefois la gloire. On perfectionnerait tout exprès la race des hiboux et des vautours pour conduire les demi-fortunes des philosophes et des médecins. »

Cependant les esprits sensés ne partageaient point ces étranges illusions. Le libraire Hardy remarque, en effet, que « les gens naturellement peu disposés à se repaître de fumée montraient dans ces circonstances autant de flegme et d'indifférence qu'un certain public faisait paraître d'engouement, parce qu'ils avaient peine à comprendre que jamais il pût résulter de la nouvelle découverte qui enthousiasmait tant de personnes rien de fort avantageux pour le bien général de la société ».

Métra est absolument de cet avis : « Voilà donc encore une découverte de plus dans les sciences. Doit-on s'en applaudir ? Les physiciens vous diront hardiment que oui; leurs singes vous diront de même; mais des gens simples et bons vous répondront que non... Quoi qu'on dise, je ne présume pas que cette découverte conduise à rien de bien utile, et j'affirme, au contraire, qu'il en résultera des accidents et peut-être des maux. »

Depuis Paris jusqu'au Bengale,
Et Rossinante et Bucéphale
Vous béniront dans les enfers.
Pour compatir à notre peine
Pouvait-on mieux imaginer?
Et depuis que l'espèce humaine
Par nous se fait ici mener,
N'est-il pas temps qu'elle se mène?
Que le diable emporte à jamais
Carrosses, vis-à-vis, berlines,
Chaises, cabas, cabriolets,
Diligences et turgotines,
Fiacres, charrettes, haquets!
Pour remplacer tous ces objets
Il suffira des carolines.
Des carolines! dira-t-on :
Vous croyez ces ballons uniques?
Pour des chevaux et des bourriques
Vous haussez un peu trop le ton. —
C'est l'équité qui nous entraîne :
Parce qu'Ésope est inventeur
S'ensuit-il donc que La Fontaine
Ne soit pas aussi créateur?
A quiconque ouvre les barrières
Nous disons humblement : Salut !
Mais d'après nos faibles lumières,
Nous autres bêtes, s'il en fut,
Nous pensons que les montgolfières
Arriveront moins vite au but
Que les carolines légères,

Quand elles seraient à l'affût
Pour pouvoir partir les premières.
Ah ! pour voler bien proprement
Rien n'est tel qu'un ballon sphérique,
Qui, gonflé successivement
Par l'acide vitriolique,
Monte majestueusement,
Et dans sa course pacifique
Peut descendre à commandement.

La paille est un moyen funeste :
On dira tout ce qu'on voudra,
Mais, moins on en consommera
Et plus nous en aurons de reste.
Et puis, que diraient tous les dieux,
Si, contraints à prendre des crêpes,
Ils voyaient l'homme audacieux
Les enfumer comme des guêpes?
Ils lui feraient un sort pareil
Au sort du jeune téméraire
Qui manqua de brûler la terre
Pour avoir, dans un char vermeil,
Laissé quelques brins de litière
Aux pieds des chevaux du Soleil.

Nous décernons tous des couronnes
A ceux-là qui se raidissant
Contre les pamphlets monotones
Dont on défiait leurs talents,
Devant Paris, drapeau flottant,

S'en furent poser leurs colonnes
Presque aux portes du firmament.
Poursuivez, couple magnanime,
Allez, malgré tout, en avant,
Et remettez à flot de vent
Une machine aussi sublime.
Que maint nouvelliste échauffé
Vous condamne au pied d'un gros arbre,
Que maint président de café
Vous cite à sa table de marbre :
Vous pouvez toujours le saisir
Le rameau d'or qu'on vous refuse,
Et laisser le sot, de loisir,
Quand on l'instruit ou qu'on l'amuse,
En appeler de son plaisir.
La géométrie, incrédule
A tout, hors à son appendix,
Vous démontrera par deux X
Que votre espoir est ridicule.
Mais de ces beaux raisonnements
Nous voyons les événements
Contrarier la conséquence,
Et nous avons l'expérience
Qu'il n'est, en dépit des savants,
Rien d'imposible à la science.

Inutiles en mil huit cent,
Nous pourrons, avec nos compagnes,
Errer par vaux et par montagnes,
Et retrouver en bondissant

La liberté que les campagnes
Nous offraient au monde naissant.
Puisse alors, planant sur nos têtes,
L'homme, ce premier animal,
S'élever au-dessus des bêtes
Moins au physique qu'au moral!

A PROPOS
DU *MARIAGE DE FIGARO*[1]

Jadis on a vu Thalie,
Jeune et d'assez belle humeur,
Se permettre la saillie
Sans alarmer la pudeur;
En mauvaise compagnie

1. Louis XVI, après avoir lu en manuscrit le *Mariage de Figaro,* avait déclaré que la pièce était *injouable;* Beaumarchais ne se laissa pas arrêter par l'appréciation du Roi. Soutenu par la coterie de la duchesse de Polignac, il fit répéter secrètement l'ouvrage à Paris sur le théâtre des Menus-Plaisirs ; mais la première représentation, annoncée pour le 13 juin 1783, fut formellement interdite par le lieutenant de police. Beaumarchais, sans se déconcerter, poursuivit ses démarches et obtint que la pièce serait jouée chez le comte de Vaudreuil, sur le théâtre du château de Gennevilliers. Enhardi par ce premier succès, il redoubla d'intrigues, et, après avoir obtenu par de nombreuses cor-

On voit bien à ses discours
Qu'elle vit sur ses vieux jours.

Mesdames, plus de grimace,
Plus d'éventails, plus d'hélas!
On pourra vous dire en face
Ce qu'on vous contait tout bas;
Ce n'est que changer de place,
L'amour y perd ; mais enfin
C'est abréger le chemin.

Près de cet amas grotesque
De fripons et de catins,
Parlant en style burlesque
De leurs projets libertins;

rections l'approbation de la censure, il réussit enfin à faire représenter son œuvre, le 27 avril 1784, et ce jour devint une date mémorable dans l'histoire du Théâtre-Français. « Jamais pièce n'a attiré une affluence pareille; tout Paris voulait voir ces fameuses noces, et la salle s'est trouvée remplie presque au moment où les portes ont été ouvertes au public ; à peine la moitié de ceux qui les assiégeaient depuis huit heures du matin a-t-elle pu parvenir à se placer ; la plupart entraient par force en jetant leur argent aux portiers. On n'est pas tour à tour plus humble, plus hardi, plus empressé pour obtenir une grâce de la cour que ne l'étaient tous nos jeunes seigneurs pour s'assurer d'une place à la première représentation de *Figaro;* plus d'une duchesse s'est estimée, ce jour-là, trop heureuse de trouver dans les balcons, où les femmes comme il faut ne se placent guère, un méchant petit tabouret à côté de M^lles^ Du Thé, Carline et compagnie. Le *Mariage de Figaro* a eu, dès la première représentation, un succès prodigieux. » (*Correspondance de Grimm.*)

Pourquoi d'un ton pédantesque
S'écrier: ah! quelle horreur [1]!
C'est l'histoire de l'auteur.

Oui, Messieurs, la comédie
Que tout Paris applaudit,
Des erreurs vous peint la vie
Du grand homme qui la fit;
De l'impudence impunie
On admire le héros
Sous les traits de Figaro.

1. « En nous offrant le caractère intrigant et sans pudeur de son spirituel et adroit Figaro, un comte Almaviva dégoûté de sa femme, séduisant sa camériste, pourchassant encore la fille de son jardinier; un page beau comme l'amour, jeune comme lui, amoureux de la comtesse et brûlant de désir pour toutes les femmes qu'il voit; une comtesse Almaviva, plus tendre, plus sensible que nos usages ne permettent aux femmes de le paraître au théâtre, et surtout aux femmes mariées; en rassemblant, dis-je, tous ces personnages, ou corrompus, ou près de l'être, en les entourant d'une troupe d'imbéciles ou de fripons, M. de Beaumarchais n'a sûrement pas eu la prétention de faire une pièce essentiellement morale. » (*Ibid.*)

UNE

EXTRAVAGANTE NOUVEAUTÉ[1]

Je vis hier du fond d'une coulisse
L'extravagante nouveauté
Qui, triomphant de la police,
Profane des Français le spectacle enchanté.
De ce drame effronté chaque acteur est un vice :
Bartholo nous peint l'avarice,
Almaviva le séducteur,
Sa tendre moitié l'adultère
Et Double-Main un plat voleur.
Marceline est une mégère,
Basile un calomniateur;

1. « Il eût manqué au succès de *Figaro* et surtout à la réputation de son auteur ce qu'on ne refuse guère à Paris à ceux qui fixent un peu l'attention publique, les honneurs de l'épigramme. M. le chevalier de Langeac est, dit-on, l'auteur de celle-ci, qui parut le lendemain de la seconde représentation. M. de Beaumarchais, fort au-dessus d'une gentillesse de ce genre, n'en a point pâli; il a même imaginé de la faire servir au triomphe de la pièce et à celui de son caractère personnel; il en a estropié quelques vers, et surtout le dernier, l'a fait imprimer, et, le jour de la quatrième représentation, on en a jeté, par son ordre, quelques centaines d'exemplaires des troisièmes loges dans le parterre; il avait eu soin de le garnir de tous ses amis, à qui il avait annoncé que ce jour verrait éclore la cabale la plus violente contre son innocent ouvrage; l'épigramme,

Fanchette l'innocente est trop apprivoisée,
Et le page d'amour, au doux nom Chérubin,
Est, à vrai dire, un fieffé libertin,
Protégé par Suzon, fille plus que rusée.
Pour l'esprit de l'ouvrage il est chez Brid'oison.
Mais Figaro?... Le drôle à son patron
Si scandaleusement ressemble,
Il est si frappant qu'il fait peur;
Et pour voir à la fin tous les vices ensemble
Le parterre en chorus a demandé l'auteur.

censée jetée par ses ennemis, a été déchirée par les spectateurs, l'auteur de l'épigramme demandé à grands cris et condamné d'une voix unanime à Bicêtre. Cette manœuvre, assez nouvelle et bien digne, du moins par sa singularité, du frère germain de Figaro, a été exécutée quelques minutes avant le lever de la toile et a valu à la pièce plus d'applaudissements qu'elle n'en avait encore reçus. » (*Correspondance de Grimm.*)

Voici les vers modifiés par Beaumarchais :

Fanchette, l'innocente, est *bien* apprivoisée ;
Et la Suzon, plus que rusée,
A bien l'air de goûter du page favori,
Greluchon de madame et mignon du mari.
Quel bon ton, quelles mœurs cette intrigue rassemble !
. . . . . .
Et pour voir à la fin tous les vices ensemble,
Des badauds achetés ont demandé l'auteur.

PORTRAIT

J'ai fait valoir plus d'un grand homme
Changeant selon le siècle et selon le pays.
Je m'en vais débitant des reliques à Rome
Et des nouveautés à Paris :
Autrefois magnifique

Je dicte à nos prélats de pieux mandements,
Des discours aux académies;
Sans être ému j'ai de grands mouvements;
Pompeusement j'orne des minuties.
Professeur émérite à l'Université,
Je suis vieux docteur en Sorbonne,
Mais ma première place est dans la Faculté,
Et ma seconde auprès du trône.
En peu de mots, voici les traits
Auxquels on peut me reconnaître :
J'aime à parler, j'aime à paraître,
J'aime à prôner ce que je fais,
J'aime à juger, j'aime à promettre,
J'annonce les plus beaux secrets,
Je n'en ai qu'un, celui de mettre
Tous les sots dans mes intérêts.
Venez voir dans Paris tout l'or que j'accumule;
Venez voir près de moi les badauds attroupés;
Depuis la sainte ampoule ils y sont attrapés :
Le Français si malin est encor plus crédule.

ÉPITRE A FIGARO

Disciple enjoué de Thalie,
Toi, qui du bonnet de Momus
Coiffes la tête d'Uranie,

Toi qui, le martyr de l'envie,
Au moment qu'on te crut exclu
Par une cabale ennemie,
Revins soudain d'Andalousie
Escorté de jeux et de ris,
Pour dérouter la calomnie
Et faire rire tout Paris,
Salut, enfant de la folie!
Par un accueil bien mérité,
Le public a donc fait justice
Des sots qui t'ont persécuté.
En vain leur absurde malice,
Au Roi t'avait représenté
Comme un fou digne de supplice,
De qui la coupable gaîté
Allait choquant l'autorité,
Compromettant mainte excellence,
Se jouant de la gravité
De plus d'un corps plein d'importance
Et poussant même la licence,
Jusqu'à dire la vérité.
Comme Tartufe maltraité
Tu trouves la même vengeance.
Qu'un triomphe aussi glorieux,
Échauffe, excite ton courage.
Tu fis un chef-d'œuvre : fais mieux;
Aristophane de notre âge,
Pénètre jusque dans les cieux,
Bannis-en maint sot personnage
Que l'erreur met au rang des dieux.

A ton folâtre persiflage
Immole ces grands si petits,
Chardons qu'un hasard fit éclore
Où le laurier croissait jadis;
Fléaux dont le luxe dévore
Le peuple objet de leur mépris,
Que leurs mœurs corrompent encore,
Et qui de titres souvent faux
Repaissant leur stupide ivresse,
Semblent penser que la noblesse
De vertus ainsi que d'impôts
Exempte leur vaine hautesse.

Peins d'une couleur vengeresse
Les vils pontifes de Thémis,
Prévaricateurs aguerris,
Qui, le front armé d'impudence,
A la toilette de Cypris
Vont de l'arrêt de l'innocence
Fixer et recevoir le prix;
Ces publicains aux mains avides,
Dont les cœurs offrent le portrait
De la tonne des Danaïdes;
Les visirs, tyrans par brevets,
Craints par l'abus de la puissance,
Qui sur le front de l'innocence
Promènent sans nulle prudence
Et les chaînes des malfaiteurs
Et le glaive de la vengeance.
Mais, laissant ces vices divers,

Fredonne encor sur ta guitare
Nos petits talents, nos grands airs,
Et la kyrielle bizarre
De nos jeux et de nos travers,
Qu'un jour et vieillit et répare.

Chante nos femmes en faveur
Donnant dans un boudoir magique
Le sceptre d'administrateur,
Et le rameau diplomatique,
Et le ruban de la valeur,
Et le fauteuil académique,
Et l'hermine du sénateur,
Et la simarre apostolique.
Célèbre nos jeunes héros,
De Suffren et de La Fayette
Se croyant les dignes rivaux,
Pour avoir fait mainte conquête,
Prenant d'assaut lits de repos,
Mettant aux fers quelque caillette ;
Maint seigneur se croyant poète
Pour avoir fait des madrigaux
Et chansonné quelque coquette;
Nos bégueules dites Saphos,
Les conciles de la toilette,
Nos mœurs libres, nos vers moraux,
Et la guerre de l'ariette,
Et la justice des journaux.

Rappelle enfin sur notre scène

La joie au front toujours serein,
Dont le drame à pleurer enclin
Usurpe si fort le domaine.
Au milieu des ris et des jeux,
Et toujours de bons mots prodigue,
Ramène l'art ingénieux
De suspendre au fil d'une intrigue
L'essaim des spectateurs joyeux.

Conserve surtout ta franchise
Et ton utile liberté :
Le Roi le veut et l'autorise.
Eh ! comment de la vérité
Louis pourrait-il se défendre ?
On le sait bien, Sa Majesté
Ne peut que gagner à l'entendre.

PANÉGYRIQUE

DU

MARÉCHAL DE RICHELIEU[1]

Croire encore écrire en beaux vers,
Se marier, livrer bataille

1. Le maréchal de Richelieu, alors âgé de quatre-vingt-huit ans, avait perdu depuis quelque temps déjà cette

Quand on a quatre-vingts hivers,
C'est s'exposer à trois revers,
Dont sans pitié chacun se raille.
Idolâtrer, servir dans un âge aussi vieux
Les amours, les muses, la gloire,
N'est qu'un ridicule odieux ;
Tous les vieillards sont faits pour rater la victoire.
L'homme au bord du tombeau, traînant son corps perdu,
Même avant d'expirer souvent n'existe plus.
Ainsi, guerriers, amants, rimeurs octogénaires,
Jouissez du passé, bornez-y vos chimères,
Racontez vos exploits, lisez vos vers heureux,

jeunesse d'esprit et de corps que lui attribuait son panégyriste. C'est du moins ce que constatait Métra dès l'année 1783 : « Le doyen des maréchaux de France, le vieux duc de Richelieu, se promenait aux Tuileries il n'y a pas plus de quinze jours et à la belle heure, c'est-à-dire entre une et deux. Il était paré comme un jeune petit-maître ; mais sa vieillesse, malgré l'art qui la déguisait, fut reconnue et humiliée. Ce n'est pas le mot par rapport au public, mais ce l'est pour le maréchal qui veut être encore jeune. Il avait fait plusieurs tours sans être soutenu; mais, suivi de tout le monde, il faisait gloire de se montrer à la génération présente, comme s'il n'était pas de la génération passée. Il veut enfin s'asseoir et se baisse pour prendre un siège, mais sa faiblesse le trahit ; il allait faire une chute si quelqu'un ne l'eût retenu et placé sur un siège, non sans qu'il fût un peu déconcerté. Il mit de la gloire à réparer cet affront prétendu ; il se leva avec vivacité et voulut marcher encore ; cet effort a été l'époque de sa maladie à laquelle on connaît encore une autre cause. Il s'est imaginé pouvoir témoigner à la maréchale, son épouse, un amour vraiment printanier ; celle-ci, par habitude ou par complaisance, s'étant laissé faire, le cher époux a été sur le point de voir changer ses myrtes en cyprès. »

Sans essayer d'en faire d'autres ;
L'esprit baisse et s'éteint dans un corps catharreux.
Mars, Phœbus et l'Amour ne lancent plus leurs feux
Sur des cœurs vieux, usés, glacés, comme les vôtres.
Ces vers, où je m'égaye aux dépens des vieillards,
Furent lus l'autre jour d'un ami des beaux-arts,
Qui me dit : N'en déplaise à votre poésie,
Le modèle brillant de la galanterie,
Qui pilla de Vénus, des Grâces le trésor,
Qui prit Chypre et Mahon en dépit de l'envie,
Qui reçut tour à tour une couronne d'or
Des trois Dieux que vos vers veulent qu'un vieillard fuie,
Richelieu, qui des grands piqua la jalousie,
A quatre-vingts hivers est bien vivace encor.
L'âge n'a pas éteint sa force, son génie. —
J'en conviens : ce héros vanté,
Non moins savant dans l'art de Follard, de Polybe,
Que dans l'art plus charmant de dompter la beauté,
Siffle par sa bonne santé
Ma morale et ma diatribe.
En Grèce, les vieillards à leurs petits-enfants
Disaient : Ce bon Nestor qu'on révère et qu'on aime,
Qui raconte des faits aussi vieux qu'étonnants,
Qui vit Troie embrasée et ses remparts croulants,
Nos pères comme nous l'ont toujours vu de même.
Je veux que Richelieu, par un bonheur extrême,
Conserve comme lui sa vigueur et ses sens,
Que Bellone et Vénus l'adorent à cent ans.
Ces deux belles encor, sans nuire à mon système,
Peuvent le couronner de leurs lauriers brillants.

Comme on voit dans l'hiver un beau jour de printemps;
Par miracle une fois la sagesse suprême
Suspend l'ordre et le cours de ses décrets constants,
Garantit un héros des outrages du temps,
Et le dérobe aux coups de la Parque au teint blême.
Mais comme tout finit, quand ce Nestor nouveau
Aura dans un esquif traversé l'onde noire,
Voici ce que sur son tombeau
Gravera le burin des filles de Mémoire :
Passant, qui que tu sois, apprends que dans ce lieu,
Sous ce marbre sacré repose un demi-dieu,
Qui fixa sur ses pas l'amour et la victoire,
Qui vit bien peu changer les destins inconstants,
Qui joignit de Vénus les myrtes éclatants
Aux brillants lauriers de la gloire,
Le plus aimable des Français,
Le plus grand aux yeux de Bellone,
Le sauveur du Génois, la terreur de l'Anglais,
L'ami de son monarque et l'appui de son trône,
Qui réunit tous les honneurs,
Qui de Minerve eut les faveurs,
Qui subjugua toutes les belles,
Qui, sans languir jamais dans un obscur repos,
Se montra près d'un siècle un grand homme, un héros,
Et cueillit en tout temps des palmes immortelles.
Si du seigneur vanté, dont je peins les hauts faits
Dans des vers moins beaux que fidèles,
Je te tais le grand nom. Tu m'as lu... Tu le sais.

LE

BALLON DU LUXEMBOURG[1]

Que vîtes-vous en voyageant
A Paris, cher père?
Ce séjour dont on parle tant
A-t-il su vous plaire? —

1. Un certain Janinet, graveur assez habile, et l'abbé Miolan, dont Grimm disait spirituellement « qu'il faisait des cours de physique à bon marché pour tout le monde et gratis pour Mme Janinet », avaient annoncé pour le 11 juillet une expérience aérostatique supérieure à toutes celles effectuées jusqu'alors et qui devait avoir lieu dans le Luxembourg. Une foule nombreuse paya de 3 à 6 livres pour assister à ce spectacle; mais les aéronautes avaient mal pris leurs précautions, le ballon ne put ni s'enlever ni même être complètement gonflé, et le public irrité et déçu envahit l'enclos réservé, mit la machine en pièces et en brûla les débris. Les inventeurs avaient disparu à temps pour éviter la fureur populaire; mais ils n'échappèrent pas au ridicule. « Quelques jours après l'échec éprouvé par les sieurs abbé Miolan, Janinet et marquis d'Arlandes dans leur malheureuse expérience, on comptait jusqu'à sept gravures toutes plus méchantes les unes que les autres, mises en couleur et placées dans les jardins et autres lieux publics, pour mieux les ridiculiser et les exposer à la risée du peuple qui se repaissait encore des mauvaises chansons que lui distribuaient les chanteurs des rues, de manière qu'à l'exception des criminels mulctés de peines infamantes, on ne se souvenait point d'avoir jamais vu aucun particulier avili et bafoué à un tel point. » (*Journal de Hardy.*)

J'ai vu le ballon de Miolan
Par derrière et par devant.
C'est un fier compère
Que c't abbé Miolan.

Quel chemin prit-il en partant,
Dites-moi, cher père?
Est-ce le nord ou le levant
De notre hémisphère? —
Il n'a pas quitté le couchant
Par derrière et par devant.

Ce ballon n'a donc pas pris vent,
Dites-moi, cher père? —
On l'a travaillé vainement
Par devant derrière;
Il a raté complètement
Par derrière et par devant.

Qu'a donc mérité ce savant,
Dites-moi, cher père?
Car toute peine assurément
Mérite salaire. —
Il a mérité châtiment
Par derrière et par devant;
Le fouet par derrière,
Soufflets par devant.

LA BRAVOURE
DU DUC DE CHARTRES[1]

CHARTRES, de nos princes du sang
Est le plus brave assurément :
Après avoir bravé Neptune,

1. Le duc de Chartres avait fait construire à ses frais, par les frères Robert, un aérostat qui fut lancé dans le parc de Saint-Cloud, le 15 juillet. « Ce ballon, lisons-nous dans la *Correspondance de Métra,* était bien une des plus belles choses que l'on puisse imaginer. Des crépines d'or, des pavillons, des banderoles, une galerie capable de contenir huit à dix personnes et tout ce que le luxe peut fournir de plus brillant ont rendu cette expérience bien imposante. Au milieu des bois, c'était le coup d'œil le plus enchanteur que l'affluence incroyable des spectateurs. Le premier rang était à genoux, et les autres en amphithéâtre suivant la disposition du terrain. Nos femmes les plus élégantes avaient couché au bivouac sur le lieu, toutes frisées, toutes parées, pour ne pas laisser échapper une bonne place. La Reine elle-même s'y était rendue à huit heures du matin. » Le ballon était pourvu d'un appareil spécial, dont les aéronautes, qui furent les frères Robert et le duc de Chartres lui-même, comptaient se servir pour diriger leur marche. Mais les dangers qu'ils coururent ne leur permirent pas d'en faire usage, et la rapidité de l'ascension les obligea à crever l'aérostat pour effectuer leur descente. Robert écrivit, dans sa relation insérée au *Journal de Paris :* « Nous jugeâmes qu'il était prudent de faire une ouverture à la partie inférieure de notre aérostat. M^gr^ le duc de Chartres prit lui-même un des étendards et fit deux trous à l'aérostat, qui

Bravé l'opinion commune,
Émule de Charle et Robert,
Le voilà qui brave encor l'air.

se déchira d'environ sept à huit pieds ; nous descendîmes très promptement. »

Mais les Parisiens n'avaient pas attendu cette explication pour chercher dans la conduite du duc de Chartres matière à railleries. Le *Journal de Hardy*, écho de l'opinion populaire, constatait que les voyageurs, « s'étant trouvés englobés dans un nuage orageux de grêle et de neige tourmentées par les vents, le prince, effrayé, ayant demandé à descendre, et impatient de ce que la manœuvre de la soupape destinée à laisser échapper l'air inflammable n'allait pas assez vite à son gré, ayant fait une grande ouverture à la machine, en a précipité la chute, au bout de trois quarts d'heure, dans le parc de Meudon..... La terreur de M. le duc de Chartres, en rappelant le *mare vidit et fugit* du combat d'Ouessant, donnait lieu à bien des épigrammes. »

Rien n'était plus faussement injurieux que cette assertion, ainsi que Meister a pris soin de le faire observer : « La calomnie ne s'est pas contentée de remercier ce prince du magnifique spectacle qu'il avait bien voulu donner au public par cette brillante expérience en le gratifiant de mille mauvais calembours et de couplets dictés par la plus grossière méchanceté ; elle n'a pas même craint d'attribuer à une vaine pusillanimité la promptitude d'une descente que toutes les circonstances nécessitaient absolument. Cette imputation est si fausse que le prince est des quatre voyageurs le seul qui ait conservé toute sa présence d'esprit. Quand il fut décidé qu'on ne pouvait se sauver qu'en perçant le ballon, il prit lui-même froidement un des étendards, et, avant de faire la déchirure, il répéta deux fois aux frères Robert : Est-ce votre dernier mot ? Les personnes qui se trouvèrent là au moment où l'aérostat eut touché terre nous ont assuré qu'il était le seul qui ne parût pas étourdi d'une chute aussi précipitée. » (*Correspondance de Grimm.*)

Admirez comme il va volant
Au sein de cet autre élément.
Quel cœur, et surtout quelle tête!
Rien ne l'émeut, rien ne l'arrête;
Son rang, ses amis, sa moitié,
Ce héros foule tout au pied.

Il peut aller dorénavant
Tête levée, le nez au vent.
Il est, les preuves en sont claires,
Fort au-dessous de ses affaires :
Eh oui! ce grand prince, aujourd'hui,
Doit être bien content de lui.

Mais quel soudain revers, hélas!
Ne vois-je pas mon prince en bas?
Comme il est fait! comme il se pâme!
On dirait qu'il va rendre l'âme,
L'âme!.... Oh! qu'il n'est pas dans ce cas.
Peut-on rendre ce qu'on n'a pas?

Quelles frayeurs, quelles alarmes,
Monseigneur vient de nous causer!
A-t-il donc pu trouver des charmes
A courir un nouveau danger?
Ah! mon prince, quelle manie!
Vos procédés sont imprudents.

Souvenez-vous, je vous supplie,
Qu'il faut craindre les éléments.

Songez que la voûte éthérée
Est périlleuse à visiter :
Si Son Altesse eût rencontré
Quelque sylphe ou zéphyr guerrier,
Que devenait sa renommée
Dans ce nouvel embarquement?
Sa gloire n'est point destinée
Pour aucun fluide élément.

Il vaut mieux voler terre à terre,
Ce ne sera qu'un jeu pour vous :
Bornez votre illustre carrière
A Paris, Versailles, Saint-Cloud ;
Maîtrisez votre humeur altière,
De vos travaux l'on est content,
N'employez votre savoir-faire
Que pour le solide élément.

RÉFLEXIONS D'UN SCEPTIQUE

Que, digne enfant de Mégère,
Un vil Zoïle en fureur
Déchire l'heureux vainqueur
Et de Sophocle et d'Homère :
Hé ! qu'est-ce que ça me fait à moi ?
J'aime, je lis mon Voltaire.
Hé ! qu'est-ce que ça me fait à moi ?
Quand je chante et quand je bois.

Que Lise passe en caprices
L'esprit le plus à l'envers ;
Qu'aux plus singuliers travers
Chloé joigne tous les vices :
Hé ! qu'est-ce que ça me fait à moi ?
Rosette fait mes délices.

Qu'un riche habit à la mode
Soit le passeport d'un fat ;
Qu'un élégant magistrat
Des lois ignore le code ;
Hé ! qu'est-ce que ça me fait à moi ?
Moi, des plaideurs l'antipode.

Qu'une conseillère aimable
Pour amie ait pris Laïs ;

Que d'un tel écart surpris
Son mari la donne au diable :
Hé ! qu'est-ce que ça me fait à moi ?
Chacun aime son semblable.

Qu'à trente ans, au fond de l'âme,
Mainte fille à qui l'hymen
Ne dira jamais *amen*
Contre le siècle déclame :
Hé ! qu'est-ce que ça me fait à moi ?
Je vis si joyeux sans femme.

Que sur la scène divine,
Où six esprits immortels
Auront toujours des autels,
Le goût des drames domine :
Hé ! qu'est-ce que ça me fait à moi ?
J'y vois Molière et Racine.

Que tout claque Gabrielle
Quand son cuisinier lui sert,
Dans une sauce à robert,
Le cœur d'un amant fidèle :
Hé ! qu'est-ce que ça me fait à moi ?
Je siffle une horreur si belle.

Qu'un sot, chez qui l'or abonde,
Soit partout chéri, fêté ;
Qu'un astronome vanté
En rêvant creux nous inonde :

Hé ! qu'est-ce que ça me fait à moi ?
Qu'un fou submerge le monde.

Que l'entretien de Fanchette
Coûte au vieux duc un mont d'or ;
Que la fine mouche encor
Plume un Midas en cachette :
Hé ! qu'est-ce que ça me fait à moi ?
L'amour m'a donné Rosette.

Qu'un éditeur que j'estime,
En recevant ma chanson,
Ou la brûle sans façon
Ou dans son journal l'imprime :
Hé ! qu'est-ce que ça me fait à moi ?
Rosette la croit sublime :
Hé ! qu'est-ce que ça me fait à moi ?
Quand je chante et quand je bois.

ÉPIGRAMMES DIVERSES

SUR LE ROI [1]

Ce faible monument aura faible existence :
Tes bontés, ô mon Roi ! dans ces temps de rigueur,
Bien mieux que sur l'airain ont mis au fond du cœur
Un monument certain, c'est la reconnaissance.

Après avoir brisé les fers de l'Amérique,
Louis, triomphateur de l'honneur britannique,

1. Ces vers furent composés à l'occasion de la bienfaisance déployée par le Roi et la Reine durant le rigoureux hiver de 1784, et gravés sur les monuments de neige que le peuple avait élevés comme marques de sa gratitude. « On a déjà observé, notait Bachaumont en cette circonstance, que les Français et le Parisien entre autres tournaient tout en spectacle, s'amusaient de tout, même de leurs calamités. C'est ce qu'on voit encore dans plusieurs endroits de la capitale où l'on a élevé des obélisques de neige, chargés d'inscriptions en l'honneur du Roi et de la Reine... La pyramide élevée par les habitants de la rue d'Angivilliers attirait surtout la curiosité, même des artistes ; elle était supportée par une base d'environ cinq à six pieds de haut, sur environ douze pieds de face ; elle s'élevait à douze ou quinze pieds et était terminée par un globe. Quatre bornes posées sur chacun des angles accompagnaient très bien ce singulier obélisque et lui donnaient un aspect qui ne manquait pas d'élégance. C'est un garçon boucher qui était le censeur des inscriptions. »

Aux yeux de l'univers est sans doute plus grand,
Lorsque sa main réchauffe et nourrit l'indigent.

Louis, les malheureux que ta bonté protège
Ne peuvent t'élever qu'un monument de neige;
Mais il plaît davantage à ton cœur généreux
Que le marbre payé du pain des malheureux.

SUR LA REINE

Reine, dont la bonté surpasse les appas,
Près d'un roi bienfaisant occupe ici ta place;
Si ce monument frêle est de neige et de glace,
Nos cœurs pour toi ne le sont pas.

De ce monument sans exemple,
Couple auguste, l'aspect, bien doux pour votre cœur,
Sans doute vous plaira plus qu'un palais, qu'un temple
Que vous élèverait un peuple adulateur.

SUR LE DUC DE CHARTRES

Chartres ne se voulait élever qu'un instant;
Loin du prudent Genlis il espérait le faire;

Mais, par malheur pour lui, la grêle et le tonnerre
Retracent à ses yeux le combat d'Ouessant.
Le prince effrayé dit : Qu'on me remette à terre :
J'aime mieux n'être rien sur aucun élément.

SUR BEAUMARCHAIS

Rien de bon ne vient des méchants,
Leurs bienfaits sont imaginaires ;
Tel Beaumarchais à nos dépens
Fait des charités meurtrières :
Il paye du lait aux enfants
Et donne du poison aux mères [1].

SUR M. DE LALANDE [2]

Dans le char aérien de Pilâtre et d'Arlande,
Doit s'élever, dit-on, l'astronome Lalande :

1. A l'occasion de la cinquantième représentation du *Mariage de Figaro,* Beaumarchais avait annoncé dans le *Journal de Paris* que la recette totale de la soirée serait consacrée aux mères nourrices.

2. L'astronome Lalande avait prétendu que l'homme ne pourrait jamais se soutenir en l'air, assertion démentie par l'invention des aérostats ; il se dédommagea en affirmant hautement que ces machines ne seraient jamais qu'un objet de pure curiosité, par suite de l'impossibilité bien démontrée de les diriger.

C'est fort bien fait à lui de visiter les cieux;
Peut-être à son retour il en parlera mieux.

SUR LA TRAGÉDIE DE *CORIOLAN*[1]

Pour les pauvres la Comédie
Donne une pauvre tragédie;
C'est bien le cas, en vérité,
De l'applaudir par charité.

SUR LES GLOBES AÉROSTATIQUES

Le grand Newton lui-même au ciel marqua sa place,
Montgolfier cherche encor la sienne en tâtonnant;
L'Anglais d'un coup d'œil sûr a mesuré l'espace;
Le Français le parcourt sur les ailes du vent.

1. La tragédie de *Coriolan*, par La Harpe, fut représentée pour la première fois le 3 mars, au profit des pauvres.

ANNÉE 1785

LE PALAIS DE SAPIN[1]

J'ai vu dans un jardin
Un palais de sapin,
Dont la solidité
Fait la beauté.
Les toits, les murs et les montants,

1. « Comme le bâtiment du nouveau palais de M. le duc de Chartres ne sera repris que dans trois ou quatre ans, on a voulu tirer, en attendant, quelque parti du terrain, et l'on y a élevé des boutiques en bois, dont la décoration répond à celle des arcades, en forme l'enceinte et permet dès à présent de faire le tour du jardin à couvert. C'est la plus belle foire qui ait jamais existé, et le vœu que formait M. de Voltaire de voir embellir un jour Cachemire par un de ces grands bazars entourés de colonnes et servant à la fois à l'utilité et à l'ornement, ne pouvait être plus magnifiquement accompli. Le public y gagne et se tait ; quelques particuliers y perdent : ceux-là crient et, ne pouvant s'en venger autrement, s'en dédommagent au moins par des sarcasmes et par des chansons. » (*Correspondance de Grimm.*)

Sont faits de planches de bois blanc,
Dont le plus ou moins de longueur
N'a pas un pouce d'épaisseur.
Mais vive la coupe des plafonds,
Qui sont des toiles à torchons !
De face on croit voir le bain
De Poitevin,
Et de travers
Cinq chemins couverts,
Dont trois cintrés en contre-bas,
Les deux autres sont plats;
Ceux-ci pour débaucher les passants,
Ceux-là pour nicher les marchands.
L'humidité le pourrira;
Un lumignon l'enflammera;
Ou bien le vent l'emportera;
Mais jamais il n'enfoncera.
Il est posé sur les six rangs,
De ces piliers à bonnets blancs[1],
Que l'on prenait l'hiver dernier
Pour des ruches en espalier.
Or donc, il ne craint aucun fléau,
Hormis le feu, l'air et l'eau.

1. L'année passée, les fûts des colonnes étaient couverts de chapeaux de paille qui leur donnaient en effet l'air de ruches. (M.)

Beaumarchais
LOUISE
Actrice du
1760-
CONTAT
Théâtre Français
1813
E Rivoalen ac
E Rivoalen
A.Quantin Imp. Edit.

LES RIDICULES DU JOUR

Que maintenant, dans Paris,
Nos héros, nos beaux esprits,
Forment mille compagnies,
Salons, clubs, académies,
Et que je ne sois de rien,
C'est bien,
Très bien,
Cela ne m'étonne en rien;
Je ne pense comme personne,
Et je chansonne.

Qu'au seul nom de Figaro
J'entende crier : Bravo !
Et que tout ce coq-à-l'âne,
Son procès et sa Suzanne[1]

1. Cette Suzanne était Mlle Contat, dont il sera encore question au cinquième couplet. « Elle me sembla adorable, déclarait la baronne d'Oberkirch, en rendant compte d'une représentation du *Mariage de Figaro;* tous les hommes en étaient fous. C'est une délicieuse personne; je comprends les passions qu'elle inspire. Il est impossible d'avoir plus d'esprit, une meilleure tenue en scène, un talent plus complet enfin que celui de cette actrice... Le bonnet que Mlle Contat portait dans le rôle de *Suzanne* fut adopté par la mode sous le nom de *Bonnet soufflé à la Suzanne.* Il était entouré d'une guirlande de fleurs et orné de plumes blanches. »

Causent un bruit général,
C'est mal,
Très mal,
Mais cela m'est bien égal :
Je pense comme mon grand-père ;
J'aime mieux Molière.

Que par esprit de parti
On claque Saint-Huberti[1],
Qui n'a pour toute manière
Qu'une tête minaudière,
Avec un fausset discord;
C'est fort,

1. Anne-Antoinette Clavel, dite M^lle^ Saint-Huberti, avait débuté à la fin de l'année 1777 à l'Académie royale de musique, sans produire sur le public une vive impression. Les retraites successives de M^lle^ Arnould et de Rosalie Levasseur et la mort de M^lle^ Laguerre, lui permirent d'aborder les emplois importants et de donner libre carrière à son talent. Elle provoqua, à diverses reprises, des transports d'enthousiasme dans les rôles de *Lise* du *Seigneur bienfaisant,* d'*Ariane* et de *Didon.*

M^me^ Vigée-Lebrun a rendu hommage à son mérite exceptionnel, dans une *Lettre* où elle passe en revue les plus célèbres artistes de son temps : « Une femme, dont le talent supérieur nous a ravis longtemps, a succédé à M^lle^ Arnould. C'était M^me^ Saint-Huberti, qu'il faut avoir entendue pour savoir jusqu'où peut aller l'effet de la tragédie lyrique. M^me^ Saint-Huberti avait non seulement une voix superbe, mais encore elle était grande actrice; le bonheur a voulu qu'elle eût à chanter les opéras de Piccini, de Sacchini, de Glück, et cette musique si belle, si expressive, convenait parfaitement à son talent plein d'expression, de vérité et de grandiose. Il est impossible d'être plus touchante qu'elle ne l'était dans les rôles d'*Al-*

Très fort.
Mais ça m'est égal encor :
Moi, je hais la voix glapissante,
J'aime qu'on chante.

Que le charlatan Mesmer[1],
Avec un autre *frater,*
Guérisse mainte femelle ;
Qu'il en tourne la cervelle,
En les tâtant ne sais où,
C'est fou,
Très fou,
Et je n'y crois pas du tout :

ceste, de *Didon,* etc. ; toujours vraie, toujours noble, ses accents arrachaient les larmes de toute la salle, et je me souviens encore de certains mots, de certaines notes auxquelles il était impossible de résister. M^me^ Saint-Huberti n'était point jolie, mais son visage était ravissant de physionomie et d'expression... Sous le rapport du chant, tout l'opéra se composait pour moi de M^me^ Saint-Huberti. »

1. « Mesmer demeurait place Vendôme, dans la maison Bouret, et son appartement ne désemplissait pas du matin au soir. Le fameux baquet attirait la cour et la ville. Le fait est que ses cures sont innombrables et que l'on ne peut nier les effets positifs du magnétisme. Le somnambulisme est encore plus extraordinaire et tout aussi positif... Le magnétisme devint tout à fait à la mode ; ce fut, comme toutes les modes, une rage, une furie. On publia ses merveilles et on les augmenta. Après Mesmer, MM. Ledru et Destin, le docteur Thouvenel, le docteur Deslon se partagèrent la vogue. On courut chez eux comme à la fontaine de Jouvence ; pourtant cette fontaine fut peut-être la seule qu'ils ne surent point ouvrir... Une chose très étrange à étudier, mais très vraie, c'est combien ce siècle-ci, le plus immoral qui ait existé, le plus incrédule, le plus

Mais je pense qu'il magnétise
Par sa sottise.

Que la bégueule Contat
Mette en fort mauvais état
La jeunesse et la finance
D'un étranger d'importance[1],
Qui ne voulait que la voir,
C'est noir,
Très noir;
Mais c'est simple à concevoir :
Elle pense comme sa mère [2],
Elle est trop chère.

philosophiquement fanfaron, tourne vers sa fin, non pas à la foi, mais à la crédulité, à la superstition, à l'amour du merveilleux. En regardant autour de nous, nous ne voyons que des sorciers, des adeptes, des nécromanciens et des prophètes. Chacun a le sien sur lequel il compte, chacun a ses visions, ses pressentiments, et tous lugubres, tous sanglants. Quelles seront donc les dernières années de ce centenaire qui commença si brillamment, qui usa tant de papier pour prouver ses utopies matérialistes, et qui maintenant ne s'occupe plus que de l'âme, de sa suprématie sur le corps et sur les instincts? On n'ose y penser. » (*Mémoires de la baronne d'Oberkirch.*)

1. M. le comte de Laudron. (M.) — Quoi qu'en dise le chansonnier, la dupe de l'affaire fut l'actrice et non le comte. Celui-ci, qui avait abusé M^lle^ Contat par des dehors magnifiques et les apparences d'une générosité à toute épreuve, disparut brusquement, après avoir passé, disait-on, chez elle quatre jours entiers, « et ces quatre jours, observait malicieusement Grimm, n'ont été pour cette femme que des nuits continuelles; quelles nuits encore! les plus laborieuses de sa vie. »

2. Marchande de morue. (M.)

Quoiqu'à dire son avis
On trouve mille ennemis,
Et qu'avec un peu d'adresse,
D'impudence et de caresse,
On jouisse d'un grand éclat,
C'est plat,
Très plat;
Et je n'en fais nul état :
Moi, je pense qu'il faut tout dire,
Et j'aime à rire [1].

1. Champcenetz, l'auteur présumé de ces six couplets, paya ses audacieuses railleries d'un emprisonnement au château de Ham et fut sérieusement menacé d'une disgrâce. « Pour avoir exercé sa verve indiscrète sur les gens en place et sur les femmes de théâtre, qui ont plus d'influence qu'on ne pense dans de grandes affaires, il s'est vu à la veille de perdre son emploi dans le régiment des gardes. Son père a paré ce coup en demandant une lettre de cachet qui lui fera faire retraite pendant un an au château de Ham. En vain ses ennemis ont voulu dire que cette punition était trop légère, le marquis de Champcenetz l'a obtenue de la bonté du Roi et si son fils est corrigé par elle, ce sera un homme aimable conservé à son état et à la société. » (*Correspondance secrète de Métra.*)

Le marquis, en sollicitant la lettre de cachet destinée à prévenir un traitement plus sévère, ne fut sans doute pas fâché d'infliger une correction méritée à son fils, car il était à ce moment même fort irrité contre lui. Champcenetz, comme on le verra par le dernier couplet de la pièce suivante, s'était, en effet, avisé de le plaisanter cruellement et de trouver qu'il vivait trop longtemps.

LES ROUES[1]

De Louvois[2] suivant les leçons,
Je fais des chansons et des dettes !
Les premières sont sans façon,
Mais les secondes sont bien faites.
C'est pour échapper à l'ennui
Qu'un homme prudent se dérange.

1. « *Les vices d'autrefois sont les mœurs d'aujourd'hui*, a dit je ne sais lequel de nos auteurs modernes. Il aurait bien raison s'il fallait juger de nos mœurs par la chansons sur *les Dettes*. Croyons, pour l'honneur du poète, qu'il a voulu employer l'ironie pour corriger la façon de penser de certaines gens... L'immoralité révoltante du dernier couplet a été corrigée par un de nos jeunes seigneurs (M. de Montesquiou) en substituant les vers suivants aux deux derniers :

Rappelez-vous vos vieux péchés
Vous serez plus doux pour les nôtres. »

(*Correspondance secrète de Métra.*)

2. Nous avons déjà transcrit précédemment quelques chansons du marquis de Louvois, l'un des plus aimables et des plus spirituels roués de son temps, pour lequel Champcenetz, son ami et son émule, fit plus tard cette épitaphe flatteuse :

Ci-gît qui possédait dans ce siècle stérile
Le cœur de Lovelace et l'esprit de Piron;
En charmant la pudeur il la rendit facile,
En chansonnant le vice il le rendit poltron.

Quel bien est solide aujourd'hui?
Le plus sûr est celui qu'on mange.

Eh! qui ne doit pas maintenant?
C'est la chose la plus constante;
Et le plus petit intrigant
De cent créanciers se vante.
En vain ces derniers sont mutins :
Jamais leur nombre ne m'effraie;
Ils ressemblent fort aux catins,
Plus on en a, moins on en paye.

Le courtisan doit sa faveur
A quelque machine secrète :
La coquette doit sa fraîcheur
A quelques heures de toilette.
Tout s'emprunte, jusqu'à l'esprit;
Et c'est, dans ce siècle volage,
Ce qu'on a le plus à crédit
Et ce qui s'use davantage.

Mais avec un peu de gaîté
Tout s'excuse, tout passe en France;
Dans les bras de la volupté
Comment songer à la dépense?
Vieux parents, en vain vous prêchez,
Vous êtes d'ennuyeux apôtres :
Vous nous fîtes pour vos péchés,
Et vous vivez trop pour les nôtres.

LES TALENTS DE CALONNE[1]

Qu'on aime tant qu'on voudra
Les ballons et l'Opéra;
Qu'on parle de politique,
Du fluide magnétique,
Sans s'intéresser à rien,
C'est bien,
C'est bien,

1. M. de Calonne succéda à M. d'Ormesson, comme contrôleur général, au mois de novembre 1783. Il avait été successivement avocat général au conseil d'Artois, procureur général au Parlement de Douai, maître des requêtes et intendant de Valenciennes. « Je l'ai connu, écrivait le duc de Lévis, aux différentes époques de sa vie; je l'ai toujours vu spirituel, léger, brillant, rempli de grâces et de goût, aimable dans toute la force du terme, parce qu'il ne l'était jamais aux dépens de personne. Sa figure était agréable, sa taille bien prise, sa politesse était noble et aisée; il n'avait ni hauteur ni importance, et c'est le seul homme de robe que j'ai vu sans cette espèce de gravité empesée qui ne choque point dans les magistrats en fonctions, mais qui déplaît dans la société, dont le naturel fait tout le charme. Il avait de l'élégance dans les manières, de la galanterie, et personne ne s'entendait mieux que lui à la décoration d'un appartement et à l'ordonnance d'une fête..... Il avait un esprit vif, étendu, et une extrême facilité pour le travail; mais il s'y fiait trop et donnait au plaisir des heures précieuses qui formaient au bout de la semaine un *déficit* de temps aussi difficile à combler que celui du Trésor, et qui contribuait à l'augmenter. » (*Souvenirs et portraits.*)

On n'est pas Français pour rien ;
Mais moi, qui bonnement raisonne,
J'aime Calonne.

Demandez au roi Louis,
S'il n'est pas de mon avis :
Il dira : Ma bourse est pleine ;
Calonne, sans soins ni peine,
Me rend riche et généreux,
Corbleu,
Morbleu,
Malheur à ses envieux !
Chantez le refrain que je donne :
J'aime Calonne.

L'Amour, ce malin enfant,
Dit qu'il est un peu friand ;
Est-ce un crime, je vous prie,
Que d'aimer la sucrerie ?
Henri quatre l'aimait bien,
C'est bien,
C'est bien,
J'entends ce petit vaurien,
Qui dit à la race bourbonne :
Aimez Calonne.

O Français, mes bons amis !
Trop aimables étourdis,
Jadis, dans votre délire,
Ce Calonne qu'on admire

N'était, ma foi, propre à rien.
Eh bien!
Eh bien!
Bénissez votre destin;
Tout, jusqu'à la gent bretonne[1],
Aime Calonne.

Feu Necker, dans son métier,
Se croyait un grand sorcier;
Mais amis, cela peut être,
Mais Calonne est bien son maître,
Soit dit sans être flatteur,
D'honneur,
D'honneur,
Car il est un enchanteur :
C'est le mot qu'a dit Antoinette[2],
Qu'on le répète.

1. « M. de Calonne, devenu maître des requêtes et placé dans la sphère de l'intrigue, avait cherché à entrer en scène et à jouer un rôle dans tous les événements; mais il s'y était porté avec une imprudence qui, dès son début, l'avait fortement compromis. Dans le procès de M. de La Chalotais, d'abord son confident, puis son accusateur légal, il avait par cette honteuse contradiction imprimé à sa réputation une tache qui ne s'est point effacée. » (MONTYON, *Particularités sur les ministres des finances.*)

2. Il ne semble pas, au contraire, que, dans les premiers temps de son ministère, le contrôleur général ait été bien vu par Marie-Antoinette : « La Reine, raconte Mme Campan, n'ayant pu empêcher la nomination de M. de Calonne, ne déguisa pas assez le mécontentement qu'elle en avait; elle dit même un jour chez la Duchesse, au milieu des partisans et des protecteurs de ce ministre, que les finances

LE DOCTEUR[1]

Il est un dieu tutélaire,
Un docteur couru, fêté,
Dont le geste salutaire
Est un signe de santé;
Aux femmes il a su plaire,
Et, par un accord flatteur,
Toutes veulent le docteur.

Pour elles discret, habile,
Il réussit chaque jour;
Le docteur est à la ville,
Le docteur est à la cour.

de la France passaient alternativement des mains d'un honnête homme sans talents dans celles d'un habile intrigant. M. de Calonne fut donc bien loin d'agir de concert avec la Reine tout le temps qu'il resta en place. »

1. Voici une polissonnerie née de la pièce des *Docteurs modernes;* quoiqu'elle roule sur une idée mille fois rebattue, elle plaît encore, surtout quand elle est chantée. Elle est sur l'air du vaudeville de *Figaro.* » (*Mémoires de Bachaumont.*) — La parade des *Docteurs modernes* de Radet, Rosière et Barré, jouée aux Italiens à la fin de l'année 1784, avait transporté sur la scène la doctrine mesmeriste, ses chefs et ses adhérents, pour les couvrir de ridicule. « L'intrigue de la pièce est peu de chose, remarquait Métra, mais les allusions, les épigrammes, la salle du baquet, les convulsions des magnétisés qu'on envoie dans la salle des crises, ont amusé le public. »

D'une cure difficile
Pour abréger la lenteur
Il ne faut que le docteur.

Le docteur qui règne en France
Est moins savant qu'on ne croit,
Il n'a pas grande science,
Pourtant il est maître en droit;
Et c'est pour cela, je pense,
Que bien des femmes d'honneur
Ont du goût pour le docteur.

Le docteur flatte, intéresse
Les femmes dans tous les temps;
Il gouverne avec adresse
Et leur esprit et leurs sens;
On fait naître la tendresse
Dans un faible et jeune cœur
En lui montrant le docteur.

Docteur chéri d'une belle,
Par lui près d'elle on peut tout;
Mes amis, d'une cruelle
Voulez-vous venir à bout?
Laissez dire la rebelle,
Et, bravant sa sombre humeur,
Faites-lui voir le docteur.

O maris! qui de vos femmes
Voulez conserver le cœur,

Employez près de ces dames
Non les soupirs, la langueur;
Pour commander à leurs âmes
Il n'est qu'un moyen vainqueur,
L'entremise du docteur.

Pour la paix de son ménage
Orgon se servait de lui;
L'épouse fut douce et sage
Très longtemps; mais aujourd'hui,
Elle crie, elle fait rage,
Et pourquoi? C'est qu'au barbon
Le docteur a fait faux bond.

Vieilles, jeunes, laides, belles,
Toutes aiment le docteur,
Et toutes lui sont fidèles;
Toutes? Non! c'est une erreur;
On dit qu'il en est entre elles,
Dans la crainte de malheur,
Qui se passent de docteur.

Quoi qu'on dise et qu'on plaisante
Sur cet être séducteur,
Partout on offre, on présente,
On introduit le docteur;
Il répond à notre attente
Et nous sert avec ardeur :
Tout se fait par le docteur.

Sexe aimable, fait pour plaire,
A qui j'offre mes couplets,
Si cet éloge sincère
Près de vous a du succès,
J'en demande le salaire;
Belles, souffrez que l'auteur
Vous présente le docteur.

LES EXPLOITS DE MOREL[1]

Au bas d'un pont, dans un bureau[2],
Morel visait le numéro

1. Cette satire fut inspirée par la représentation de *Panurge dans l'île des Lanternes,* comédie lyrique en trois actes, paroles de Morel et musique de Grétry, qui avait été donnée pour la première fois le mardi 25 janvier.

« M. Morel, qui, en sa qualité de bras droit de M. de La Ferté, dirige l'Académie royale de musique, a la manie de faire des poèmes et profite de son crédit pour employer les meilleurs musiciens et faire jouer ses ouvrages exclusivement aux autres, en sorte qu'il occupe la scène presque à lui seul. » (*Mémoires de Bachaumont.*)

2. M. Morel a commencé par être commis à l'inspection des voitures de la cour, et tout le monde l'a vu à cheval sur le chemin de Versailles visitant ces voitures pour surveiller les cochers et leur faire rendre compte de l'argent qu'ils reçoivent des personnes qu'ils prennent sur la route de Paris à Versailles. Morel passa de ce premier emploi de 1,200 livres à celui de commis de M. de La Ferté; c'est dans cet emploi qu'il a fait une brillante fortune. (M.)

De mes voitures et des vôtres,
Quand il se dit un beau matin :
Je veux faire aussi mon chemin ;
Je le vois bien faire à tant d'autres !

Ma figure, dont chacun rit,
Est plate ainsi que mon esprit :
Quels protecteurs seront les nôtres ?
Mince en fonds comme en revenus,
Grossissons-nous par les Menus,
Comme on en voit grossir tant d'autres.

Il part, il vient, chante à Paris :
Beautés piquantes, à tout prix,
J'en ai pour vous et pour les vôtres,
J'ai des Hollandaises surtout,
Persanes, Anglaises de goût,
Pour les seigneurs et pour les autres.

Roi des dramatiques tripots,
La Ferté, voyant mon héros,
Dit : Bon ! il faut qu'il soit des nôtres.
Pour mon argent toujours dupé,
Toutes mes catins m'ont trompé :
Allons, Morel, cherche-m'en d'autres.

Voilà Morel chef d'Opéra,
Traitant la ville *et cætera ;*
Ses vins valent mieux que les nôtres ;
Et dans un carrosse brillant,

Monte ce valet insolent,
Accompagné de plusieurs autres.

Mais c'est bien pis; le directeur,
Muni d'argent, veut être auteur,
Pour ses péchés et pour les nôtres.
Partout il fait brocher des airs,
Sur vingt actes de méchants vers
Qu'il a fait raturer par d'autres.

Quand on vend si bien le plaisir,
Il faut au moins savoir choisir,
Surtout quand il s'agit des nôtres.
Fournisseur de marchés divers,
Ah! quand vous achetez des vers,
Par grâce, marchandez-en d'autres[1].

1. *Panurge,* dont le titre seul était emprunté à Rabelais, ne se recommandait ni par le poème ni par la musique; mais la mise en scène suppléait à l'insignifiance de l'ouvrage. « *Panurge* attire une affluence prodigieuse à l'Opéra. Tout le monde demeure d'accord qu'il n'y a rien de moins lyrique ni de moins comique que le poème, mais la prodigieuse variété de cet opéra, ses décorations, ses ballets, la musique de Grétry, font oublier les paroles. Cet ouvrage au reste est mis avec un soin infini et tel qu'on était en droit de l'attendre de l'auteur, employé aux Menus-Plaisirs..... L'auteur est peu modeste, quoiqu'en vérité, après avoir mis une telle production au jour, il ne tînt qu'à lui de l'être. Il était donc dans l'ordre que ses ennemis et ses envieux (car il est fort riche) cherchassent à l'humilier. Telle est sans doute l'origine de la chanson, qui est une espèce de chronique de ce grand saint. » (*Correspondance secrète de Métra.*)

Pourtant votre gloire va bien,
Et vos talents ont, j'en conviens,
Créé des proverbes modernes;
Vous avez changé le dicton :
Cela brille aujourd'hui, dit-on,
Comme un Morel dans des lanternes!

APOLOGIE DE CALONNE[1]

Pourquoi sur le pauvre Calonne
S'acharne-t-on si durement?
C'est une si bonne personne!
Il est vrai qu'il aime l'argent,
Mais quand pour lui-même il en prend

1. Le crédit de Calonne avait été fortement ébranlé dès le commencement de l'année 1785 par la publication du livre de Necker sur l'*Administration des finances*. Dans cet ouvrage, qui fut accueilli avec un empressement significatif, l'ancien directeur du Trésor démontrait à l'aide de chiffres positifs l'augmentation des désordres et le retour des abus dont il avait naguère arrêté le cours.

« M. de Calonne vit le voile des illusions qu'il étendait sur nous menacé par les traits de lumière que lançait du fond de sa retraite un homme d'État célèbre et disgracié. Le fameux ouvrage de M. Necker sur l'*Administration des finances,* parut : c'était la première fois peut-être qu'il était

A toute la cour il en donne.
Plus loin encore il en répand;
Demandez à la gent bretonne
Qui jadis le méprisait tant;
Maintenant elle le couronne
Et rend hommage à son talent :
Exceptons-en le Parlement
Qui sur son tabac le tâtonne;
Ma foi, sur ce pauvre Calonne
On s'acharne trop durement.
On dit aussi qu'il est galant,
Mais il n'est que dans son automne;
Ne peut-on pas à cinquante ans
Chercher quelque mine friponne
Qui rappelle votre printemps?
Le travail est si monotone
Qu'il faut bien un délassement,
Mais cela se fait prudemment;
L'ami Le Rat et Sérionne [1]
Ont le secret département;

arrivé de rencontrer ce mélange de morale et de calculs, de nobles pensées et de chiffres, de maximes philosophiques et de comptes de recettes et de dépenses. Ce livre eut un succès aussi général que rapide... M. de Calonne se défendit avec des armes plus brillantes que fortes; la partie n'était pas égale; il ne faisait qu'un replâtrage bien verni, tandis que son rival enseignait l'art de rebâtir solidement l'édifice financier; les paroles de l'un ne donnaient que des espérances trompeuses; l'écrit composé par l'autre était fécond en principes et en vérités. » (*Mémoires du comte de Ségur.*)

1. Premiers secrétaires du contrôle général.

Le public seul est confident.
Ainsi sur le pauvre Calonne
Acharnez-vous moins durement.

CRITIQUE DU MANDEMENT

DE L'ARCHEVÊQUE DE PARIS[1]

A Paris sont en grand soulas
Deux saints prélats[2];
L'un est le chef, et l'autre son
Premier garçon.
Leur carnaval est d'annoncer

1. « L'archevêque de Paris s'annonce comme un prélat sévère et rigoureux. A propos des œufs, dont il permet l'usage dans le carême, il a déblatéré avec amertume dans son mandement contre la corruption des mœurs, l'indécence des théâtres, la multiplication des petits spectacles et la tolérance du gouvernement pour la propagation des écrits qui sont le tourment des véritables serviteurs de Dieu. » (*Correspondance secrète de Métra.*)

2. L'archevêque de Paris et l'ancien évêque de Senez, son premier grand vicaire. (M.)

Antoine Leclerc de Juigné, ancien agent général du clergé de France, après avoir été appelé en 1764 à l'évêché de Châlons, remplaça en 1781 M. de Beaumont sur le siège archiépiscopal de Paris, où il se signala, comme son prédécesseur, par son inépuisable bienfaisance.

Jean-Baptiste de Beauvais s'était démis en 1783 de

Qu'on peut laisser
Filles, garçons, femmes et veufs
Casser des œufs.

Suivons tous les commandements
Des mandements;
Celui-ci n'est pas trop mauvais
Pour du Beauvais;
Sur *Figaro,* sur l'Opéra,
Et cætera.
L'on y voit des conseils tout neufs
A propos d'œufs[1].

A propos d'œufs, ce mandement,
Discrètement,
Dénonce aux dames certain goût
Qu'il voit partout.
Puis nommant leurs amusements

l'évêché de Senez, dont il était titulaire depuis dix ans et avait été nommé grand vicaire de l'archevêque de Paris. Ce fut un des prélats les plus éloquents du XVIII^e^ siècle; et plusieurs de ses sermons, ainsi que son oraison funèbre de Louis XV furent justement remarqués.

1. Voici les deux passages du mandement visés dans ce couplet et le suivant : « On ose étaler et vendre publiquement les tableaux et les estampes les plus contraires à l'honnêteté publique : les vestibules des palais en sont couverts; les portiques mêmes de nos temples ne sont pas respectés.....

« Le Théâtre-Français même, qui s'était fait une loi de la décence, n'a-t-il pas tenté de secouer les restes d'honnêteté qu'il avait conservés et d'introduire sur la scène une licence de principes inconnue à nos pères. »

Dérèglements,
L'apôtre annonce aux bons époux
Qu'ils le sont tous.

A propos d'œufs, dans ce trésor,
L'on voit encor
L'écrivain le plus admiré
Bien déchiré[1];
Puis il empoigne auteur, lecteur
Et rédacteur,
Et lance tout d'un bras de fer
Au feu d'enfer.

Puis, quand il les a condamnés,
Tous bien damnés,
Des lieux communs du bon pasteur,
Le grave auteur
A ses frères pauvres d'esprit
En Jésus-Christ
Promet le benoît paradis
Du temps jadis.

En ce temps de confession,
Rémission,

1. Quant à la nouvelle édition des œuvres de Voltaire, le prélat en parlait en ces termes :

« Ce monument de scandale, décoré de tous les ornements de l'art et multiplié sous toutes les formes possibles pour le faire circuler plus facilement dans toutes les mains, cette œuvre préparée dans une terre étrangère, car la

Si du mandement les avis
Sont bien suivis,
Nos deux pasteurs sont indulgents ;
Si bonnes gens,
Qu'ils laisseront avec les œufs
Manger les bœufs.

Pourtant les buts des révérends
Sont différents :
L'un grille d'avoir un renom
Et l'autre non.
Or prions le doux Rédempteur
Qu'à cet auteur
Il donne un esprit plus subtil,
Ainsi soit-il[1] !

France n'a pas voulu qu'elle fût exécutée dans son enceinte, cette œuvre de ténèbres est donc bientôt consommée. »

1. « Bien des ecclésiastiques, amis de la paix, ne sont pas contents de ce mandement, qu'ils regardent comme rempli de déclamations de rhéteur et ne ressemblant nullement à ceux de M. de Noailles. Quoi qu'il en soit, à n'envisager l'ouvrage que comme littéraire, il est oratoire, plein de mouvement et écrit avec autant de force que d'élégance. » (*Mémoires de Bachaumont.*)

PARODIE DU MANDEMENT

DE L'ARCHEVÊQUE DE PARIS[1]

Ah ! permettez que je gronde,
Trop insensibles Français !
De l'Église que l'on fronde
C'est trop braver les décrets.
Sur notre machine ronde
Les désordres sont complets,
Hélas ! c'en est fait du monde,
Tout est damné pour jamais.

Il était dans cette ville
Un théâtre où, sans danger,

1. « Le bruit se répandait faussement que le sieur Caron de Beaumarchais venait d'être exilé ou mis à la Bastille pour un cantique soi-disant spirituel de la dernière indécence, ainsi que pour des couplets irreligieux, satiriques et mordants sur différents airs, formant comme une espèce de pot-pourri que cet écrivain audacieux avait osé se permettre de composer contre le mandement de M^gr^ l'archevêque de Paris, qui avait permis l'usage des œufs pendant le carême, et dont on attribuait la rédaction à M. de Beauvais, ancien évêque de Senez, ami et commensal de ce prélat... On rapportait que ce personnage, hautain et téméraire jusqu'à ne douter de rien, avait eu l'inconséquence d'adresser à M. l'archevêque de Paris le cantique spirituel et les couplets, accompagnés d'une lettre insolente. » (*Journal de Hardy.*)

A la faveur d'une grille
J'allais parfois m'amuser;
Mais un bandit de Séville
Malgré moi vint s'y placer,
Tout exprès pour m'en chasser.

Piqué de ce coup fatal,
D'avoir ainsi vu la décence
Et le respect théâtral
Céder la place à la licence,
Crainte aussi de tentation
Pour les jolis yeux de Suzon,
Je m'en allai chez Nicolet
Voir un peu ce qui s'y passait.

Mais, grands dieux! que je l'échappai belle,
J'y revois Suzon
En cent façons
Qui m'engage et m'appelle,
Ah! grands dieux! que je l'échappai belle,
Un moment plus tard,
Je faisais Figaro cornard.

Mais un autre soin m'agite
Et soudain vient m'achever,
Quand Voltaire ressuscite [1]

1. L'assemblée du clergé de France en accordant à M. de Calonne un don gratuit de dix-huit millions, avait exigé la suppression de la nouvelle édition des œuvres de Voltaire, publiée par la Société littéraire typographique,

Pouvais-je ne pas trembler ?
Oui, ce qui fait que j'enrage,
Mes frères, c'est qu'on m'apprend
Qu'on imprime son ouvrage
Et, qui plus est, qu'on le vend.

Je pourrais bien
Vous défendre de lire
Un tel vaurien ;
Mais, dans votre délire,
C'est qu'entre nous, je crains,
Je crains, je crains,
Je crains de le défendre en vain.

Or, par mon pouvoir suprême,
Mes frères, je vous permets,
Dans ce saint temps de carême,
De manger quelques œufs frais ;
Mais comme il faut par soi-même
Mériter quelques bienfaits,
J'en excepte Beaumarchais.

et elle fut édictée par un arrêt du Conseil du Roi du 3 juin. Mais cette mesure ne pouvait aboutir à aucun résultat sérieux ; comme le remarquait le libraire Hardy, « la livraison des trente volumes étant déjà faite à presque tous les souscripteurs qui ne manqueraient pas d'en recevoir la suite et le complément aux époques déterminées, l'administration se proposant bien de ne faire éprouver au débit de la collection desdites œuvres de Voltaire qu'une interruption tout au plus momentanée. »

LE

CHEVALIER DE SAINT-LAZARE[1]

Tandis que l'on chante Morel,
Plus fat, plus sot que criminel,
Voici du vin un grand apôtre
Que l'on met, pour apaiser Dieu,
En sûreté dans certain lieu
Qui lui convient mieux que tout autre.

Voulez-vous qu'il y soit traité
Comme on sait qu'il a mérité,
Aux yeux du goût ainsi qu'aux vôtres?
Donnez-lui pour frères fouetteurs
L'aréopage des Neuf-Sœurs
Ou Thalie au défaut des autres.

De pleurs d'abord il la mouilla,
Puis de fange il la barbouilla,
Peignant ses mœurs plus que les nôtres:
Pour expier ce double tort,

1. La *Critique* et la *Parodie du mandement*, ainsi que la *Lettre* adressée à l'archevêque, avaient été, paraît-il, injustement attribuées à Beaumarchais; néanmoins l'auteur prétendu faillit être enfermé à la Bastille sur les plaintes du prélat.

Mais quelques jours après, à l'occasion d'une lettre adressée au *Journal de Paris*, dans laquelle il se vantait

O Muse, applique-lui bien fort
Cent coups de fouet, puis deux cents autres.

Au lieu d'aller dans ce saint temps
Te damner peut-être à Longchamps,
Beaumarchais, dis ta patenôtre;
Te voilà bien pour ton salut :
On sauverait là Belzébuth,
On t'y sauvera comme un autre.

Vrai modèle de Figaro,
Au théâtre ainsi qu'au barreau,
Tes bons mots effaçaient les nôtres;
Mais, par un trop juste retour,
On te fait la barbe à ton tour,
Comme tu la fis à tant d'autres.

Ni de Beaumarchais ni Caron
N'est un assez illustre nom
Pour l'illustre auteur de *Tarare*[1],
On l'appellera désormais
Non plus Caron ni Beaumarchais,
Mais chevalier de Saint-Lazare.

que *Figaro* eût été joué en dépit de lions et de tigres, allusion évidemment dirigée contre Monsieur, frère du Roi, il fut conduit à Saint-Lazare où on le laissa six jours.

1. Opéra de Beaumarchais, que le chevalier Glück et Salieri avaient accepté de mettre en musique et qui fut seulement terminé en 1787.

TOUT FINIT
PAR DES CHANSONS[1]

Cœurs sensibles, cœurs fidèles,
Par Beaumarchais offensés,
Calmez vos frayeurs cruelles,
Les vices sont terrassés :
Cet auteur n'a plus les ailes
Qui le faisaient voltiger;
Son succès fut passager.

Oui, ce docteur admirable
Qui faisait hier l'important,
Devient aujourd'hui traitable,
Il a l'air d'un pénitent.
C'est une amende honorable
Qu'il devait à l'univers
Pour sa prose et pour ses vers.

Le public, qui toujours glose,
Dit qu'il n'est plus insolent

1. « Dans la foule des vaudevilles faits à l'occasion du châtiment exercé sur le sieur de Beaumarchais, voici le plus passable, dont quelques couplets ont d'autant plus de sel qu'ils sont calqués heureusement sur ceux qui terminent *le Mariage de Figaro.* » (*Mémoires de Bachaumont.*)

Depuis qu'il reçoit sa dose
D'un vigoureux flagellant.
De cette métamorphose
Il nous apprit le pourquoi :
Les plus forts lui font la loi.

Un lazariste inflexible,
Ennemi de tout repos,
Prend un instrument terrible
Et l'exerce sur son dos [1] :
Par ce châtiment horrible
Caron est anéanti;
Paveant male nanti.

Goezmann, au gosier d'autruche,
Que la pitié n'amollit,
Au patient qui trébuche
Répète un dicton qu'il fit :
Tant à l'eau s'en va la cruche
Qu'à la fin elle s'emplit;
Quoiqu'un peu tard, il suffit.

Quoi ! c'est vous, mon pauvre père,
Dit Figaro ricanant,
Qu'à coups nombreux d'étrivière

1. L'une des estampes satiriques qui furent gravées à l'occasion de l'emprisonnement de Beaumarchais à Saint-Lazare représentait l'auteur du *Mariage de Figaro*, culotte basse, ayant à ses côtés deux abbés qui tenaient chacun une basque de son habit et recevant d'un frère lazariste la cor-

On punit comme un enfant !
Cette leçon salutaire
Apprend qu'un juste retour
A chacun donne son tour.

Brid'oison, qui voit la fête,
En paraît très satisfait :
Ah ! dit-il, branlant la tête,
Comme un sot il me peignait :
Mais, si je suis une bête,
Avec tout son esprit, ma foi,
Le voilà plus sot que moi !

Sans doute la tragédie
Qu'il nous donne en cet instant,
Vaut mieux que la comédie
De cet auteur impudent.
On l'étrille, il peste, il crie,
Il s'agite en cent façons :
Plaignons-le par des chansons.

rection infligée d'ordinaire aux détenus. Sur le mur on voyait écrit : *Tant va la cruche à l'eau qu'enfin elle s'emplit.* Dans une autre figurait l'épouse de Goezman tenant à la main un perroquet qui répétait, *Fouettez, fouettez fort.*

CHARLES-ALEXANDRE DE CALONNE
Contrôleur général des finances
1734 - 1802

E. Rivoalen sc. A. Quantin Imp Edit

LE PROTOCOLE DE CALONNE[1]

CHACUN vante ses talents
Et son savoir-faire;
L'un fait bien le droit des gens,

1. « M. de Calonne, en homme de génie, uniquement occupé des fonctions importantes de son ministère, avait négligé jusqu'ici l'étiquette de ses audiences; les femmes en avaient étrangement abusé, au point qu'on y avait vu la *duchesse de Luynes* en *jocquet* ou *pierrot*, c'est-à-dire en casaquin. Des amis graves ont fait sentir à M. de Calonne qu'il ne convenait pas de se présenter ainsi chez un ministre du Roi, qu'il devait soutenir, au moins pour ses successeurs, les prérogatives de sa place et traiter la chose moins philosophiquement. En conséquence, ses valets de chambre ont annoncé que dorénavant nulle personne, de quelque rang et qualité qu'elle fût, ne serait admise les jours d'audience, dans les salles et cabinets du contrôle général, qu'en habit décent.

« Cette sévérité d'étiquette, sur laquelle il s'était relâché d'abord, n'a pas manqué de produire un mauvais effet. Il en est résulté une chanson, suivant l'usage, où l'on cherche à tourner M. de Calonne en ridicule... Il faut avouer que ce vaudeville malin, mieux fait que la plupart de ceux de nos jours, par sa gaîté peut-être mériterait de trouver grâce devant le personnage sur lequel il roule, trop homme d'esprit, trop philosophe pour ne pas entendre la raillerie, si le même égard qu'il doit à sa place et aux autres ministres attaqués, et aux femmes de qualité qu'on y nomme, ne le mettait pas dans la nécessité d'en exiger la proscription. Aussi est-il sévèrement prohibé. » (*Mémoires de Bachaumont.*)

Et l'autre la guerre.
Crispin [1] vit avec les sceaux,
La Croix [2] avec les vaisseaux.
J'ai mon protocole, ô gué !
J'ai mon protocole.

Rosny, sevère pédant,
N'aimant que son maître,
Détestait le courtisan,
Comme on hait un traître :
Autant que lui je les crains,
Mais je leur garnis les mains.

Colbert, à force d'édits,
Sauva la finance ;
Necker, par ses beaux écrits,
Enchanta la France :
Dans un beau discours aussi
J'ai berné Nicolaï [3].

Chez mes devanciers pesants,
Femme ou petit-maître

1. M. de Miroménil, ainsi nommé au sujet des rôles de *Crispin* qu'il jouait à merveille chez M. le comte de Maurepas. (M.)

2. Nom de famille du maréchal de Castries, ministre de la marine. (M.)

3. Lorsque le ministre avait, suivant l'usage, prêté serment à la Chambre des Comptes, il avait prononcé un discours empreint du zèle le plus sincère pour le bien public. Aussi le président de Nicolaï, qui fut dupe de ses

Jamais qu'en habit décent
N'eût osé paraître.
J'admets, ministre coquet,
Les duchesses en jocquet.

Si l'on me laisse le temps,
Le bien je puis faire,
Car j'ai le cœur inconstant,
La tête légère.
Pour Dubarry [1] j'ai laissé
La Laval [2] à d'Harvelay [3].

En promettant cent pour cent [4]
J'ai séduit la France;
Mais, au bout de vingt-cinq ans,
Qui paîra la chance ?
Français, que vous êtes bons !

belles paroles, lui écrivait-il : « La Chambre conservera votre discours comme un modèle d'éloquence harmonieuse et mâle, comme un ouvrage qui respire le patriotisme et décèle l'homme d'État. »

1. Il s'agit ici de la jeune comtesse Dubarry, très jolie personne, femme du *Roué,* que celui-ci avait poussée chez le ministre des finances. (M.)

2. Mme de Laval (Boullogne en son nom), ci-devant maîtresse en titre de M. de Calonne. (M.)

3. Garde du trésor royal. (M.) — M. d'Harvelay, grâce à ses relations avec M. de Vergennes, avait fortement contribué à l'élévation de M. de Calonne qu'il aimait, moins cependant que ne l'aimait Mme d'Harvelay.

4. Par l'emprunt de 125 millions, remboursable en vingt-cinq ans, horriblement à charge à l'État, et dont tout le monde se plaignait alors. (M.)

Ou vous, ou moi nous mourrons.
J'ai mon protocole, ô gué !
J'ai mon protocole.

LE NOIR ET LE BLANC[1]

Dans ce monde tout varie,
L'esprit et le sentiment;
Chacun son goût, sa manie,
L'un veut noir, l'autre veut blanc;
Pour moi, fier de ma patrie,
Un lis aurait mon espoir
Et je méprise le noir.

Lorsque je vois ma Glycère
En jupe de blanc satin,
Qui sur sa taille légère
S'allie avec son beau sein,
Oui, je crois être à Cythère

1. J.-Charles-Pierre Le Noir, ancien conseiller au Châtelet, avait été nommé lieutenant général de police le 10 juin 1776, et il conserva cette charge jusqu'au 11 août 1785. En quittant la police, il devint bibliothécaire du Roi et président de la commission des finances. Il fut généralement peu regretté, malgré les nombreuses et utiles ré-

Et je ne puis concevoir
Comment on souffre le noir.

Quoique ici je désavoue
Hautement cette couleur,
Il faut pourtant que je loue
Ses avantages d'ailleurs;
Il est vrai que pour la boue
On ne saurait rien avoir
D'aussi propre que le noir.

Voyez ce ramas de cuistres,
Prêtres, moines et prélats,
Procureurs, juges, ministres,
Médecins et magistrats;
Ces uniformes sinistres
Leur tiennent lieu de savoir,
Ah! que d'ânes sous le noir.

Mais ces frêles avantages
Ne peuvent être opposés
Aux innombrables dommages
Dont nous sommes épuisés;
Ce serait par trop d'ouvrage

formes qu'il avait introduites dans l'administration et le zèle dont il avait fait preuve pour le bien public. La chanson « épigrammatique et très mordante » qui nous est fournie par le *Journal de Hardy*, fut composée au moment où l'on annonçait la retraite de ce magistrat comme très prochaine.

S'il fallait apercevoir
Les maux que cause le noir.

Jouant la douleur extrême,
Doris en habit de deuil,
Dans les bras de ce qu'elle aime
Rit d'un époux au cercueil.
Voile affreux du stratagème !
Ne pourra-t-on bientôt voir
Enfin supprimer le noir.

Je voudrais à tous propice,
Si j'étais au rang des rois,
Que surtout sans artifice
On interprétât les lois;
Pour rétablir la police
J'userais de mon pouvoir
Et je proscrirais le noir.

J'aimerais la politique,
Les talents et les vertus,
Et je voudrais qu'on s'applique
A réformer les abus;
Enfin en place publique
Aux flambeaux, par un beau soir,
Je ferais brûler le noir.

Ce vœu devient inutile :
L'honnête homme est maîtrisé,
A la cour comme à la ville

Le noir est autorisé ;
Car le peuple est imbécile
Et les grands, toujours sans voir,
Pour le blanc prennent le noir.

LA POLICE EN QUENOUILLE

Connaissez-vous Cypière[1] ?
Rions un peu du pauvre hère ;
Connaissez-vous Cypière,
Intendant d'Orléans ?

Intendant d'Orléans,
Il a bien soixante ans,
Il s'est mis dans la tête,
Vit-on jamais rien de plus bête ?
Il s'est mis dans la tête
Avec ses cheveux blancs,

Avec ses cheveux blancs
Et ses crachats gluants,
Son teint de pain d'épice,
Son air d'un bâton de réglisse

1. M. de Cypière, intendant d'Orléans, avait été compris par M. de Breteuil dans le nombre des personnes désignées au Roi pour la succession de M. Le Noir.

Son teint de pain d'épice,
De venir à Paris;

De venir à Paris
Dont il brave les cris
Pour faire la police.
Déjà dans ses chausses il pisse.
Plus brave et moins novice,
Sa femme aussi le veut.

Sa femme aussi le veut [1],
Disant que tout se peut
Et que ce n'est qu'un jeu.
Quant à son cher beau-frère [2],
On sait lui faire faire
Des tours beaucoup plus forts.

Avec quelques efforts
On monte ses ressorts.
Sans persuader personne,
Elle dit qu'ils sont à l'aumône;
L'occasion est bonne
Pour fuir la pauvreté.

C'est une charité
Bien juste, en vérité.
Oh! voilà bien la dame!

1. « Sa femme veut le fixer à Paris malgré lui. » (*Correspondance de Métra.*).
2. M. de Breteuil. (M.)

Ma foi, c'est une bonne lame ;
Elle fera la gamme
A son benêt d'époux.

Nos catins, nos filous,
N'auront qu'à filer doux.
La police est en quenouille,
Déjà ce bon mot me chatouille ;
La police est en quenouille ;
Ah ! que nous sommes fous !

ANNÉE 1786

LA MALADIE

DU

CARDINAL DE ROHAN[1]

L'INTRIGANT médecin Portal
Nous a rendu le cardinal ;
Il l'a bourré de quinquina.
Allelulia.

1. « M. le cardinal de Rohan a été malade à la Bastille ; il a appelé le médecin Portal, qui a eu la liberté de le voir, et des plaisants qui tournent tout en dérision ont composé sur ce sujet une chanson... On voit que tout cela est fort décousu, une série de calembours réunis ensemble, et qu'en général il y a peu de sel dans ce vaudeville, qui tire tout son mérite de l'à-propos. » (*Mémoires de Bachaumont.*)

Le cardinal de Rohan, évêque de Strasbourg et grand aumônier de France, prélat de mœurs fort légères et aussi ambitieux que naïf, s'était laissé duper par une audacieuse intrigante, Mme de Lamotte-Valois, qui lui avait promis de le réconcilier avec la Reine. Après l'avoir abusé, pen-

Oliva dit qu'il est dindon,
Lamotte dit qu'il est fripon[1],
Lui se confesse en vrai bêta.

Notre Saint-Père l'a rougi,
Le Roi, la Reine l'ont noirci,
Le Parlement le blanchira.

A la cour il est impuissant,
A la ville il est indécent,

dant plus d'un an, par une correspondance qu'elle prétendait émanée de la Reine, Mme de Lamotte alla jusqu'à lui promettre un rendez-vous avec cette princesse. Le rendez-vous eut lieu, en effet, à la fin du mois d'août 1784, par une nuit sombre, dans un bosquet de Versailles, et ce fut une fille perdue, la d'Oliva, qui joua le rôle de Marie-Antoinette. Après cette scène, le cardinal n'hésita pas à acheter un collier de diamants du prix de 1,600,000 livres, dont sa confidente lui persuada de faciliter en secret l'acquisition à la Reine, qui le désirait vivement, et qu'elle retint par devers elle, après avoir feint de le remettre à un prétendu valet de chambre de la princesse. Mais cette odieuse intrigue ne tarda pas à être découverte ; le 15 août, le cardinal fut arrêté à Versailles, en habits pontificaux, enfermé à la Bastille, et le Parlement reçut l'ordre d'instruire son procès.

1. Jeanne de Luz de Saint-Rémy de Valois descendait d'un baron de Saint-Rémy, fils naturel de Henri II, et reconnue pour telle, avait épousé le comte de Lamotte, véritable chevalier d'industrie, dénué de toute espèce de fortune et perdu de dettes. « Ils apportèrent, chacun, pour fonder le ménage, selon l'ordinaire, une volonté bien déterminée de réunir leurs moyens et leurs talents, afin de faire des dupes et d'escroquer de l'argent. » (*Mémoires du baron de Besenval.*)

LOUIS-RENÉ DE ROHAN
Grand Aumônier de France
1734-1803

E. Rivoalen, sc

A. Quantin, Imp. Edit

A Saverne il végétera[1].
Alleluia.

LE LYCÉE[2]

La Grèce n'eut qu'une Aspasie,
Qui chérit la philosophie
Jusqu'au tombeau.
Qu'il était pauvre, ce Lycée!

1. L'opinion publique, qui s'était montrée dès le début du procès extrêmement indulgente pour le cardinal, en haine de la cour, se prononçait sans hésitation pour son acquittement. C'est ainsi qu'au mois de janvier le rédacteur de la *Correspondance littéraire secrète* écrivait avec assurance :

« Quel sera le dénouement? Le voici : le cardinal sera élargi, aura le bon esprit de se retirer à Saverne, d'où il payera ses dettes, renoncera aux femmes qui trompent, aux hommes qui flattent, aux cours qui se vengent, et vivra en philosophe avec beaucoup d'esprit, une grande fortune et peu de monde. »

2. « C'est l'établissement qui a succédé au *Musée*. Monsieur et M. le comte d'Artois ont bien voulu le prendre sous leur protection et M. le marquis de Montesquiou a travaillé avec un zèle infiniment respectable à donner à cet établissement toute la consistance, tout l'intérêt dont il était susceptible. Il en a rédigé lui-même le prospectus et ce prospectus respire la philosophie la plus aimable, le patriotisme le plus sage et le plus éclairé. Il a engagé les hommes de lettres les plus distingués à seconder ses vues et il y a parfaitement réussi. M. Marmontel et M. Garat se sont chargés du cours d'histoire, M. de La Harpe de celui

Sa gloire sera surpassée
Par le nouveau.

Non, le Français n'est plus frivole ;
On démontre dans cette école
L'attraction.
Là, tout le beau sexe s'amuse
Du carré de l'hypothénuse
Et de Newton.

Jadis une belle, en physique,
Ne connaissait qu'un point unique,
Vrai jeu d'enfant ;
Mais à présent elle compose
Et va remonter à la cause
Du mouvement.

Je vois ces femmes de génie
Étudier l'anatomie
En vrai savant.
Puis, dans l'usage de la vie,
En appliquer la théorie
En pratiquant.

de littérature, M. de Condorcet, M. de La Croix de celui de mathématiques, M. de Fourcroy de celui de chimie et d'histoire naturelle, M. Deparcieux de celui de physique, etc. Ce nouveau lycée n'est ouvert que depuis un mois ; on y compte déjà plus de sept cents souscripteurs et de ce nombre sont les femmes les plus distinguées de la ville et de la cour. » (Meister, *Notes sur la Correspondance de Grimm.*)

Voulez-vous savoir la chimie,
Approfondir l'astronomie,
Et vous pousser?
Allez aux écoles nouvelles,
Vous apprendrez ces bagatelles
Sans y penser.

Voyez Dunois, voyez Pompée,
Voilà David, voici Poppée
Et Childebrand.
Passons à la guerre punique....
La lanterne qu'on dit magique
Instruit autant.

Si jamais, maître en l'art d'Homère,
Je peins la reine de Cythère
Et ses attraits,
Dans ce salon plein de modèles,
D'après Longin, d'après vos belles,
Je la peindrais.

Craignons qu'une jalouse fée
Bornant les sages du Lycée
Dans leurs projets,
Hors du giron de la science,
Ne les change par sa puissance
En perroquets [1].

1. Grimm appréciait avec plus d'équité que le satirique l'utilité du lycée : « C'est un établissement, écrivait-il, qui

LES DÉMOLITIONS

DU PONT NOTRE-DAME[1]

PARMI les applaudissements
Que l'on donne aux arrangements,
Qui du vieux pont Notre-Dame
Suppriment tous les bâtiments[2],

doit être distingué de tous les autres et qui nous paraît digne des plus grands encouragements ; c'est une véritable académie pour les femmes et pour les gens du monde, et qui pourrait contribuer, ce semble, très heureusement à réparer les défauts sans nombre de nos éducations publiques et particulières. L'esprit philosophique qui a présidé à la formation du lycée, les connaissances qu'on y professe, le choix des hommes de lettres chargés de les enseigner, l'intérêt qu'ils ont su répandre sur leurs instructions, en laissent concevoir les plus grandes espérances. Il n'y a point de collège public qui puisse lui être comparé, il n'en est point qui pût remplir le même objet. »

1. Par le *Cousin Jacques*. (M.) Louis-Abel Beffroy de Reigny, plus connu sous son pseudonyme de *Cousin Jacques*, s'était fait remarquer, dès l'année 1785, par la publication d'un recueil littéraire mensuel, *les Lunes*, qu'il rédigeait seul et qu'il poursuivit jusqu'en 1790. Plus tard il aborda le théâtre, et quelques-unes de ses pièces, telles que *Nicodème dans la lune* et la *Petite Nanette*, obtinrent un très grand succès.

2. Au commencement de l'année 1786, on avait entrepris la démolition des maisons qui bordaient le pont Notre-

Pourrai-je étouffer dans mon âme
Mes regrets, mes gémissements?

J'ai vraiment beaucoup de respect
Pour le grand et nouvel aspect
Qu'ouvre la chute des masures
Qui dérobaient à mon regard
Ce que sur le quai des ferrures
On découvrait un peu plus tard.

Mais ces maisons que l'on proscrit
En tout temps formaient un abri
Contre le chaud ou la froidure,
Et contre le vent protégeaient
Les cotillons, la chevelure
Qui sur tous les points voltigeaient.

On avait donc bien ses raisons
Pour charger ainsi de maisons
Les ponts que bâtissaient nos pères;
Sans trop vanter le temps passé,
Comme eux à pied pour mes affaires,
Je pense comme ils ont pensé.

Dame et rendaient la circulation particulièrement difficile. Au mois de mars, celles du côté droit étaient complètement rasées et déblayées, celles du côté gauche furent aussi promptement abattues; on les remplaça aussitôt par des trottoirs et des parapets.

Mais, puisqu'il vous faut d'un coup d'œil
Pouvoir embrasser tout l'orgueil
De la moderne Babylone,
On pourrait, et je sais par où,
En faveur de la gent piétonne,
Accorder la chèvre et le chou.

Au lieu de combler les côtés
Avec des gravats rapportés,
Pratiquez-y des galeries
Qui, dans la rigueur des hivers,
Pour nos têtes mal aguerries
Formeraient des chemins couverts.

Ce serait une affaire d'or,
Si l'un et l'autre corridor
Pouvaient comporter des boutiques,
Qui feraient payer bel et bien,
A la bourse de leurs pratiques
Et le loyer et l'entretien.

Voyez-vous alors chaque soir,
Lorsque le temps est le plus noir,
Ce riche cordon de lumière,
Qui, par le commerce allumé,
Se réfléchit dans la rivière
Et forme un balustre enflammé.

Grâce, lecteur, pour mes projets,
Grâce, du moins, pour mes regrets,

Et ne me faites pas un crime,
En parcourant cette oraison,
Si l'on a voulu par la rime
Y suppléer à la raison.

LE PROCÈS DU COLLIER[1]

Nous voici dans le temps pascal.
Que dites-vous du cardinal ?
Apprenez-nous s'il chantera :
Alleluia.

Le Saint-Père l'avait rougi,
Le Roi de France l'a noirci,
Le Sénat le savonnera.

1. « On a fait un second vaudeville, comme celui du mois de janvier, qui contient des couplets plus plaisants et d'autres plus malins sur l'affaire du cardinal, dont il est un résumé historique au moment actuel... On voit par le cinquième couplet, et il a été vérifié depuis, que le baron de Planta, pour lequel le Parlement avait également chargé le président d'Ormesson et ensuite le premier président d'interposer leurs bons offices auprès du Roi, n'est pas aussi heureux que M^me^ de Cagliostro ; il reste toujours à la Bastille, quoiqu'il ne soit frappé d'aucun décret, et, suivant l'auteur du vaudeville, ce serait le baron de Breteuil qui déterminerait Sa Majesté à cet acte de rigueur continue. » (*Mémoires de Bachaumont.*)

Que Cagliostro ne soit rien[1],
Qu'il soit Maltais, juif ou chrétien,
A l'affaire que fait cela ?

A Versailles, comme à Paris,
Tous les grands et tous les petits
Voudraient élargir d'Oliva.

Planta, du fond de sa prison,
Demande grâce au bon baron,
Qui lui dit qu'il y restera.

1. « Le comte est un de ces êtres qui paraissent de temps à temps, gens inconnus qui se font passer pour adeptes; se mêlant de médecine, d'alchimie, quelquefois de magie, merveilleux en tout, dont le public grossit toujours les aventures extraordinaires, et qui, après avoir ruiné les sots, finissent toujours par le carcan. Ce qui est assez singulier, c'est que le comte de Cagliostro ayant tous les dehors de ces sortes de gens n'en a point eu les habitudes pendant le séjour qu'il a fait à Strasbourg et à Paris; au contraire, il n'a jamais pris un sou de personne. Vivant assez honorablement, il a toujours tout payé avec la plus grande exactitude et fait beaucoup de charité, sans qu'on ait jamais su d'où il tirait les fonds. Le cardinal de Rohan l'avait connu à Strasbourg et le prit dans une telle amitié, une telle confiance, que Cagliostro venu à Paris ne le quittait plus..... La demoiselle Oliva est une de ces filles qui vivent du misérable tribut dont le premier venu paye leur complaisance, le soir, dans les promenades publiques. Le sieur Bette d'Etienville est un de ces hommes qui ne comptent que sur les ressources du moment. Le sieur de Villette est un homme dans le même genre. Voilà quelles sont les gens qui, dans ce procès criminel, ont figuré à côté du prince Louis de Rohan, cardinal, évêque de Strasbourg et grand aumônier de France. » (*Mémoires du baron de Besenval.*)

De Valois l'histoire insensée
Par un roman fut commencée;
Un collier la terminera.

La pauvre Bette d'Etienville,
Au lieu de la belle Courville,
Sur un poteau s'accolera.

Voici l'histoire du procès
Qui met tout Paris en accès;
Nous dirons quand il finira.
Alleluia.

LA LOTERIE[1]

Du jeu de la loterie
Bien des gens se font un art;
Mais leur frivole industrie
Ne peut fixer le hasard;
En vain la vieille Clitie

1. « On a fait une chanson intitulée *la Loterie,* lisons-nous dans les *Mémoires de Bachaumont.* Elle est relative à la loterie royale de France et aux différentes chances qu'on y éprouve. Elle circule en ce moment et plaît aux gens qui aiment les polissonneries. »

Paye cher un numéro,
Elle n'aura qu'un zéro.

J'ai vu la jeune Thémire,
Dupe d'un songe flatteur,
Partager avec délire
La mise d'un beau parleur;
Mais jugez de son martyre,
Quand le tirage fut fait,
Elle n'eut qu'un pauvre extrait.

Un suppôt de la finance,
Habile calculateur,
Fit croire à la jeune Hortense
Qu'il lui porterait bonheur;
Malgré la belle apparence
Et leur avide désir,
L'ambe fut longue à venir.

Une gentille vestale
Comptait mal avec ses doigts;
Pour supputer la cabale,
Elle prit un villageois;
La fortune libérale
A justifié son choix,
Le terne sort chaque fois.

D'une chance combinée
Par un galant officier,
Son épouse consternée

Ne reçut pas un denier;
Mais elle fut consolée
Par le jeu d'un grenadier,
Qui fit le quaterne entier.

Vous, dont le talent s'intrigue
Pour devenir fortuné
Sans humeur et sans fatigue,
Voilà l'art; soyez borné.
Le quine que chacun brigue
Peut enfin être amené,
Mais ruine le banquier.

LES

MASSACRES DE BEAUVAIS[1]

Quoi! Beauvais, des hommes féroces.
Dans la paix seule courageux,
Par les meurtres les plus atroces
Pourront ensanglanter tes jeux,

1. « On s'entretenait avec indignation dans les société d'une scène tragique que les gardes du corps du Roi de la compagnie de Noailles, casernés à Beauvais, venaient d'y donner depuis peu dans la salle de spectacle où, s'étant soi-disant rendus, au nombre de trente, par suite d'une

Et dans un timide silence
Souffrant qu'on s'égorge à loisir,
Devant la suprême puissance
Tu n'oserais aller gémir !

J'implore, ô mon roi, ta vengeance :
J'ai vu tes gardes inhumains
Contre ton peuple sans défense
Tourner leurs parricides mains ;
J'ai vu de leurs loges perfides
Des tigres sur nous s'acharnant,
Nous porter des coups homicides
Et rire en nous assassinant.

rixe qui s'était élevée la veille entre eux et les habitants de ladite ville qui occupaient le parterre, à l'occasion d'un chapeau que l'un de leurs camarades s'était obstiné à tenir sur sa tête étant dans une loge, nonobstant les invitations réitérées qu'il avait reçues de l'ôter, et ayant affecté tous de montrer la même obstination, sur les clameurs qui s'étaient élevées de nouveau de la part du parterre, avaient pris le cruel parti de tomber l'épée à la main sur tous ceux qui s'y trouvaient, frappant et perçant indistinctement de tous côtés, tandis que deux de leurs camarades postés à la porte pointaient à leur tour tous les fuyards, au point que trois ou quatre particuliers étaient morts sur la place, et que plus d'une douzaine d'autres avaient été grièvement blessés. On rapportait que le Roi, d'après les plaintes et les représentations faites à Sa Majesté par les officiers municipaux de ladite ville, sur l'atrocité d'un tel crime, puisque ces militaires avaient lâchement et de dessein prémédité attaqué à main armée des personnes absolument sans défense, avait ordonné qu'ils fussent livrés aux juges ordinaires pour être poursuivis et jugés dans toute la rigueur des ordonnances. » (*Journal de Hardy.*)

Témoins de cette barbarie,
O trop faciles citoyens,
Sortez de votre léthargie,
Réunissez vos cris aux miens!
Semant par d'adultères flammes
La honte au sein de vos amours,
Ces vils corrupteurs de vos femmes
En veulent encore à vos jours.

Chassez ces hôtes sanguinaires;
Bannissez-les de vos foyers :
C'est être assassin de ses frères
Que d'en souffrir les meurtriers.
Mais quoi! déjà nos élégantes
Les promènent avec orgueil
Le long des maisons gémissantes
Qu'ils viennent de remplir de deuil!

Lâches habitants d'une ville
Autrefois pleine de valeur;
Allez, rampez, peuple imbécile,
Vous méritez votre malheur.
A la soldatesque insolente
Livrez vos femmes sans pudeur,
Et caressez la main sanglante
Qui vous prend la vie et l'honneur[1].

1. « Quelque poète de la ville de Beauvais, vraisemblablement indigné de l'impunité des assassins, gardes du corps de cette ville, du moins de la lenteur avec laquelle on procède à la vindicte publique et plus encore de la

LE MÉMOIRE DE TARGET[1]

TARGET, dans son gros mémoire,
A tracé tant bien que mal
L'étrange et fâcheuse histoire
De ce pauvre cardinal,
Et la verbeuse éloquence
De cet orateur pressant
Prouve jusqu'à l'évidence
Que c'est un grand innocent.

lâcheté des habitants, les tolérant dans leur sein, et des femmes ne rougissant pas plus de les voir autour d'elles et d'en recevoir les hommages, a composé sur ce sujet une ode vigoureuse qui mérite de circuler par l'énergie des sentiments, des images et du style. Elle n'est que manuscrite, et messieurs les gardes du corps l'empêchent autant qu'ils peuvent de se répandre, ce qui la rend difficile à trouver. » (*Mémoires de Bachaumont.*)

1. Jean-Baptiste Target, avocat au Parlement, avait été choisi pour défenseur par le cardinal de Rohan. Il publia quinze jours avant le prononcé du jugement un volumineux mémoire qui produisit une grande sensation. « Ce mémoire, rédigé avec ordre, mais dans lequel on trouvait trop de répétitions, où l'on reconnaissait néanmoins, en plus d'un endroit, l'empreinte des talents et de la sublime éloquence de son auteur, Me Target, l'un des quarante de l'Académie française, ne paraissait pas établir d'une manière assez concluante la justification de M. le cardinal de Rohan, quoiqu'il rendît palpable toute la noirceur des intrigues, des manœuvres imaginées avec autant d'astuce que de malice, par la dame de Lamotte pour parvenir à tromper cette Éminence. » (*Journal de Hardy.*)

J'entends le Sénat de France
Lui dire, un de ces matins [1] :
Ayez un peu de décence
Et laissez-là les catins.
Mais le pape, moins honnête,
Pourrait dire à ce nigaud :
Prince, à qui n'a point de tête
Il ne faut point de chapeau.

1. L'arrêt fut rendu le 31 mai après une séance de dix-huit heures : le cardinal était purement et simplement déchargé de toute accusation ; M. de Lamotte, condamné par contumace aux galères à perpétuité ; sa femme devait faire amende honorable, la corde au cou, être fouettée, marquée sur les deux épaules, et enfermée à la Salpêtrière pour le reste de ses jours ; quant au comte de Cagliostro et à la fille Oliva, ils étaient mis hors de cour. Le jour du jugement, « le Palais regorgeait de monde et la joie fut universelle quand on sut le cardinal déclaré innocent. Les juges furent applaudis et tellement accueillis qu'ils eurent peine à passer au travers de la foule, tant la haine contre le parti opposé était grande, tant les dispositions contre la Reine et la cour étaient enracinées ! Car on ne se cachait point de l'opinion personnelle que l'on avait du cardinal. » (*Mémoires du baron de Besenval.*)

STANCES A Me LE CAUCHOIS [1]

J'ai vu la justice pencher
Et croire à la fausse apparence ;
J'ai vu s'élever le bûcher
Où devait périr l'innocence ;
J'ai vu dans ce fatal moment
La vengeance y porter la flamme.
Pour renverser ce monument,
Le Cauchois, il fallait ton âme.

1. « Voici des vers assez faibles, mais que tout le monde veut avoir parce que la fille Salmon a exalté toutes les têtes. Puissions-nous n'être jamais transportés que d'un enthousiasme aussi juste que celui qu'inspirent l'innocence reconnue sur l'échafaud et la générosité d'un ministre de Thémis qui sacrifie sa fortune et ses veilles pour lui arracher une victime. » (*Correspondance secrète de Métra.*)

Marie-Victoire Salmon, villageoise de basse Normandie, accusée d'empoisonnement sur la personne d'un vieillard et de vol domestique, avait été condamnée le 17 mai 1782, par sentence du bailliage criminel de Caen, et le 18 avril, par arrêt confirmatif du Parlement de Rouen, à être brûlée vive et préalablement appliquée à la question. Un ecclésiastique qui l'avait entendue protester de son innocence dans la prison intéressa en sa faveur Me Le Cauchois, qui, après avoir obtenu pour la malheureuse un sursis, la veille même du jour où elle devait être suppliciée, poursuivit durant cinq ans sa réhabilitation. Malgré l'opposition des premiers juges, Le Cauchois, secondé par Me Turpin, avocat au Conseil, et Me Fournel, avocat au Parlement,

Français, le voilà ce héros,
Qui, malgré la brigue et l'envie,
Consacra son bien, son repos,
Et de Salmon sauva la vie.
Malgré les efforts de l'erreur,
Il surmonta tous les obstacles;
Sans autre guide que son cœur,
Sa plume enfanta des miracles.

On dit qu'à la mort entraînés,
Sophronie et la tendre Olinde,
Tous deux par l'erreur condamnés,
Furent défendus par Clorinde.
On vit plus d'un brave Dunois
S'exposer pour nos Dorothées;
En voit-on, comme Le Cauchois,
Combattre pendant cinq années?

réussit après de longues procédures à obtenir un arrêt du Conseil privé qui chargeait le Parlement de Paris d'instruire l'affaire à nouveau, et le 24 mai 1786, la Tournelle, sur le rapport de M. Dionis du Séjour, déchargea la fille Salmon de toute accusation, et l'autorisa à poursuivre ses dénonciateurs en dommages et réparations. Ce procès avait fait grand bruit et attiré l'attention publique sur la victime; dès les premiers moments de la justification elle fut l'objet d'une sympathie unanime; la ville et la cour s'intéressèrent en sa faveur. La duchesse de Chartres notamment la prit sous sa protection; on lui constitua une dot, on lui acheta un trousseau, et le 26 août elle épousa dans l'église Saint-Séverin un jeune homme auquel sa main était promise avant ses malheurs, et qui, s'étant engagé par désespoir, avait obtenu son congé grâce au duc d'Orléans.

O toi, qui dans ces grands revers
Fis voir un sublime courage,
Oui, c'est au nom de l'univers
Que je t'adresse un pur hommage.
Tu recevras avec bonté
De tes enfants le vœu sincère :
Le vengeur de l'humanité
De tout citoyen est le père [1].

1. Le dévouement de Me Le Cauchois ne fut pas à l'abri d'imputations malveillantes, et l'on fit même paraître dans le *Mercure* une lettre où l'on cherchait à diminuer son mérite, en exaltant le zèle de ses confrères MM. Turpin et Fournel. « La fille Salmon, indignée d'une telle affectation à déprimer les services de son vrai bienfaiteur, a pris la plume et par une lettre adressée aux rédacteurs du même journal, dans l'effusion de sa reconnaissance, elle déclare que c'est à Me Le Cauchois qu'elle doit ce qu'elle est aujourd'hui ; qu'il lui sert depuis près de cinq années de défenseur, de père, qu'il n'a cessé de la secourir à Rouen, au Conseil, à Paris, de ses lumières, de ses conseils, de ses travaux, de sa bourse, et qu'il a pris également soin de sa vie et de son âme. Elle ajoute qu'elle n'est que la cinquième victime à qui ce généreux avocat ait sauvé l'honneur et les jours. » (*Mémoires de Bachaumont.*)

RÉFLEXIONS
D'UN PROVINCIAL A PARIS

Enfin j'ai vu la ville immense
Où les provinciaux vont chercher le bonheur.
J'ai dit en la voyant : Quelle magnificence !
La France est un grand corps dont Paris est le cœur.

J'ai vu ces tours où l'art insulte à la nature,
Temples saints que l'orgueil bâtit;
J'ai vu ces longs bosquets, colosses de verdure,
Et ces palais si grands où l'homme est si petit.

Dans des chars transparents où le luxe se joue,
J'ai vu des dieux nonchalamment portés;
J'ai fait mieux que les voir, ils m'ont couvert de boue,
Noble émanation de ces divinités.

J'ai vu multiplier les Muses et les Grâces;
J'ai vu, sur cinq ou six Parnasses,
Le chaste Chérubin et le décent Jeannot,
Les prisons de Sedaine et les cercueils d'Arnaud.

Dans un temple de la magie,
Où les arts alliés joignent leur énergie,
J'ai vu des paladins qui, par un noble effort,
Dansaient à l'agonie et même après la mort.

J'ai vu des nymphes surannées
Inscrire sur leurs fronts le chiffre de vingt ans;
J'ai vu des fleurs d'hiver et des roses fanées
Disputer la fraîcheur aux filles du printemps.

J'ai vu plus d'une aventurière
Afficher le plaisir, le chagrin dans le cœur,
Et des Vénus dans la misère
Crier : Venez ici, nous vendons le bonheur.

Enfin dans ce Paris chacun veut aller vivre,
C'est le rendez-vous des souhaits;
Cependant je n'y vis jamais
Un seul homme content, à moins qu'il ne fût ivre.

ÉPIGRAMMES DIVERSES

SUR L'ÉTAT DE LA FRANCE [1]

O PRÉCIEUSE insouciance,
Déesse du bon Maurepas,

1. Le libraire Hardy écrivait dans son journal, en transcrivant cette épigramme : « Il me passe sous les yeux une petite pièce de vers épigrammatique et fort méchante sous la dénomination de complainte, qu'on voyait circuler manuscrite dans les sociétés et que je transcris ici unique-

On dit que depuis son trépas
Tu gouvernes encor la France!
On y souffre avec patience
De Mirominil l'ignorance [1],
De Castries la suffisance,
De Ségur [2] la plate existence,
Du brusque Breteuil [3] l'arrogance,
De Vaudreuil [4] la haute impudence,
Du ministre de la finance
Le gaspillage et l'indécence,
De tant d'autres l'impertinence.
Vergenne avec indifférence
Voit le mal et se tait sur tout;
Il fait bien, car le Roi s'en f....

SUR MADAME DE LAMOTTE

A la moderne Valois
Qui contestera ses droits?

ment comme pouvant entrer dans l'histoire du temps, en ce que, au gré de bien des gens, elle semblait peindre et rendre parfaitement le caractère distinctif des divers personnages entre les mains desquels le timon ministériel se trouvait actuellement déposé, comme celui des principaux courtisans. »

1. Ministre de la marine. (M.)
2. Ministre de la guerre. (M.)
3. Ministre de Paris. (M.)
4. Grand fauconnier de France. (M.)

La cour des pairs elle-même,
Quoiqu'en termes peu polis,
Lui fait par arrêt suprême
Endosser les fleurs de lis.

SUR MADEMOISELLE RAUCOURT

Pour te fêter, belle Raucourt,
Que n'ai-je obtenu la puissance
De changer vingt fois en un jour
Et de sexe et de jouissance ?
Oui, je voudrais, pour t'exprimer
Jusqu'à quel degré tu m'es chère,
Être jeune homme pour t'aimer
Et jeune fille pour te plaire.

SUR LES PARISIENS [1]

Hélas ! petits moutons, que vous êtes heureux !
Lorsque de vos bergers les soins industrieux
Forment autour de vous l'enceinte tutélaire
Qui doit vous garantir de la dent meurtrière

1. Au sujet de la nouvelle muraille que les fermiers généraux faisaient édifier à leurs frais pour prévenir les fraudes de l'octroi et augmenter ainsi leurs bénéfices.

Des renards et des loups, vos cruels ennemis,
Vous dites : Les bergers sont nos meilleurs amis.
Mais si ces mêmes loups avaient formé l'enceinte
Pour vous mieux dévorer sans péril et sans crainte
Du berger vigilant, de la garde des chiens,
Que seriez-vous, hélas?.... de pauvres Parisiens.

SUR L'ÉGLISE SAINTE-GENEVIÈVE

Cette église est faite de sorte
Que pour y loger le bon Dieu
Dans le plus bel endroit du lieu
Il faudrait le mettre à la porte.

ANNÉE 1787

POT POURRI

SUR

L'ASSEMBLÉE DES NOTABLES[1]

LE ROI.

Sénateurs vénérables,
Écoutez, écoutez bien, notables,

1. Le contrôleur général, à bout d'expédients, s'était vu contraint de revenir aux projets de réforme de Turgot et de Necker, et il avait décidé le Roi à convoquer une assemblée de notables à laquelle devaient être proposés un remaniement général des impôts et un ensemble de mesures financières destinées à remédier au déficit du trésor. Calonne se flattait de faire accepter son plan par les délégués et d'écarter ainsi toute opposition de la part des ordres privilégiés et du Parlement. La première séance des notables fut tenue le 22 février dans l'hôtel des Menus.

Cette assemblée, dont le public n'attendait aucun résultat pratique, fut l'objet de toutes sortes de railleries et

Les projets admirables
De mon cher contrôleur.
Cet homme plein d'honneur
A votre bien à cœur ;

d'épigrammes. La pièce que nous publions obtint notamment une très grande vogue : « Le pot-pourri fait fortune, lisons-nous dans Bachaumont, et est recherché avec avidité, quoique tout ne soit pas merveilleux ; mais le choix des airs bien adaptés à l'esprit du couplet y ajoute beaucoup de piquant, et le goût et la finesse du chanteur peuvent faire passer pour ingénieuses et fines des choses plates et triviales ; c'est une espèce de petit drame où l'on parodie la première séance de l'assemblée des notables et ce qui s'est passé depuis... Le renvoi de M. de Calonne fait qu'on se communique plus librement cette facétie, avec d'autant plus de plaisir qu'on voit que l'auteur s'est trompé dans sa prophétie. »

Voici les réflexions judicieuses que suggérait à un nouvelliste cette réunion extraordinaire des notables : « C'est la montagne qui accouchera d'une souris ou... d'un nouveau contrôleur général. On ne s'attendait pas à ce qu'elle montrerait autant de vigueur et de patriotisme... C'est une grande maladresse ministérielle, en supposant que les volontés aient été libres, d'avoir convoqué les différents ordres de l'État pour mettre sous les yeux la pénurie de notre situation ; ou l'on a bien méprisé ceux qui devaient composer cette assemblée, si l'on a cru qu'ils seraient assez vils, assez courtisans pour souscrire aveuglément à tout ce que l'on exigerait d'eux. Le plus grand nombre des membres de l'assemblée se montre avec le zèle du patriotisme et l'intelligence des objets soumis à leur examen. Quoique le Roi ait annoncé que ces objets étaient fixement arrêtés, on a prouvé que si le fond n'était pas discuté, il serait impossible de trouver des moyens d'exécution, et c'est en s'occupant du fond qu'on a reconnu impraticables plusieurs des moyens proposés par le contrôleur général. La nation a trouvé des défenseurs et des héros patriotes. » (*Correspondance secrète sur la cour et la ville.*)

Le mien bien davantage.
Rendez, rendez-lui votre hommage;
Mon peuple, qu'il soulage,
Bénira son destin :
De son vaste dessein
Il vous dira la fin.

LE CONTROLEUR GÉNÉRAL [1].

L'État est à la gêne.
Que mon cœur, que mon cœur a de peine!
Pour alléger la chaîne
On vous imposera.
Je sais que l'on criera,
Peu m'importe cela!

1. Le discours du contrôleur général, froidement accueilli par l'assemblée, ne fut guère mieux reçu du public, aussitôt après son impression : « Il a été lu avec une avidité proportionnée à l'importance du sujet. On a aperçu partout l'adroit charlatan qui veut persuader que son remède est le seul curatif; il parle beaucoup de lui et assez mal de ceux qui l'ont précédé. Pour faire valoir sa drogue, il fait connaître la maladie, qui lui paraît incurable si l'on n'adopte pas ses moyens de guérison. Soit que les esprits fussent mal disposés, soit que les moyens parussent en général aussi difficiles à mettre en œuvre que l'ont jugé les notables, ce discours a été mal accueilli du public. On voit déjà tout le nouveau plan d'administration manqué ou détruit, et si la volonté du maître essaye de lui donner une existence, on craint une crise violente par l'impossibilité de prévenir ou d'atténuer les convulsions qu'un changement total et subit doit occasionner dans une machine aussi vaste et aussi détraquée que l'est celle de nos finances. » (*Correspondance secrète sur la cour et la ville.*)»

J'ai dissipé les trésors de la France !
D'Artois, Lebrun et d'autres sont contents;
Qui mieux que moi gouverne la finance ?
Sully, Colbert étaient des ignorants.
Pour vous tirer de l'affreuse misère,
Chacun de vous paîra son contingent;
Voilà, messieurs, voilà tout le mystère :
Disputez-vous, mais il faut de l'argent [1].

UN PARLEMENTAIRE.

Quoi ! sans l'aveu du Parlement
Vouloir qu'un impôt passe ?
Nous ôter l'enregistrement,
C'est une étrange audace.
Le Roi nous bornerait-il donc,
La faridondaine, la faridondon,
A juger les procès d'autrui... biribi,
A la façon de Barbari, mon ami.

LE CLERGÉ.

Des projets de Calonne
Frémissez du récit !

1. Telle ne fut pas son l'opinion de l'assemblée : « Tous les bureaux, alarmés de l'impôt territorial, ont été d'avis que l'objet de leurs délibérations devait être, non, comme le désire le contrôleur général, d'accroître la recette afin de l'égaler à la dépense, mais de voir, au contraire, si l'on ne pouvait pas diminuer la dépense de façon à la faire cadrer avec la recette. » (*Mémoires de Bachaumont.*)

Ah ! que nous fait le déficit !
Il nous la gardait bonne.
Il nous fait enrager,
Il veut nous égorger.

L'ARCHEVÊQUE DE PARIS.

Mes chers confrères, mes amis,
Croyez-moi, suivez mes avis :
Si le contrôleur nous dépouille,
Souffrons-le pour l'amour de Dieu,
Et, sans vouloir lui chanter pouille,
Tirons notre épingle du jeu.

UN MAIRE.

Si le peuple est dépouillé
Par le gentil Calonne,
N'en sois point émerveillé :
Il a doublement pillé
Le trône, le trône, le trône [1].

UN MAGISTRAT.

Avec un peu d'économie
Tâchez de sortir d'embarras.
Doit-on payer votre folie,

1. Allusion à Letrosne, auteur économique où M. de Calonne a puisé son plan. (M.)

Quand on ne la partage pas?
Cessez par d'injustes largesses
De vous attirer nos mépris,
Et donnez moins à vos maîtresses,
Aux princes, même aux favoris.

UN MEMBRE DE LA NOBLESSE.

Votre espoir en vain se fonde
Sur ce bizarre secret,
En mille erreurs il abonde,
Et ce merveilleux projet
Exige qu'on le refonde.

LE CONTROLEUR GÉNÉRAL.

Non pas, monsieur, s'il vous plaît,
Il faut charger tout le monde,
C'est mon très grand intérêt.

LE COMTE D'ARTOIS.

Messieurs, cessez vos débats,
Car le Roi mon frère
Ne se départira pas
De ce qu'il veut faire.
Il faut trouver de l'argent;
Peu m'importe à moi comment,
Pourvu qu'on en donne
A ami Calonne.

LE CHŒUR DES NOTABLES.

Quel désespoir !
On nous veut mettre à la besace.
Quel désespoir !
Nous ne pouvons y faire face.
Tout cède au suprême pouvoir.

UN CONSEILLER D'ÉTAT.

Ah ! monseigneur, ah ! monseigneur,
Tout est contre vous en rumeur;
Nobles, tiers état et clergé,
Font un bacchanal enragé.
Que peuvent contre un tel sabbat
Les pauvres conseillers d'État ?

LE CONTROLEUR GÉNÉRAL.

Eh lon là, laissez plaisanter
Les Français que l'on impose;
Eh lon là, laissez-les chanter,
C'est le seul bien qu'on ne peut leur ôter.

LE CHŒUR DES NOTABLES.

Madame et souveraine,
Qui voyez, qui voyez notre peine,
Tirez-nous de la gêne;

A Calonne aujourd'hui
Retirez votre appui :
Nos maux viennent de lui.

LA REINE.

Calonne n'est pas ce que j'aime,
Mais c'est l'or qu'il n'épargne pas.
Quand je suis dans quelque embarras,
Alors je m'adresse à lui-même.
Ma favorite[1] en fait de même.
Et puis nous en rions tout bas, tout bas.

L'AUTEUR.

Que je vous plains...
Il ne sautera pas.

LE PEUPLE.

Quelle remise!
On demande un nouvel impôt.
Au lieu de la poule promise,
Hélas! nous n'aurons plus de pot,
Ni de chemise.

Or, messieurs, cette assemblée
Qu'on tient en ces tristes jours,

1. M^me^ la duchesse Jules de Polignac. (M.

A la France désolée
Ne pouvant porter secours,
Bientôt sera consolée,
Et sans de bonnes raisons
Finira par des chansons [1].

LES INTRIGUES

DE

L'ASSEMBLÉE DES NOTABLES [2]

Tandis qu'on a les coudes sur la table,
Que tous ici nous sommes gens de bien,
Parlons un peu de ce cercle notable,
Qui parle tant et pourtant ne fait rien ;
Tissu d'intrigues,
Dévotes brigues,

1. L'assemblée des notables devait avoir tout au moins pour premier résultat le renvoi de Calonne.

2. « Il me passe sous les yeux une copie manuscrite d'une chanson en vingt-quatre couplets sur l'assemblée des notables qui, quoique assez mal versifiée, paraissait ne peindre pas mal l'idée que le public se formait de l'intérêt personnel dont se montraient animés le plus grand nombre des membres qui le composaient, surtout dans l'ordre du clergé et celui de la noblesse, ainsi que tout ce qu'il était assez naturel d'attendre du résultat de leurs délibérations dirigées presque toutes contre le tiers état qu'on avait tou-

Tristes débats,
Jamais francs résultats.

Au camp mitré bientôt l'alarme sonne,
Vengeons, dit-il, nos plus chers intérêts;
Unissons-nous pour écraser Calonne,
Et renversons ses insensés projets.
Qu'un roi soit père!
Doit-il le faire
A nos dépens,
Aidant les pauvres gens?

Nous rappelant à d'antiques annales,
On veut donner nos biens aux indigents :
Nous connaissons ces vieilles décrétales;
Mais c'est à nous d'interpréter leur sens :
Or tout évêque,
Tout archevêque
Donne du pain
Au moins à sa catin.

Si le Roi veut garder à son service
Un contrôleur honnête et bienfaisant,

jours vu sacrifié en pareille circonstance. Cette pièce pouvait être encore considérée comme une espèce de diatribe composée contre le clergé et le sieur Necker par les partisans outrés du sieur de Calonne » (*Journal de Hardy.*) Nous avons transcrit pour chacun des personnages mentionnés l'appréciation consignée dans un état détaillé de l'assemblée des notables qui nous a été conservé par les *Mémoires de Bachaumont.*

Que deviendra la gent à bénéfice?
Pour le clergé, vive le protestant;
Quoi qu'on en dise,
Les gens d'église,
Au grand jamais
Ne seront bons sujets [1].

Suivant toujours l'esprit qui le possède,
Ce corps voudrait garder son ascendant;
Contre ce mal je ne vois qu'un remède :
Prions Louis, en œuvres tout-puissant,
Qu'il exorcise
La sainte Église
De ce démon
De l'opposition!

Prêtre engraissé des bienfaits de la France [2],
Un Hibernois insulte à son malheur;
Chasseur brutal et sans reconnaissance,

1. « Le clergé, vivement attaqué, et conduit par l'archevêque de Narbonne, par Brienne, archevêque de Toulouse, Cicé, archevêque de Bordeaux, et Boisgelin, archevêque d'Aix, tous les quatre siégeant parmi les notables, crut que le meilleur moyen de parer le coup était de rejeter absolument l'impôt territorial en nature et trouva moyen d'intéresser une partie de la noblese dans sa querelle; ce qui produisit le spectacle singulier de voir les prêtres refuser au Roi le même impôt qu'ils lèvent depuis tant de temps sur ses sujets, et la noblesse, après avoir perdu tous ses privilèges, défendre ceux du clergé. » (*Mémoires du baron de Besenval.*)

2. Arthur-Richard de Dillon, archevêque de Narbonne, très attaché à son ordre quoiqu'il en soit peu estimé. (B.)

Les sept péchés habitent dans son cœur.
Pauvre royaume !
Si d'un tel homme
Dépend ton sort,
Il faut pleurer ta mort.

Dans les projets qu'aujourd'hui l'on propose,
Les peuples seuls trouveront à gagner;
Je vois ici plus d'un poltron qui n'ose
Contre un tel plan tout haut se déchaîner.
Moi, je m'affiche,
Et je m'en fiche,
Écrasons-les,
Je ne suis pas Français. —

Frère, tout doux, dit le rusé Toulouse[1],
Sans rien brusquer, maîtrisons le destin;
Poussez d'abord Calonne dans la blouse,
Puis du Conseil ouvrez-moi le chemin.

1. Loménie de Brienne, archevêque de Toulouse, prélat neckeriste, mais qui a beaucoup perdu de son crédit dans son ordre. (B.) — « M. de Brienne, d'abord archevêque de Toulouse, ensuite principal ministre et archevêque de Sens et enfin cardinal de Loménie, eut sous divers noms des réputations bien différentes. Il acquit à peu de frais la réputation de bon administrateur, et ce fut surtout à Paris que ses amis la lui donnèrent; mais la capitale est comme les princes qui ne savent guère s'arrêter dans leurs générosités. M. de Brienne s'y fit aisément passer pour un habile financier ; c'était alors le moyen de parvenir aux grandes places.

« Ses partisans auraient pu nous persuader qu'il avait

Si je prends terre
Au ministère,
Je promets bien
Que vous ne paîrez rien.

Préconisez mon excellent système,
Dont pas un mot n'existe en vérité ;
Mais en *chorus* répétant tous de même,
Bientôt naîtra la curiosité :
Pour le connaître,
Le Roi peut-être
Du contrôleur
Me fera successeur. —

Mais écoutons cette petite mine :
Laissez, dit-il, vous allez m'admirer ;
C'est Boisgelin [1], à sa voix pateline,
A son ris noir on peut s'en assurer :
Froide momie,

les talents du cardinal Mazarin, avec qui ses manières et la tournure de son esprit lui donnaient quelque ressemblance, s'il n'eût pas été ministre ; mais un poste éminent produit sur un homme l'effet d'un piédestal sur une statue, c'est en place seulement qu'on peut la juger. Posez-la à terre, vous ne sauriez reconnaître ses beautés ou ses défauts. L'archevêque de Toulouse n'était pas depuis dix jours à la tête du gouvernement que son incapacité était dévoilée. » (*Duc de Lévis, Souvenirs et Portraits*).

1. Boisgelin de Cussé, archevêque d'Aix, grand métaphysicien, auteur de mémoires en faveur du clergé contre le domaine, a beaucoup acquis de considération depuis ce temps ; du reste, prélat administrateur. (B.)

Flasque génie,
Esprit d'apprêt
Orgueilleux comme un pet.

Le dos voûté par une maigre échine
Cicé [1] paraît un animal pensant :
Quand il se tait, on croirait qu'il rumine;
Mais quand il parle, alors c'est un volcan.
Plein de fumée,
Tête animée,
Ce maladroit
Se fait montrer au doigt.

Levant au ciel ses mains sacerdotales,
Réunissons, dit-il, tous nos efforts
Contre l'impôt et les provinciales;
Du moins, seigneurs, soyons-y les plus forts.
La voix coupable
Du misérable
Sans nul égard
Taxerait notre part.

En grimaçant, Juigné [2], qui se démène,
Vient à son tour donner le coup de pied;

1. Champion de Cicé, archevêque de Bordeaux, a été agent général du clergé, homme de beaucoup d'esprit, très fin, d'une faible santé, fort lié avec M. l'évêque d'Autun, logé chez lui à Paris et le dirigeant, homme de cour par conséquent, sur lequel on ne peut beaucoup compter. (B.)

2. Leclerc de Juigné, archevêque de Paris. Pauvre

Du peuple on veut la ruine certaine.
A votre goût, soit par A, soit par B.
Pour moi j'estime,
Au for intime,
Qu'il est plus gai
Que ce soit par abbé.

Des opposants nous ne ferions que rire,
S'ils se bornaient aux quatorze prélats.
Ami des Francs, Conti, que vas-tu dire,
En apprenant qu'au rang des renégats
Ta géniture[1],
Par forfaiture,
Fait le signal
Anti-national?

Vous connaissez ce grand courtier de change[2]
Qui spécula sur son Palais-Royal;
Il tint naguère un discours fort étrange,
En abjurant le banc comicial.
En redingote,

homme ; il vient d'en faire preuve tout récemment dans l'affaire de son *Pastoral*. La besogne dont il s'agit est, en tout sens, trop forte pour sa tête. (B.)

1. Le prince de Conti a toujours eu un avis à lui ; si l'on peut le bien prendre et lui faire sentir le danger des projets de M. de Calonne, il les combattra avec fermeté et se montrera digne de son père. (B.)

2. Le duc d'Orléans est très mal disposé contre M. de Calonne, parce qu'il n'ignore point que les projets de ce ministre doivent blesser ses intérêts. (B.)

La jambe en botte,
Voici, dit-on,
Sa très noble oraison:

On parle ici contre l'agiotage.
A nos dépens on veut aider le Roi;
Vous le sentez, je ne puis davantage
Rester céans pour voter contre moi.
Ma douce amie,
Ma vénerie,
Sont à Monceau [1];
J'y vais tenir bureau.

Quoi! d'un banquier, Beauvau [2], te faire élève,
C'est te fixer un cercle bien étroit;

1. Petite maison de M. le duc d'Orléans. (M.)

2. Excellent patriote; s'est distingué durant la Révolution de la magistrature en 1771, et l'on doit en espérer beaucoup d'ailleurs du parti neckeriste (B). — Le prince de Beauvau était surtout un instrument docile aux mains de sa femme, particulièrement zélée pour Necker. « La maison de M^me^ de Beauvau était le principal foyer de la révolte, si ce n'était contre le Roi, du moins contre son contrôleur général. On pouvait la considérer comme le chef du parti de M. Necker et le point de ralliement du clergé, qui abondait toujours chez elle. Ces deux moyens lui fournissaient celui de jouer un rôle dans la société dont elle avait été le charme et l'ornement par un esprit aussi solide que piquant, par des qualités essentielles, par des vertus aimables, avantage que l'âge n'avait point détruit en elle. Affichant un grand éloignement pour la cour et le tracas des affaires, elle ne laissait échapper aucune occasion de s'en mêler, toujours commandée par un zèle qui l'emportait chez elle sur tout autre motif. Elle travail-

Veux-tu quitter Versailles pour Genève[1] :
Je te croyais courtisan plus adroit.
Laisse la clique
Académique,
Car tu ne sais
Parler en bon français.

Laisse Chabot[2] commettre l'infamie
D'aller gueuser pension en secret,
Puis de venir prêcher l'économie
Lorsque d'hier il en tient le brevet.
Chacun excipe
De son principe ;
L'or est celui
Du Chabot d'aujourd'hui.

Sans en rougir, si tu le peux, contemple
D'Estaing[3] assis à l'ombre d'un laurier ;
Il te donnait un assez bel exemple,
Et tu devais le suivre lepremier.

lait sans relâche, mais infructueusement, à donner de la considération à son mari, dont elle tirait pourtant un grand parti pour la sienne ; l'âge, la naissance et la position de M. de Beauvau lui valant une prépondérance qu'elle dirigeait despotiquement. » (*Mémoires du baron de Besenval.*)

1. M. Necker. (M.)

2. Accusé d'avoir mendié une pension peu de temps avant l'assemblée, ce qui était un engagement dangereux et l'annonce d'une grande disposition à la corruption. (B.)

3. Mystérieux, nullement au fait en matière de finances, très circonspect, il craindra de déplaire au gouvernement, d'ailleurs partisan de l'autorité despotique. (B.)

Fils de Bellone,
Au pied du trône
D'Estaing répand
Son âme et son argent.

Ne craignons pas l'effort de la cabale,
Près de Condé j'aperçois Nivernais [1] :
C'est bien en vain que son courroux s'exhale,
De Croy [2], Charost [3] assurent nos succès.
Mitres et crosses,
Sacrés colosses,
Par leurs vertus
Vous serez confondus.

Je veux chanter le maire La Grandière [4],
Parmi ces noms je placerai le sien ;

1. Homme d'esprit, bon patriote, mais faible, petit, minutieux, d'une mauvaise santé, ce qui influe beaucoup sur ses facultés morales. (B.)

2. Seigneur flamand, tenant encore à l'ancien esprit républicain de son pays, laborieux, instruit, ayant l'esprit de calcul ; du reste, flegmatique, réfléchissant beaucoup et capable de la contention d'esprit nécessaire pour le genre de travail de l'assemblée. (*Id.*)

3. N'est pas un génie, mais plein d'honnêteté et de patriotisme ; un des instituteurs des écoles nationales ; d'ailleurs s'est formé dans les assemblées provinciales du Berry à entendre parler de matières économiques et à en raisonner. (*Id.*)

4. Homme de beaucoup d'esprit, parlant très bien et avec facilité, un peu sourd, disposé à la corruption. Il s'était rendu créature du chancelier Maupeou durant la révolution et sa famille avait occupé des places dans le conseil supérieur de Blois. (*Id.*)

Pour le clergé c'est un très petit maire,
Mais à nos yeux c'est un bon citoyen.
Ce titre en France
Le met d'avance
Presqu'au niveau
D'un La Rochefoucauld [1].

Le sage Harcourt [2] mérite notre hommage :
Du Châtelet [3] ! nous devons t'exalter,
Quand des Français on vante le courage
Jamais on n'a raison de s'arrêter.
La renommée
Cite à l'armée
Tout grenadier,
Mais pas un aumônier.

Comme Louis pensent ses dignes frères !
Chantons, amis, et réjouissons-nous ;
Ils vont, touchés de nos tristes misères,
Aux intrigants donner les derniers coups.
Hors d'assemblée,
Troupe sifflée,

1. Plein de nerf et de patriotisme, très instruit ; s'est distingué en 1774 à la rentrée du Parlement et à défendre les droits de la nation avec autant de lumières que de fermeté. (B.)

2. Honnête homme, mais âgé, cacochyme et gouverneur de M. le Dauphin, ce qui l'oblige à plus de circonspection que tout autre. (B.)

3. A été ambassadeur en Angleterre ; il a de l'élévation, de la fermetété, du désintéressement.

Portez vos voix
Chez feu le Genèvois.

O mon bon Roi ! mon bienfaisant monarque !
D'abus honteux tu veux nous dégager :
Prends l'aviron et conduis seul ta barque,
Tous les méchants veulent la submerger.
Qui te condamne ?
C'est la soutane ;
Lis dans ton cœur
Et fais notre bonheur !

Le grand Henri que tu prends pour modèle,
Et dont le cœur a passé dans le tien,
Dit bien un jour qu'il entrait en tutelle,
Et la lisière à son air allait bien.
Car je dois dire
Que le bon sire
N'a consulté
Que le sabre au côté.

LE FERMIER[1]

Dom Jérôme Rustaut, glouton de forte espèce,
Avait tant satisfait ses divers appétits,
Que sa famille et lui, plongés dans la tristesse,
A manger sobrement étaient presque réduits.
Ils avaient démembré la volaille menue,
Digne ornement du poulailler.
De sa triste déconvenue
N'ayant plus qu'à se désoler :
Car messieurs les dindons, vu leur noble origine,
Des restes de Jérôme empâtés à foison,
Avec tout le gros peuple oison,
Chez les petits poulets envoyaient la famine,
En portant la destruction.
Cependant le fermier dit : Il faut que je mange.
Mais avant je voudrais consulter Pillardin,
Mon fidèle batteur en grange.

1. Cette pièce fut inspirée par une caricature du temps que Bachaumont décrit ainsi qu'il suit : « On voit à table un gros fermier, il ne se trouve encore aucun mets à servir ; son garçon de basse-cour, le coutelas à la main, semble disposé à faire main basse sur une foule d'animaux de trois espèces, des cochons, des coqs d'Inde, des moutons. On lit au bas cette harangue du garçon de basse-cour : *Le propriétaire aurait le droit de vous égorger sans mot dire, mais il veut bien vous donner à choisir de quelle manière vous préférez d'être mangés.* »

Il dit, ou ne dit pas, mais il fait et soudain
Le batteur et Jérôme avisent au moyen
De satisfaire à la dépense.
Ma foi, dit Pillardin, plus j'y rêve et j'y pense,
Plus je vois que tout ira bien.
Oui, croyez-moi, Jérôme, il faut dès le jour même
Pour satisfaire enfin votre appétit extrême,
User du droit que Dieu vous donne avec le jour,
Celui de dégraisser un peu la basse-cour;
Pourquoi donc conserver tout un peuple inutile ?
A qui sait bien vouloir le pouvoir est facile.
Montrez-vous une fois en maître souverain,
Et je réponds que dès demain
Sur votre plan chacun s'arrange.
Ainsi dit le batteur en grange,
Et Jérôme aussitôt répétant son discours,
Se hâte d'assembler de ses diverses cours
Tous les habitants imbéciles,
Qui, se montrant dociles,
Entendirent d'abord sans un mot riposter
Le discours que Jérôme eut peine à réciter.
Mais dès qu'ils ont ouï : il faut que je vous mange,
Chacun d'eux s'agita d'une manière étrange ;
Le mouton doucement bêlait un long soupir ;
Des dindons on voyait la crête purpurine,
Au milieu des glous-glous, se dresser et pâlir ;
Le cochon en grognant fronce deux fois la mine ;
Tous criaient à la fois : Faut-il le tolérer ?
Quoi ! nous fûmes nourris aux dépens de tant d'autres
Et leurs jours consacrés pour conserver les nôtres

N'écartent pas l'honneur de nous voir dévorer.
Non, ne le souffrons pas. — Oh, oh ! le grand tapage !
Tenez ferme, Jérôme, il nous faut du courage,
Disait le batteur Pillardin,
Les affaires sont en bon train ;
S'arrêter là serait peu sage.
On combat, pensez, le gain
Doit fermer l'oreille à tout ce clabaudage. —
Messieurs, leur dit Jérôme, écoutez ma raison ;
J'ai faim, mon estomac ne s'emplit pas de vide,
Ainsi vite qu'on se décide.
Je ne demande point ni discours ni leçon
Si je dois vous manger, ou non ;
Je ne veux de vous autre chose,
Sinon que vous disiez, du moins, à quelle sauce,
Messieurs, chacun de vous est bon.

ADIEU

AU CONTROLEUR GÉNÉRAL[1].

A Monseigneur
Le contrôleur,

1. « On a fait sur le contrôleur général une chanson qui est une espèce d'adieu relativement aux différents coups

Salut, paix et retraite.
Quand on le prit
Pour son esprit,
Bien chère en fut l'emplette.
On sait qu'il n'aime pas pour peu
La table, le lit et le jeu !
Un jour viendra
Qu'il variera
Ses passe-temps aimables,
Et l'on verra
Qu'il sautera
Pour messieurs les notables.

Pour d'Artois il a financé ;
Pour Lebrun il s'est trémoussé.
Gorgé d'écus,
Il n'aura plus
L'attitude de pénurie [1]
Qu'il va laisser à la patrie.

~~~~~

De monseigneur
Le contrôleur
Demander la retraite,
Messieurs, c'est un excès d'humeur

que lui ont portés les notables et semblerait annoncer sa retraite prochaine. Elle est peu spirituelle et n'a que de la gaieté. » (*Mémoires de Bachaumont.*)

1. Expression de son discours du 22 février. (M.)
~~~~~

Qui bien peu l'inquiète.
Veut-on qu'il chante, il chantera :
S'il faut qu'il danse, il dansera !
Mais il prétend
En vous donnant
Ses passe-temps aimables,
Danser au son
Du violon
Payé par les notables [1].

1. L'auteur de *Paris, Versailles et les Provinces au* XVIII^e^ *siècle* nous apprend que le contrôleur général avait composé cette réponse : « M. de Calonne, dit-il, connaissait et possédait plus que personne le caractère français. Il était le premier à rire des caricatures et des chansons que l'on faisait contre lui. Un jour, en se mettant à table, il reçut un billet qui contenait ce couplet. Il y répondit sur-le-champ et sur le même air, de manière à peindre sinon son talent pour la poésie, du moins sa gaîté. » Mais Calonne était trop confiant ; il comptait triompher jusqu'au bout de ses adversaires et fut déçu dans son attente. Après avoir exigé le renvoi du garde des sceaux, il voulait obtenir celui de Breteuil que protégeait Marie-Antoinette et ce fut lui qui dut donner sa démission, dès les premiers jours du mois d'avril ; peu après il était exilé en Lorraine. »

ÉPITRE

A PHILIPPE REIS EFFENDI[1]

VICE-AMIRAL DE SAN-OUEST

On sait que la bizarrerie
Voltigeait sur votre berceau,
Et chacun aujourd'hui publie
Qu'elle doit vous suivre au tombeau.
Mais on croyait que la folie
Qui siégeait dans votre cerveau
Par l'âge serait amortie.
Point du tout; chaque jour nouveau
Voit naître nouvelle manie :
Hier ce qui vous parut beau
Demain par vous se répudie;

1. « Le fameux écuyer Astley avait traité avec le duc d'Orléans pour faire ses exercices dans l'enceinte du Palais-Royal. Le ministre de Paris lui a défendu d'exécuter ce projet, sous peine d'être renvoyé en Angleterre avec ses chevaux, et a fait notifier au duc d'Orléans que s'il faisait construire un nouveau spectacle sur son terrain, l'inspection en appartiendrait à la police. Cette aventure a donné lieu à la pièce de vers ci-dessus. » (*Correspondance secrète sur la cour et la ville.*) — Par le titre de vice-amiral de *San-Ouest* (c'est-à-dire *d'Ouessant*), l'auteur faisait allusion aux bruits injurieux qui avaient couru sur le compte du prince.

LOUIS-PHILIPPE DUC D'ORLÉANS
(dit Egalité)
1747-1793

E. Rivoalen sc. A. Quantin, Imp. Edit

Aujourd'hui d'une rêverie
A Ducrest [1] vous dites un mot,
Et bientôt ce rare génie
De Momus roule le grelot
Et fidèlement vous copie,
Car imiter, voilà son lot !
A bon droit votre Seigneurie
A ce grand homme se confie.
Digne d'un destin aussi beau,
Celui qui consacra sa vie
A concevoir comment sur l'eau
Sa main intrépide et hardie
Lancerait un joli vaisseau
De fin carton d'Andalousie
Devait, gardien de votre sceau,
Faire de la chancellerie
Une baroque académie,
Ou pour mieux dire un vrai tripot.
Mais chacun a sa fantaisie
Et son ridicule et son goût.
Les vôtres sont l'anglomanie,
La chasse au daim[2], l'argent surtout [3];

1. Chancelier du duc d'Orléans dont il sera question ci-après, à propos d'une démarche qui le couvrit de ridicule.

2. Monseigneur tua dernièrement un daim dans un faubourg de Paris. (M.)

3. Les jeux, les locations, etc. (M.). — L'on a déjà vu que le duc d'Orléans avait attiré au Palais-Royal les *Variétés amusantes,* qui figuraient autrefois parmi les théâtres de la Foire.

Et la mauvaise compagnie [1].
Cela ne nous fait rien surtout,
Et n'excite point notre envie.
L'épouse qui vous est unie
N'en sera pas moins pour nous tous
Toujours respectée et chérie.
Mais ce qui nous est moins égal
Et qui passe la raillerie,
C'est qu'épuisant votre génie
A transformer un amiral
En un maître d'hôtellerie
Qui loge à pied comme à cheval,
Vous alliez faire une écurie
D'un beau palais impérial.
Quoi ! monseigneur, les tabagies,
Les tripots, les académies,
De vos arcades seuls soutiens,
Vomiront roués, libertins,
Abbés, escroqueurs et catins,
Pour heurter dans leurs promenades
Tous les honnêtes citoyens
Qui traversent votre jardin ?
Et déjà meurtris de bourrades
Qu'on leur décoche à toutes mains,
Il leur viendra quelque ruade
De vos maigres et longs roussins,
Qui, d'une seule pétarade,

1. Messieurs les agas, cadi-effendi, chiaoux, etc... connus à Constantinople par leurs folies. (M.)

Peuvent massacrer dix humains...
Je crois pénétrer le mystère :
Pour vous la course a des appas,
Et je vois que vous voulez faire
De votre jardin un haras.
C'est bien; mais est-il nécessaire
De faire venir d'Angleterre
Tant de chevaux vifs et malins,
Quand vous êtes propriétaire
D'un si grand nombre de poulains
Que, pullulant dans vos jardins,
Ils peupleraient toute la terre[1].

BRAVO, BEAUMARCHAIS[2]!

J'ai vu la centième folie
De cette étrange comédie

1. L'amiral, comme on sait, est possesseur de superbes haras en ce genre. (M.)

2. « D'après la célébrité que M. de Beaumarchais a su se procurer, vous ne serez point étonné que son affaire avec Kornmann et son opéra de *Tarare* absorbent l'attention générale. Nous avons déjà sept ou huit mémoires dans le procès et une douzaine de chansons et d'épigrammes sur l'opéra. Voici des couplets parodiés d'un air que chante un Italien mutilé devenu membre du sérail. » (*Correspondance secrète sur la cour et la ville.*)

Qui fit courir tous nos Français.
Ah ! bravo, bravo, Beaumarchais !
Ma foi, d'un mérite si rare
L'on doit attendre que *Tarare* [1]
Va nous dégotter *Figaro.*
Ah ! Beaumarchais, bravo, bravo !

L'industrie avec l'impudence
De tous les temps auront en France
Chez nos badauds un grand succès.
Ah ! bravo, bravo, Beaumarchais !
Les mœurs, l'honneur, la modestie,
Ne vaudront point dans ma patrie
Le mérite de Figaro.
Ah ! Beaumarchais, bravo, bravo !

Kornmann contre toi publie [2]
Un factum rempli d'infamie,

1. « Opéra très original dont le but est de prouver qu'on n'est heureux que par son caractère et non par son état. C'est un soldat de fortune qui, après avoir éprouvé tous les malheurs de la misère et de l'esclavage, finit par enlever au sultan son empire et sa maîtresse. Cette fable a fourni à l'auteur un grand nombre de situations très neuves et très dramatiques. » (MEISTER, *Notes sur la correspondance de Grimm.*)

2. L'affaire Kornmann fut l'un des plus singuliers épisodes de l'existence aventureuse et si étrangement accidentée de Beaumarchais. Au mois de mai 1787, le sieur Kornmann, ancien banquier des Quinze-Vingts, publia un mémoire contre M^me^ Kornmann, le sieur Daudet de Jossan, le sieur Beaumarchais et l'ancien lieutenant général de police Le Noir. Dans ce mémoire, rédigé avec beaucoup d'é-

Il est l'écho de Mirabeau [1] ;
Ah ! Beaumarchais, bravo, bravo !
A ce mémoire véridique
Réponds en style marotique,
En calembours de Figaro.
Ah ! Beaumarchais, bravo, bravo !

Caron, pour Goëzmann eut le blâme.
Aujourd'hui, pour un crime infâme,
Kornmann intente un grand procès.
Ah ! bravo, bravo, Beaumarchais !
Quoi ! tarer l'auteur de *Tarare,*
Qui déjà fut à Saint-Lazare,
Au sujet de son *Figaro.*
Ah ! Beaumarchais, bravo, bravo !

nergie et d'éloquence par le fameux Bergasse, Kornmann, appelant l'attention publique sur un procès en adultère qui couvait depuis six ans, accusait sa femme de s'être laissée séduire par Daudet qui lui aurait fait un enfant ; il reprochait à Beaumarchais d'avoir pris sous sa protection tous les désordres de l'épouse coupable et d'avoir employé, pour le déshonorer et le ruiner lui-même, les moyens les plus vils et les plus honteux ; quant au lieutenant de police, il le représentait comme ayant favorisé de son autorité les menées de Beaumarchais. Ce libelle provoqua de la part des intéressés des réponses qui firent connaître le mari offensé comme un personnage fort peu recommandable et l'issue du procès ne détruisit point cette appréciation.

1. Au mois de décembre 1783, Mirabeau avait publié un factum sur les *actions des eaux de Paris,* dont Beaumarchais prit aussitôt la défense. Mirabeau répondit par un second libelle dans lequel il traitait son adversaire avec le mépris le plus outrageant.

Avec ta philosophie
Tu dois rire des clameurs.
Que t'importe que l'envie
Dévoile au public tes mœurs?
Si chacun blâme ta vie,
Souviens-toi de tes leçons :
Tout finit par des chansons.

A PROPOS DE *TARARE* [1]

Méchants disent, *Tarare*
Sans doute ratera ;
Pour moi, qui m'en sépare,
Je dis qu'il flattera,
Qu'en foule on y viendra.
Caron de Beaumarchais
Augmente ses succès ;
C'est l'auteur qui fait rire :
Par son genre d'écrire,

1. L'opéra de *Tarare,* dont les paroles étaient de Beaumarchais et la musique de Salieri, fut représenté pour la première fois à l'Académie royale de musique le 8 juin, avec un succès presque égal à celui du *Mariage de Figaro ;* le parterre même demanda l'auteur, ce qui était sans exemple sur un théâtre lyrique, et Salieri, qui était seul présent, fut entraîné sur la scène par les acteurs. Une lettre du critique Pitra, reproduite dans la *Correspondance*

Du Français le délire
Se trouve satisfait.
C'est fait, c'est fait,
L'opéra, l'opéra fait effet.

Dans Ormus est la scène.
Atar est grand sultan :
Il met Tarare en peine

de Grimm, nous fournit d'intéressants détails sur cette pièce :

« Messieurs les notables ont bien fait de baisser le rideau. L'intérêt de tant de discussions, qui n'avaient au fond d'autre objet que le salut de l'État, était bien grave et bien neuf pour nous ; il commençait à fatiguer notre attention ; il l'aurait bientôt épuisée. Je ne sais même si tout vif qu'il a paru un moment, ce grand intérêt eût résisté à celui que ne pouvait manquer d'exciter le nouveau chef-d'œuvre lyrique du père immortel de *Figaro*...

« Le sieur Caron, qui, dans les plus grandes affaires, ne négligea jamais les petits moyens, a cru devoir employer la ressource des lectures particulières pour réveiller, pour préparer l'intérêt et le bruit auquel ses succès l'ont si bien accoutumé ; pendant trois ans il a lu *Tarare* à la cour, à la ville... Vous ne serez point surpris si, dès que l'on fut instruit que les répétitions de *Tarare* étaient commencées, notables, renvois de ministres, assemblées provinciales, tout disparut devant ce grand phénomène ; *Tarare* devint l'unique sujet de toutes les conversations ; partout on ne s'entretenait que de *Tarare*... Après cela, jugez de l'empressement avec lequel on s'est porté à la dernière répétition de cet opéra, lorsque le public apprit qu'il pouvait y entrer en payant, léger tribut que l'administration a trouvé bon d'établir sur la curiosité publique, et ce qui n'empêcha point une affluence dont aucune répétition gratis ne nous avait encore offert d'exemple... Jamais aucun de nos théâtres n'a vu une foule égale à celle qui assiégeait toutes les avenues de l'Opéra le jour de la première représenta-

De porter le croissant,
Par un trait bien méchant.
Spinette et Calpigi,
Pour calmer le souci
De ce pauvre Tarare,
Dont le sort est bizarre,
Lui disent : Gare, gare
Ta tête, ou deviens muet.

tion ; à peine des barrières élevées tout exprès et défendues par une garde de quatre cents hommes l'ont-elles pu contenir. Si l'auteur vertueux à qui nous devons *les Noces,* jouées cent fois, croit toujours, comme il le dit dans sa réponse au sieur Kornmann, *que le public n'aime point à s'amuser de l'ouvrage d'un homme qu'il mésestime,* ne doit-il pas être plus convaincu que jamais de l'estime et du respect que lui a voués l'opinion publique. »

Pitra terminait sa lettre par ces judicieuses appréciations : « L'auteur de *Tarare* aura toujours le mérite d'avoir présenté dans cet opéra une action dont la conception et la marche ne ressemblent à celles d'aucun autre ; d'avoir eu le talent d'y donner assez adroitement une grande leçon aux souverains qui abusent de leur pouvoir et de consoler les victimes du despotisme, en leur rappelant que le hasard seul fait les rois et le caractère les hommes. Cette leçon honore le siècle où l'on a permis de la donner sur le théâtre et le pays où la plus douce administration l'empêche d'être dangereuse. Après avoir dit leur fait aux ministres, aux grands seigneurs dans sa comédie du *Mariage de Figaro,* il lui manquait encore de le dire de même aux prêtres et aux rois ; il n'y avait que le sieur de Beaumarchais qui pût l'oser et peut-être n'est-ce aussi qu'à lui qu'on pouvait le permettre. »

Le sujet de *Tarare* explique aisément comment Beaumarchais, en 1790, dans sa *Requête à MM. les représentants de la commune de Paris,* pouvait invoquer la donnée de cette pièce pour prétendre qu'il avait préparé la Révolution.

C'est fait, c'est fait,
L'opéra, l'opéra fait effet.

Il faut plaire à l'oreille,
Comme il faut plaire aux yeux ;
Aux cieux on voit la terre,
Rien n'est plus merveilleux,
A bas on voit les cieux ;
Illumination
Et décoration :
C'est la plus belle fête,
Qu'un grand sultan apprête,
S'il a perdu la tête,
Pour celle qui lui plaît.
C'est fait, c'est fait.
L'opéra, l'opéra fait effet [1].

1. « M. Verninac de Saint-Maûr, jeune poète qui s'essaye sous le sieur de Beaumarchais, a cherché à le dédommager de toutes les mauvaises plaisanteries qui ont abondé contre son opéra, en composant en son honneur cette chanson. » (*Mémoires de Bachaumont.*)

HISTOIRE DE BEAUMARCHAIS[1]

Je suis né natif de Lutèce.
Là, dans le sein de la bassesse,
Longtemps sans fortune et sans nom,
J'étais Pierre-Augustin Caron.
Fatigué de mon indigence,
Je me poussai par l'impudence,
Et pour étayer mes succès,
Soudain je me fis Beaumarchais.

Je me faufilai dans la clique
Des amateurs de la musique,
Grâce au tumulte des archets.
D'abord on souffrit Beaumarchais.
Puis, à Paris, où tout est mode,
Bouffon payé, bouffon commode,
La fortune que tant je cherchais
Par la main guida Beaumarchais.

Poussé par l'aveugle déesse
A la cour, près d'une princesse,

1. Cette pièce, qui fit beaucoup de bruit, était une parodie de certains couplets de *Tarare,* les meilleurs de la partition, chantés par l'eunuque Calpigi :

Je suis né natif de Ferrare, etc.

Appui des arts chez les Français,
O prodige ! on vit Beaumarchais.
Mais j'eus bientôt levé le masque,
Et pour la plus stupide frasque
A l'antichambre des valets
On fit retourner Beaumarchais.

Berné comme un fat qui se blouse,
J'intrigue et je prends une épouse,
Je l'enterre et j'hérite exprès.
Bravo ! brigando Beaumarchais.
Je retrouve encore une femme ;
A mon profit elle rend l'âme.
De deuil en deuil, à peu de frais,
En carrosse on vit Beaumarchais.

D'un Crésus, en rusé faussaire,
Je me fabrique légataire ;
Son héritier, par un procès,
Somme le hardi Beaumarchais.
On plaide, on me déclare infâme ;
La faveur me lave du blâme ;
Mais toujours, avant comme après,
Je fus, je serai Beaumarchais.

Trop connu, je restai sans dupe ;
J'apprends que Vergennes s'occupe
A protéger certain congrès ;
Alerte, alerte, Beaumarchais !

Je projette un commerce inique,
Et pour armer la république,
Je lui vends cher nos vieux mousquets.
Londre encor paya Beaumarchais.

Sans goût, sans pudeur, sans génie,
Je compose une comédie;
Sur moi l'on crie en vain haro,
Tout réussit à Figaro.
Sous ce nom quand chacun me hue,
Cent fois pour me voir on se tue.
Et tout filou, brigand, maraud,
Désormais a mon Figaro.

Enflé d'un succès aussi rare,
En laquais j'écrivais Tarare,
Quand une lettre à deux cachets
Détrône à l'instant Beaumarchais.
Traîné par une loi bizarre
Comme un novice à Saint-Lazare,
On vit ses innocents guichets
Trembler devant un Beaumarchais.

Mais le temps, ce terrible maître,
En m'apprenant à me connaître,
A Toulon, pour tous ces hauts faits,
Va rendre marin Beaumarchais.
Du sort admirez la malice :
Ce que n'eût pu force, justice,

Un Parlement et ses arrêts,
Un cocu détruit Beaumarchais[1] !

RÉCIT

DU

PORTIER DE BEAUMARCHAIS

A PEINE Beaumarchais débarrassant la scène
Avait de *Figaro* terminé la centaine,
Qu'il volait à *Tarare,* et pourtant ce vainqueur
Dans l'orgueil du triomphe était morne et rêveur.
Je ne sais quel chagrin, le couvrant de son ombre,
Lui donnait sur son char un maintien bas et sombre ;
Ses vertueux amis, sottement affligés,
Copiaient son allure, autour de lui rangés.
Ses mains sur Sabatier[2] laissaient flotter les rênes ;

1. L'issue de l'affaire Kornmann fut un nouveau succès pour Beaumarchais. L'arrêt du Parlement, rendu le 2 avril 1789, prononça la séparation entre les deux époux, et condamna le banquier à 2,000 livres de dommages-intérêts envers ses adversaires et à tous les dépens. Mais si Beaumarchais avait gagné son procès en justice, il l'avait perdu depuis longtemps dans l'opinion publique et son triomphe fut accueilli par des murmures.

2. L'abbé Sabatier, conseiller clerc au Parlement de Paris. — (Il a été depuis, en 1787, enfermé au Mont-Saint-

Il filait un discours [1] tout rempli de ses peines.
Sainte-Foix et Gudin [2], qu'on voyait autrefois
Satellites ardents s'animer à sa voix,
L'œil louche maintenant et l'oreille baissée,
Semblaient se conformer à sa triste pensée.
Un effroyable écrit, sorti du sein des eaux,
Des Perriers [3] tout à coup a troublé le repos,
Et du fond du Marais une voix formidable [4]
Se mêle éloquemment à l'écrit redoutable.
Jusqu'au fond de nos cœurs notre sang s'est glacé;
Des badauds attentifs le crin s'est hérissé.
Cependant sur le dos d'un avocat terrible [5]
S'élève avec fracas un mémoire invincible,
Le volume s'approche et vomit à nos yeux
Parmi de noirs flots d'encre un monstre furieux;
Son front jaune est armé de cornes flétrissantes;
On lit sur tout son corps cent phrases menaçantes;
Indomptable Allemand, banquier impétueux,
Son style se recourbe en replis tortueux;

Michel, pour discours peu décent devant le Roi dans une séance du Parlement). (M.)

1. Phrase d'un mémoire de Beaumarchais en réponse à celui du sieur Kornmann. (M.)

2. Sainte-Foix, ancien surintendant de M. le comte d'Artois, qui a été chassé et blamé par arrêt. — Gudin, fils d'un horloger protestant, littérateur assez distingué. (M.)

3. Directeurs de la compagnie des eaux de Paris. (M.)

4. Le comte de Mirabeau, qui a écrit contre les eaux et qui par suite a fait un vigoureux factum contre le sieur Beaumarchais. (M.)

5. L'avocat Bergasse, défenseur de Kornmann. (M.)

Ses longs raisonnements font trembler la police.
Il n'est point d'oppresseur, d'escroc qui ne pâlisse.
Le Châtelet s'émeut, Paris est infecté,
Et tout le Parlement recule épouvanté.
Tout fuit, et sans s'armer d'un courage inutile,
Dans les cafés voisins chacun cherche un asile.
Pierre Augustin, tout seul, protecteur des Nassaux[1],
Ameute sa cabale et saisit ses pinceaux,
Souffle au monstre un pamphlet *vibré*[2] d'une main sûre
Et que dans quatre nuits forgea son imposture.
De dégoût et d'horreur le monstre pâlissant
Aux pieds de Beaumarchais se roule en mugissant,
Il bâille et lui présente une gueule enflammée
Qui le couvre à la fois de boue et de fumée.
La peur nous saisit tous; pour la première fois
On vit pleurer Gudin et rougir de Charnois[3].
En calembours forcés leur maître se consume;
Ils n'attendent plus rien de sa pesante plume;
On dit qu'on a vu même en ce désordre affreux
Le Noir qui d'espions garnissait tous les lieux.
Soudain vers l'Opéra l'effroi nous précipite;
On nous suit, nous entrons; mon maître, mis en fui
Voit voler en lambeaux *Tarare* fracassé;
Dans sa loge lui-même il tombe embarrassé.
Excusez ma longueur; cette scène cruelle

1. Le prince de Nassau avait été compromis dans l'affaire Kornmann par Beaumarchais. (M.)
2. Expression de la préface du *Mariage de Figaro*. (M.)
3. Auteur d'une réponse à un homme impartial en faveur de Beaumarchais. (M.)

Sera pour moi d'ennuis une source éternelle.
J'ai vu, messieurs, j'ai vu ce maître si chéri
Traîné par un exempt que sa main a nourri.
Il veut le conjurer et son discours l'effraie ;
Ils montent dans un char dont le Roi les défraie ;
Sous le fouet du cocher le quartier retentit.
Le fiacre impétueux enfin se ralentit :
Il s'arrête non loin de cet autel antique
Ou de Vincent de Paul est la froide relique ;
Je cours en soupirant et la garde me suit.
D'un peuple d'étourneaux la file nous conduit.
Le faubourg en est plein ; leur bouche dégoûtante
Conte de Beaumarchais l'aventure sanglante.
J'arrive, je l'appelle, et, me tendant la main,
Il ouvre le guichet qu'il referme soudain :
Le Roi, dit-il alors, me jette à Saint-Lazare ;
Prenez soin entre vous de ce pauvre *Tararc*.
Cher ami, si le prince, un jour plus indulgent,
Veut bien de cet affront me payer en argent[1],
Pour me faire oublier quelques jours d'abstinence,
Dis-lui qu'il me délivre une bonne ordonnance ;
Qu'il me rende... — A ces mots, le héros enfermé
Est resté devant moi comme un oison plumé,
Triste objet où des dieux triomphe la justice,
Mais qu'on n'aurait pas dû fesser comme un novice.

1. Allusion à la correction que l'on prétendait avoir été infligée à Beaumarchais dans la prison de Saint-Lazare.

LES TRIBULATIONS
DE MONSIEUR BONIFACE[1]

Mais n'est-il pas cocace,
Ce monsieur Boniface ?
Voyez quelle grimace,
Quelle mine il fait là.
Le pauvre homme se fâche ;
C'est que sous sa moustache
On lui met le panache
Que nos garçons n'ont pas.

Hôte de la Grand-Pinte,
Je vous porte ma plainte ;
Ma femme est là qui pinte
Avec deux avocats. —
Ne fais point de tapage,
Car ta moitié, fort sage,
Te laisse ici pour gage
Et l'écot sur les bras. —

Il vient à la police
Pour demander justice :
Voyez quelle malice !

1. A propos des Mémoires publiés par Kornmann.

On l'écoute comme ça.
J'ai, dit-il, la jaunisse,
Mine de pain d'épice. —
Va chercher ta nourrice,
Elle te guérira. —

Il court à la rivière
Pour s'en faire une bière,
Montant sur une pierre
Pour s'enfoncer plus bas.
Il se salit la mine,
Il se crotte l'échine;
Revenant il clopine,
La Seine n'en veut pas.

Sur les tours Notre-Dame
J'irai, dessus mon âme,
Me venger de ma femme
En me jetant en bas.
Il veut monter la rampe,
Voilà-t-il pas la crampe,
Et mon vilain décampe
Sans avoir fait un pas.

Au détour d'une rue
Il faut que je me tue,
Le front contre un plâtras,
Dit-il; puis il se rue.
Il sent qu'on le repousse,
Il choit de la secousse,

Mais le bois qui rebrousse
N'est pas brisé pour ça.

Voyons si cette lame
Pourra m'arracher l'âme ;
Vengeons-nous d'une infâme
Par un noble trépas.
Le pas est difficile.
La main n'est pas habile,
La lame qui vacille
Passe au-dessus du bras.

Il court chez la sorcière,
Demande une manière
Comment il pourra faire
Pour avoir le front ras. —
Ferme l'œil quand tu veilles,
Sois dur des deux oreilles,
Je te promets merveilles,
Car rien ne sentiras. —

Voyons en chirurgie,
Voyons en pharmacie,
Quelques gens de génie,
Connaissant ce mal-là. —
Malade ridicule,
Avale la pilule ;
Jusqu'au moindre scrupule
On te la dorera.

Dans sa dernière transe
Il court à l'audience :
Messieurs, je veux vengeance,
Je suis... *et cætera.* —
Dandin, plein de prudence,
Prend en main la balance :
C'est cornes d'abondance.
Va, tu les porteras.

Messieurs de la Sorbonne,
A vous je m'abandonne ;
Ma pauvre âme s'étonne
S'il faut mourir comm'ça. —
Ami, prends patience,
Tu fais ta pénitence ;
Cela vaut indulgence
Pour qui ne s'en plaint pas.

LES TALENTS DU MARQUIS[1]

Sans biens, sans talents, sans figure,
De ma sœur l'humble créature,
Je fus un beau jour fort surpris

1. Charles-Louis Ducrest, frère de Mme de Genlis, après avoir servi dans les armées de terre et de mer, était par-

D'être colonel et marquis.
Mais bientôt, las du militaire,
Voulant tâter du ministère,

venu au grade de colonel commandant des grenadiers royaux, lorsqu'il fut nommé chancelier du duc d'Orléans. Il fit preuve dans ces fonctions de beaucoup d'intelligence et d'activité, et ne tarda pas à se croire propre à occuper les premiers emplois de l'État, ce qui lui suggéra une démarche dont l'unique résultat fut de le couvrir de ridicule.

Brissot, qui avait été intimement lié avec Ducrest, a consigné dans ses *Mémoires* le récit de cette mésaventure :

« La mort, écrit-il, avait enlevé M. d'Orléans le père ; son fils mit à la tête de sa fortune prodigieuse le marquis Ducrest. C'était un homme d'esprit, actif, novateur, éternel créateur de projets qui avaient pour but d'enrichir son maître et d'honorer son administration. Ducrest voulut s'entourer d'hommes instruits, s'attacher les savants, encourager les arts, les sociétés. Ainsi l'on donna des pensions aux premiers, des secours aux inventeurs. On créa une foule de sociétés philanthropiques dans les apanages du prince. Mais ce beau début ne fut pas soutenu...

« Enivré de l'encens que lui prodiguèrent ses flatteurs, Ducrest se crut bientôt le seul homme capable de régénérer la France. L'archevêque de Sens, son parent, dominait alors le conseil. Instruit des menées de Ducrest, il lui offrit, pour le tenter, une place dans le ministère ; mais Ducrest voulait être premier ministre, et, dans son délire, il écrivit une lettre au Roi où il confessait naïvement qu'il était le seul ministre qui pût sauver l'État. Ce trait de folie perdit Ducrest et amusa tous les salons de la capitale à ses dépens... Cette lettre, où il n'y avait de ridicule que le naïf orgueil et les prétentions de celui qui l'avait écrite, fut présentée au Roi par le duc d'Orléans. Il en courut des copies à la cour, à la ville, et elle fut l'objet des plus amères plaisanteries, surtout de la part de ceux qui ne la connaissaient pas. On prétendait même que le

D'un prince je fus chancelier :
Voilà, voilà le bon métier.

C'est une place d'importance,
Au moins la première de France ;
Mais l'État est dans l'embarras :
Allons, marquis, offre ton bras.
Mais je déclare par avance
Qu'il me faut la surintendance ;

duc d'Orléans en avait senti le premier le ridicule, et avait dit à Ducrest : *Vous n'avez oublié dans votre éloge que de vous vanter d'être le plus joli homme de France.* On dit aussi que si Mme de Sillery-Genlis ne s'était pas opposée à la présentation de cette lettre c'était pour se venger de ce que Ducrest ne l'avait pas empêchée elle-même d'écrire son livre sur la *Religion*... Quant à lui, pour se venger des railleries du public, il imprima un ouvrage politique. On ne peut nier qu'il n'eût beaucoup d'esprit, quelquefois des idées neuves, quelquefois encore des calculs assez ingénieux. Mais on y voyait plutôt une tête où les projets débordaient de toutes parts, qu'une tête sage et mûre pour le ministère. »

Il s'en fallut de peu cependant que la démarche de Ducrest ne fût couronnée de succès : « On assure que le Roi ayant lu l'ouvrage que le prince avait prié qu'on ne communiquât point à l'archevêque de Toulouse, fut pendant vingt-quatre heures dans l'indécision ; que Sa Majesté s'en étant ouvert à quelqu'un (la Reine), on profita avec adresse des préventions fondées que l'auteur a données contre lui pour faire naître des doutes sur la bonté de son ouvrage ; on décida le Roi à le communiquer à M. de Brienne. Le prélat ministre eut l'adresse de relever quelques propositions moins lucides du mémoire et le résultat fut que M. Ducrest fut éliminé. On prétend cependant qu'on a profité clandestinement de quelques-unes de ses idées. » (*Correspondance secrète sur la cour et la ville.*)

Sans quoi, messieurs, point de marquis :
On ne peut m'avoir qu'à ce prix.

Après tout, dans ce grand royaume
Est-il, je vous prie, un seul homme
Que l'on puisse me comparer,
Soit magistrat, soit financier ?
Calculs, états, plans de finance,
De tout n'ai-je pas connaissance ?
Je suis l'unique en tout pays.
Allons, allons, saute marquis.

Je n'ai plus qu'un mot à vous dire :
J'aime tant le Roi, notre sire,
Que je lui veux, par mes projets,
Rendre le cœur de ses sujets.
Je change tout le ministère,
Du peuple je me fais le père,
Et tous les Français ébahis
Chanteront : Vivat le marquis !

Si je n'étais pas si modeste,
Je pourrais bien dire le reste ;
Mais je ne veux pas me louer :
A l'œuvre on verra l'ouvrier.
Il suffit que par moi la France
Va se trouver dans l'abondance ;
Ce sera pis qu'en paradis :
Allons, allons, saute marquis.

Marquis, vous dansez à merveille [1],
Mais je veux vous dire à l'oreille
Ce que j'entends dire à chacun :
Vous n'avez pas le sens commun.
Guérissez votre pauvre tête,
Soyez moins vain et plus honnête,
Ou je fais voir à tout Paris
Comme on fait sauter un marquis.

Je me fais entendre à merveille ;
Mais si trop dure est votre oreille,
Apprenez donc, mon cher Ducrest,
Que ce sera sans flageolet,
Car quand vous viendrez à paraître,
Pour m'amuser, par la fenêtre
Je vous fais jeter à l'instant ;
Me comprenez-vous maintenant ?

1. Ce couplet et le suivant forment la réponse du duc d'Orléans.

ANNÉE 1788

LES DEUX DUVAL[1]

Deux Duval sont à Paris;
Tous deux font les renchéris,
  Voilà la ressemblance.
L'un est tout sucre et tout miel,
L'autre n'est qu'absinthe et fiel,
  Voilà la différence.

1. Le sieur Duval, confiseur à l'enseigne du Grand Monarque, et M. Duval d'Esprémenil que sa conduite dans les dernières discussions parlementaires a fait surnommer le Lord Gordon du Parlement de Paris (M.). — Jean-Jacques Duval d'Esprémenil s'était signalé par son hostilité envers la cour lors du *Procès du Collier*. Défenseur zélé des prérogatives du Parlement, il devint l'adversaire le plus audacieux et le plus populaire des plans de Brienne et ce fut lui qui dénonça aux magistrats en termes indignés le projet de création d'une cour plénière et de grands bailliages que le ministre comptait mettre à exécution pour dépouiller le Parlement de ses attributions politiques

Ils vont débitant partout
De grands mots, et puis c'est tout;
L'un raisonne en confiseur,
Et l'autre en plat confesseur.

Tous deux sont des charlatans
Admirés par les enfants;
L'un montre l'art des bouquets,
L'autre celui des baquets [1].

En papillote à Paris
Des deux on met les écrits;
L'un est pour le diablotin,
L'autre pour le chicotin.

Tous les deux sont devenus
De leur monarque connus,
Voilà la ressemblance.

et judiciaires. Il fut aussitôt arrêté et conduit aux îles d'Hyères, d'où il ne revint qu'après la chute de Brienne. Lorsque le Parlement fut appelé à se prononcer sur le mode de convocation des États généraux, d'Esprémenil insista pour l'adoption de formes aristocratiques suivies en 1614 et son avis l'emporta, ce qui ruina tout à la fois sa popularité et celle du Parlement. Il fut néanmoins nommé député de Paris par la noblesse aux États généraux; mais il perdit dans l'assemblée constituante toute considération et toute influence, et périt sur l'échafaud, le 21 avril 1794.

1. Il avait été l'un des partisans les plus enthousiastes de Cagliostro et de Mesmer, dont on le soupçonnait de rédiger les mémoires.

L'un sur sa porte l'a mis,
L'autre voudrait faire pis [1],
Voilà la différence.

EN ATTENDANT [2]

Dans un coupable écrit, dont la malignité
D'un vulgaire ignorant nourrit l'avidité,
Un proscrit, un transfuge, horreur de la patrie,
Ose attaquer l'honneur, insulter le génie,
Et d'un venin subtil empoisonner des jours
Dont l'estime publique accompagne le cours!

1. Brissot prétend dans ses *Mémoires* que d'Esprémenil voulait *débourbonnailler* la France. La conduite de ce magistrat prouva qu'il poursuivait surtout l'extension et l'affermissement de la puissance parlementaire.

2. A la fin de l'année 1787, M. de Calonne, réfugié à Londres, avait publié un mémoire justificatif de son administration qui fit grand bruit et fut vivement discuté. D'après Hardy, « cette requête de l'ex-administrateur des finances contre lequel toute la France était révoltée, bien écrite et très captieuse, semblait le justifier, sinon complètement, au moins en partie sur plusieurs points. »

Aussi cette publication, sans le disculper aux yeux du public, avait du moins pour résultat de suspendre le jugement des personnes peu familiarisées avec le détail des finances. « Après avoir mûrement réfléchi sur cette requête très finement rédigée, après en avoir pesé tous les détails, on croyait devoir s'interdire de juger son administration

De Necker tu prétends abaisser la victoire !
Tu veux de son triomphe effacer la mémoire,
O Calonne ; et tu crois, par des mots superflus,
Détruire, en un seul jour, cinquante ans de vertus !
De l'intrigue des cours tu connais bien l'adresse !
Ils seront tes amis, ceux que la gloire blesse !
Ils sauront te servir ! Infidèle à son Roi,
Il a déjà trahi son serment et la loi,
Celui qui méditant sourdement ta poursuite,
Vit par toi démasquer sa perfide conduite,
Il partage aujourd'hui tes sentiments jaloux ;
Contre Necker lui-même il protège tes coups,
Et craignant un rival, idole de la France,
Au prix de son repos achète ton silence[1].
Mais, Calonne, dis-moi, ces calculs, ces tableaux,
Ces chefs-d'œuvre impuissants de tes brillants pinceaux,
Auraient-ils pu jamais mériter le suffrage

étant beaucoup plus sage de s'en rapporter à ceux qui, parfaitement instruits et versés dans la manutention des finances, avaient seuls le droit de décider, tous ses comptes vérifiés et comparés soigneusement avec les différents états ainsi qu'avec les pièces créancières, s'il était coupable ou non de tout ce qu'on lui imputait avec tant de raison en apparence, si l'on s'en rapportait, comme il paraissait assez naturel de le faire, au cri public et à celui de la magistrature entière. » *(Journal de Hardy.)*

1. M. de Calonne, en faisant imprimer son mémoire, a consenti à des retranchements considérables ; et l'échange du comté de Sancerre ne sera point annulé. Les poursuites sur les malversations dans la refonte des louis ont été interdites à la cour des monnaies. On a même obligé cette cour à apporter à Versailles toute la procédure, sous prétexte de la faire examiner par le Conseil. (M.)

Des citoyens choisis pour juger ton ouvrage?
Auraient-ils pu braver les regards de la loi[1]?
Non, tu les redoutais! Parjure envers ton Roi,
Et de tous nos malheurs comptable à la patrie,
Tu devais expier la vérité trahie.

Quelle foi désormais donner à tes discours?
Tout trahit, tout condamne aujourd'hui tes détours.
Au fond de ce séjour, où se tait la vengeance,
Tombeau des préjugés, empire du silence,
Les mânes ont frémi! Dans la nuit du cercueil,
Terray, Turgot, Clugny, qu'irrite ton orgueil,
Tous ont parlé : leur voix confond ton imposture :
De leur tombe entends-tu s'exhaler leur murmure,
Qui d'un héros, par toi lâchement insulté,
Atteste la candeur et la véracité[2]?

1. Les états informes communiqués, après tant de difficultés, aux notables, sont-ils ceux mêmes que M. de Calonne, dans son discours d'ouverture, a annoncés, avec tant d'emphase, avoir mis sous les yeux du Roi? Ceux qu'il présente aujourd'hui sont-ils absolument semblables? S'il y a quelque différence entre eux, le mensonge est constaté; s'ils sont conformes les uns aux autres, pourquoi les refuser à ceux qu'il était de son intérêt de convaincre? Pourquoi les avoir refusés au Parlement? Il est difficile de concilier tant de contradictions. (M.)

2. L'abbé Terray, M. Turgot et M. de Clugny ont successivement formé des tableaux de situation des finances, dont l'exactitude, dans les principaux résultats, n'a jamais été contredite que par M. de Calonne. Le compte de M. Necker est parfaitement d'accord avec ceux de ces trois ministres. Il serait difficile à M. de Calonne de persuader à la France et à l'Europe que M. Turgot trompa son Roi

Fleury, dont tu croyais pouvoir capter l'hommage,
A la vertu lui-même enfin rendit hommage,
Et ce fatal aveu qu'imposa le devoir,
Renversa tes projets et trompa ton espoir[1].
Pourquoi n'as-tu donc pas détruit cet édifice,
Quand tout cédait encore au gré de ton caprice?
Necker te défia : rival de sa grandeur,
Pourquoi n'osas-tu point imiter son ardeur?
L'athlète généreux brûle de se défendre :

et la nation! M. de Calonne a grand intérêt d'attaquer un ouvrage dont la vérité vainement contestée accuse ses incroyables déprédations. Peut-être a-t-il réussi, auprès de quelques esprits faibles, à répandre des doutes que la réponse de M. Necker aura bientôt dissipés, mais si l'on compare les mœurs et les principes connus de M. de Calonne et sa conduite ministérielle avec le caractère et les vertus de M. Necker, croira-t-on que les assertions audacieuses d'un homme à qui il ne reste que cette misérable ressource pour affaiblir les reproches de malversations qu'il a encourus, puissent balancer le témoignage de deux ministres révérés par la nation, et dont les opérations concordent entre elles? (M.)

1. Pendant l'assemblée des notables, M. de Calonne chercha à s'étayer du témoignage de M. de Fleury contre M. Necker. Il lui écrivit à cet effet; mais M. de Fleury lui répondit qu'il avait examiné avec le plus grand soin les calculs du compte rendu, lorsqu'il avait succédé à M. de Necker, et que le résultat de cette vérification lui en avait démontré l'exactitude. M. de Calonne se garda bien de montrer cette lettre au Roi! Mais M. de Fleury, qui avait eu la précaution d'en envoyer copie à M. de Miromenil, l'avait prié, en même temps, d'en donner connaissance au Roi : M. de Miroménil le fit exactement. Le ressentiment qu'en eut M. de Calonne donna lieu à une querelle fort vive entre eux; et ce dernier parvint à entraîner M. de Miroménil dans sa chute. (M.)

Necker t'ouvrit l'arène; il y fallait descendre.
Pourquoi, si le vaisseau gouverné par tes mains
Te semblait menacé de périls trop certains,
N'as-tu donc point, pilote industrieux et sage,
Prévenu tout à coup les horreurs du naufrage?
Quand le Sénat français présageant ces malheurs,
Aux pieds du souverain déposait ses frayeurs,
De son peuple à ses yeux colorant l'indigence,
Pourquoi fis-tu briller une fausse opulence[1]?
Tu trompais donc alors notre crédulité!
Mais bientôt tu détruis notre sécurité;
Et la France, arrachée à son calme propice,
Sous ses pas voit s'ouvrir un affreux précipice,

1. Au mois de décembre 1785, le Parlement se refusait à l'enregistrement de l'emprunt. Sa résistance était unanime. M. de Calonne crut avoir à se plaindre de M. Damécourt, rapporteur à la cour. Il eut avec lui une explication très vive, dans laquelle il s'emporta jusqu'à le menacer. Ce magistrat eut la fermeté de lui répondre ces paroles, que l'événement a si bien justifiées : Vous ferez, Monsieur, ce que vous voudrez. Je resterai chez moi avec ma considération et ma place au Parlement; et vous, vous sortirez déshonoré du contrôle général. — M. Damécourt perdit en effet le rapport des affaires de la cour; et le Parlement ayant été mandé à Versailles, le Roi y fit enregistrer l'édit. Cette compagnie avait témoigné, dans ses remontrances, les plus vives inquiétudes sur la situation des finances, et supplié le Roi de veiller par lui-même à leur manutention. M. de Calonne fit répondre par le Roi que les finances étaient dans l'ordre le plus satisfaisant; que la dette publique était assurée, et sa liquidation établie sur des bases solides; et c'est huit mois après un pareil langage, c'est au mois d'août 1786 qu'il parle au Roi d'un déficit énorme, qu'il propose des plans de réformation, une assemblée des notables, etc., etc. (M.)

Que ta perfide audace avait couvert de fleurs.
L'État n'est désormais qu'un théâtre d'horreurs;
C'est un frêle vaisseau battu par la tempête.
Entouré des écueils où le hasard le jette,
Il n'offre déjà plus que des débris flottants,
Qu'un pilote incertain dispute encore aux vents !
Trop heureux si des flots un jour bravant la rage,
Dans le port il pouvait réparer leur outrage!

Mais si tu ne crois pas que la patrie en pleurs
Puisse à toi seul, Calonne, imputer ses malheurs,
Pourquoi porter tes pas dans une île étrangère?
L'innocent doit-il fuir et craint-il la lumière?

Le vainqueur d'Annibal, le plus grand des guerriers,
Scipion, succombant sous le poids des lauriers,
L'immortel Scipion est accusé dans Rome;
Il ne fuit pas son juge; il paraît en grand homme :
Écoutez, leur dit-il, augustes sénateurs,
Scipion va répondre à ses vils délateurs.
Romains, votre grandeur est mon premier ouvrage :
A pareil jour mon bras vous a soumis Carthage;
Je vainquis Annibal. En ce jour glorieux,
Montons au Capitole et rendons grâce aux Dieux. —
Chez un peuple rival, qui, fort de nos faiblesses,
Te cache son mépris sous d'utiles caresses,
S'offre un nouvel exemple : Hastings est accusé;
Hastings par un soupçon se croirait offensé :
Mais il est citoyen; sa patrie est son juge :
En des lieux étrangers dédaignant un refuge,

Il vient, il se soumet à ses accusateurs :
Comme lui comparaît aux tribunaux vengeurs ;
Sa fuite à tous les yeux le rendrait méprisable,
La tienne te condamne et décèle un coupable.
L'honneur, l'honneur exige un aveu solennel,
Et l'innocent qui fuit est déjà criminel.
Il en est temps encore : un tribunal suprême[1]
Va s'ouvrir, et tu dois t'y présenter toi-même.
Necker soutint ses droits ; tu défendis les tiens :
Tous deux soyez jugés par vos concitoyens.
Viens t'offrir à leurs yeux ; viens, que rien ne t'arrête :
Necker t'imitera, cours y porter ta tête.

RÉFLEXIONS D'UN PATRIOTE[2]

AMOUR sacré de la patrie,
Toi qui péris dans tous les cœurs,
N'abandonne pas mon génie ;
Donne-lui tes saintes fureurs !

1. Les États généraux. (M.)

2. Ode patriotique dans le genre des *Philippiques*. (M.) La violence de cette pièce est un témoignage frappant de l'irritation produite par les actes de Loménie de Brienne. Le ministre, après avoir renvoyé les notables, s'était trouvé en présence de l'opposition du Parlement, qui refusait d'accepter ses expédients financiers et d'enregistrer les édits du timbre et de la subvention territoriale. Il lui avait

Qu'en dépit de la tyrannie
Qui foule aux pieds toutes les lois,
Le feu de ta mâle énergie
Éclate aux accents de ma voix.

Oui, par toi les âmes sublimes
Conçoivent toutes les vertus;
Tant qu'on a suivi tes maximes
L'on a vu naître des Brutus;
L'on a vu tomber de leur trône
Ces tyrans qu'on nomme des rois;
L'on a vu, brisant leur couronne,
Le peuple reprendre ses droits.

Nous lisons les faits historiques;
Mais, stupides admirateurs,

fallu imposer l'enregistrement par un lit de justice, le 6 août 1787, et aussitôt après exiler à Troyes les magistrats qui avaient énergiquement protesté. Un accord intervint toutefois, et le Parlement revint à Paris; mais le calme fut de courte durée. Lorsque Brienne voulut ouvrir un emprunt de 420 millions, il dut faire imposer l'enregistrement, le 19 novembre, par le garde des sceaux, au nom du Roi qui assistait à la séance. En présence des remontrances réitérées des magistrats, il résolut de renouveler le coup d'État de Maupeou; d'Esprémenil, qui était parvenu à obtenir une copie des édits préparés à cet effet, les dénonça au Parlement, ce qui amena son arrestation et celle de Goislard de Monsabert, l'un de ses confrères qui l'avait énergiquement appuyé. Brienne mit aussitôt après son projet à exécution, et sous prétexte de réformer le corps judiciaire, il frappa les Parlements d'une interdiction de se réunir indéfinie et les remplaça par une cour plénière et de grands bailliages.

Nous n'y puisons pas ces pratiques
Qui devraient diriger nos mœurs.
Sans grandeur d'âme, sans courage,
Oubliant notre dignité,
Nous rampons dans un esclavage
Qui dégrade l'humanité.

Si nous consultons la nature,
Le seul oracle des humains,
Sa voix auguste et toujours pure
Nous prononcera ces destins :
Mes enfants, par votre naissance
Je vous ai rendus tous égaux ;
Pour vous, la moindre différence
Est la source de tous les maux.

Dans les annales historiques
Si l'on cherche la vérité,
Ce n'est qu'au sein des républiques
Qu'on trouve la félicité.
Au milieu des peuples antiques,
Voyez les Grecs et les Romains,
Et parmi nous les Helvétiques :
Ils sont les plus grands des humains.

O ciel ! que ne m'as-tu fait naître
Parmi ces fiers républicains ;
J'y serais ce que je dois être
Et je bénirais mes destins ;
Tandis que dans la servitude

Où l'on me tient assujetti,
Je dévore la turpitude
De n'être qu'un homme avili.

Français ! ah, quelle idée affreuse !
Comment pouvez-vous, sans rougir,
De l'autorité désastreuse
Laisser les bornes s'agrandir ?
Quoi ! vous voyez le despotisme
Étendre sa verge sur vous,
Et dans un vil tolérantisme
Vous vous soumettez à ses coups !

Non, tu n'es point, peuple frivole,
Issu de ces braves Gaulois
Qui firent dans le Capitole
Trembler les grands vainqueurs des rois.
Indolent et vil sybarite,
Tu t'endors sur un lit de fleurs;
Inconcevable Démocrite,
Tu ris de tes propres malheurs.

Une moderne Messaline,
Un Vitellius, un Séjan,
Tous trois ont juré ta ruine,
Sous les yeux du prêtre Mathan [1].
Des Isabelle de Bavière,

1. Il est facile de saisir le sens de ces allusions; l'auteur voulait désigner le Roi, la Reine, Brienne et Lamoignon.

Des Brunehaut, des Médicis,
Vois dans ta souveraine altière
Tous les attentats réunis.

Par sa naissance illégitime,
Enfant odieux de l'amour [1],
Elle fut la fille du crime :
Elle en est la mère à son tour.
Elle ose, nouvelle vipère,
Devenir l'affreux assassin
Du peuple bon, mais téméraire,
Qui la réchauffe dans son sein.

Vous qui, pénétrant les abîmes
De son cœur perfide et honteux,
N'y voyez que vices, que crimes,
Qu'horreurs, que forfaits odieux,
O ciel ! voulez-vous à la terre
Montrer toute votre équité :
Écrasez d'un coup de tonnerre
Ce monstre infâme et détesté.

Puisse le même coup de foudre,
Étendant toujours ses bienfaits,
Renverser et réduire en poudre
Les artisans de ses forfaits.
Que son époux lâche et stupide,

1. Crue fille de M. le duc de Choiseul ; c'est une atroce calomnie. (M.)

Que nos ministres sans honneur
Prouvent, par leur chute rapide,
Qu'il existe un être vengeur.

Mais j'invoque à tort ta puissance,
Ces miracles ne sont pas dus;
C'est pour notre propre défense
Qu'il nous a donné des vertus.
Osons ! déployons l'énergie
Dont il sut animer nos cœurs,
Et d'une affreuse tyrannie
Nous arrêterons les fureurs.

Comme nos sénateurs augustes,
Soyons tous des d'Esprémenils [1];

1. Voici, racontée par un contemporain bien informé, la scène de l'arrestation des deux parlementaires dans la séance du 5 mai, scène que les historiens modernes ont étrangement dramatisée : « Force fut d'enchaîner la licence par des punitions. On donna l'ordre d'arrêter M. d'Esprémenil et M. de Montsabert, moyen employé trop tard et qui ne fit qu'augmenter l'incendie. L'effervescence qui troublait les têtes s'était accrue par l'impunité, au point qu'il n'était plus possible de la maîtriser.

« L'ordre d'arrêter M. d'Esprémenil et M. de Montsabert regardait le département du baron de Breteuil ; il en confia l'exécution à la prévôté, qui, faute d'expérience pour ces sortes de commissions, mit si peu de soin à s'en acquitter que les désignés furent avertis à temps et se sauvèrent au Palais. Là, M. d'Esprémenil demanda que les chambres fussent assemblées ; on appela les pairs ; il eut beau jeu à déployer son éloquence sur la violation de la liberté des magistrats et sur la tyrannie...

« La cour, informée de ce qui se passait au Palais, fit or-

Méprisons les ordres injustes
De nos trois lâches ennemis;
Sans nous, que serait leur puissance,
Leurs droits, leur grandeur, leur éclat?
Rien qu'une orgueilleuse apparence ;
C'est nous qui formons tout l'État.

Quand de ces vérités sacrées,
Empreintes dans ton noble cœur,

donner aux détachements des régiments des gardes de s'en emparer et de mettre des postes et des sentinelles à toutes les portes de la Grand-Chambre, avec défense d'en laisser sortir personne. Peu après, M. d'Agoust, capitaine aux gardes françaises, et depuis major, parut au milieu de l'assemblée et dit qu'il venait de la part du Roi pour arrêter M. d'Esprémenil ; que, ne le connaissant point, il eût à se conformer à la volonté de Sa Majesté. Un silence universel et profond suivit l'exposition de cet ordre. On a voulu faire de ce silence une belle réponse théâtrale, mais il ne fut que l'effet de la consternation et de la peur. Quand on conspire, il faut montrer une audace imperturbable, surtout dans les circonstances de la nature de celles-ci.

« A la fin M. d'Esprémenil se leva; c'était déjà trop tard; il demanda à M. d'Agoust s'il emploierait les voies ordinaires ou la violence. *Le Roi vous en donne le choix*, lui répondit M. d'Agoust avec assurance. Sur quoi M. d'Esprémenil s'étant mis à la suite de M. d'Agoust, ce dernier le conduisit par des détours à un carrosse qui l'attendait. Il n'y aurait pas eu de sûreté pour lui de traverser la foule avec son prisonnier. M. d'Esprémenil fut envoyé aux îles d'Hières, et M. de Montsabert je ne sais plus où. Après ce coup de vigueur on en fit un autre : ce fut d'annoncer à tous les Parlements qu'ils étaient en vacance et que le Roi leur défendait de s'assembler. Le régiment des gardes françaises s'empara du Palais, en prit même les clefs et renouvelait journellement ses détachements. » (*Mémoires du baron de Besenval.*)

Tu fis aux chambres assemblées
Jurer l'éternelle vigueur,
D'Esprémenil, pouvais-tu croire,
Que, parjures à leurs serments,
Les pairs aviliraient leur gloire
En t'abandonnant lâchement ?

Quoi ! pour prix de ton héroïsme,
Jusqu'au temple de l'Équité,
Un vil agent du despotisme [1]
Vient t'enlever ta liberté,
Et, témoins de la violence
Qu'on ose exercer contre toi,
Des milliers d'hommes en silence
Demeurent stupides d'effroi !

A ce spectacle inconcevable
Mon sang bouillonne de fureur ;
Et si mon âme inébranlable
Passait dans chaque spectateur,
Arraché des mains flétrissantes
Qui profanent ta dignité,
Tu verrais tes vertus brillantes
Triompher de l'iniquité.

Cependant, héros magnanime,
Je porte envie à ton malheur ;

1. Le marquis d'Agoust, capitaine aux gardes françaises. (M.).

Dans ta prison, noble victime,
Tu restes tout couvert d'honneur;
Tandis que le Roi qui t'opprime
Et ses ministres abhorrés,
Flétris de l'opprobre du crime,
Sont à jamais déshonorés.

LA RÉVOLUTION DE 1788[1]

Du monarque trompé la sagesse s'éclaire,
Les sinistres fauteurs du pouvoir arbitraire
Dans l'exil à leur tour sont chassés par nos cris,
Et le peuple indigné les dévoue au mépris.

1. Les entreprises de Brienne contre les Parlements avaient provoqué une agitation générale ; les protestations unanimes des magistrats avaient été suivies de graves désordres à Paris et dans les provinces. Le clergé lui-même, sur l'appui duquel le ministre avait compté, s'était déclaré hautement contre lui. Brienne mit le comble à l'indignation générale en édictant par l'arrêt du conseil du 16 août une véritable banqueroute. Aussitôt la cour elle-même l'abandonna, le comte d'Artois n'hésita pas à intervenir auprès du Roi pour obtenir son renvoi, et la Reine, quelque regret qu'elle en eût, dut le sacrifier ; le ministre donna sa démission le 25 août.

« Il y eut un comité de deux heures entre le Roi, la

A leur chute, signal de la publique joie,
L'aveugle despotisme abandonne sa proie;
La nation respire, et, libre désormais,
Reporte vers son Roi des regards satisfaits.
Thémis, à qui la force imposait le silence
En brisant dans ses mains son glaive et sa balance,
Relève dans nos murs un front calme, assuré,
Par la foudre frappé sans en être altéré.
D'un zèle incorruptible encor plus animée
Elle déploie aux yeux sa pompe accoutumée,
Et rentre dans son temple, aux hommages flatteurs

Reine et l'archevêque, au sortir duquel ce ministre fut hué par le peuple de Versailles, quoiqu'il eût donné sa démission, que cette princesse m'a dit depuis lui avoir demandée. M. Necker fut nommé directeur général des finances avec entrée au Conseil d'État...

« On se le rappelle, il y a peu d'exemples d'une transition aussi subite du comble du désespoir et de la rage au contentement, à l'ivresse qui éclatèrent dans Paris, lorsqu'on y sut le renvoi et le rappel de M. Necker. On bénit le Roi et la Reine, et surtout on éleva M. le comte d'Artois jusqu'aux nues. Il faut convenir que son motif et sa conduite méritaient bien de la part du public des témoignages de reconnaissance. La Reine ne jouit pas longtemps de ce retour de la bienveillance publique; vingt-quatre heures suffirent pour la lui ramener : elle la perdit en aussi peu de temps quand on fut informé que l'archevêque allait être cardinal (dignité que l'on regardait comme abolie en France) et que l'abbé de Loménie, qui n'avait pas encore trente ans, était coadjuteur de Sens ; que M^me^ de Canisi avait promesse d'une place de dame du palais et que le régiment de la Reine-cavalerie était donné à M. de Canisi... L'opinion s'exaspéra contre la Reine, la faiblesse du Roi se montra davantage, et le crédit ne reparut pas. » *(Mémoires du baron de Besenval.)*

D'un peuple qui la suit en la couvrant de fleurs[1].
Son retour fait pâlir ceux dont l'avare audace
Brigua l'honneur honteux de siéger à sa place.
De leur pourpre avilie ils détournent les yeux;
Pendant que sans repos, voltigeant autour d'eux,
Avec son dard aigu, le léger ridicule

1. La réintégration du Parlement devint le signal de manifestations enthousiastes : « Le 23 septembre, sur le soir et même avant la nuit fermée, on illumina les façades des maisons dans l'intérieur de la place Dauphine, sur la nouvelle certaine que le Parlement devait se rassembler le lendemain matin à huit heures au Palais, pour y reprendre l'exercice de ses fonctions; la jeunesse et le peuple s'y attroupent, on y tire des pétards et des fusées, jusques vers les dix à onze heures. » Le lendemain, la reprise des séances, interrompues depuis cinq mois, fut un véritable triomphe pour les magistrats : « Une multitude prodigieuse de personnes de tous états se rassemblent dans les cours et dans les salles du Palais, que les soldats du régiment des gardes françaises et ceux du régiment des gardes suisses avaient eu ordre d'évacuer et qu'on avait eu soin de bien nettoyer partout, avec la précaution même d'y brûler en différents endroits du genièvre et de l'encens, comme pour le purifier en quelque sorte. Les magistrats du Parlement s'y rassemblent aussi, trouvant à peine un passage au milieu des démonstrations de la joie la plus vive. »

L'issue de la séance ne fut pas moins remarquable : « On voit sortir les pairs, les présidents et les autres magistrats du Parlement, qui sont applaudis de nouveau à toute outrance, et les tambours de la compagnie de robe courte battent aux champs sur leur passage... Des témoins oculaires de tout ce qui s'était passé au Palais dans cette mémorable journée attestaient y avoir vu couler bien des larmes de joie. Ils pensaient que la sensation produite sur les esprits par un événement aussi remarquable ne pouvait être rendue ou exprimée ni par aucune bouche ni par aucune plume. » *(Journal de Hardy.)*

Tourmente en souriant leur bassesse crédule.
De tous les citoyens les vœux sont triomphants !
Un père tôt ou tard revient à ses enfants.
Ah ! le rayon du jour a percé le nuage !
Ne désespérons plus d'échapper au naufrage ;
Dégageons le vaisseau par un commun effort,
Et, malgré les écueils, il va rentrer au port.
La voix de la justice est du trône entendue :
A ses antiques droits la nation rendue
Sous un roi citoyen va se régénérer ;
Quand l'union renaît tout se peut réparer.
L'astre qui dissipa la nuit de la finance
Se lève de nouveau dans le ciel de la France [1].
Le peuple a retrouvé son ministre chéri,
Et Sully de retour nous ramène Henri [2].

1. « Il fut décidé que, pour satisfaire le public, on appellerait M. Necker. L'archevêque de Toulouse, dans le trouble où l'avait jeté la triste nouvelle que lui avait annoncée la Reine, avait cru qu'il n'était privé que de l'administration des finances, et que M. Necker travaillerait avec lui ; on eut de la peine à le tirer de son erreur et à lui faire entendre qu'il fallait renoncer entièrement à sa place.

« C'est ainsi que l'archevêque, monté au rang des Mazarin et des Richelieu par l'intrigue de quelques femmes, en descendit honteusement, après avoir montré son incapacité, l'indécision de son caractère en affaires et l'insuffisance de ses moyens. » (SÉNAC DE MEILHAN.)

2. Par M. Baillot. (M.)

LA DISGRACE DES MINISTRES[1]

C'en est fait, et ceux dont l'audace
Nous forgeait d'exécrables fers,
Vont enfin reprendre leur place
Parmi les monstres des enfers.
Sans doute ils croyaient dans leur rage,
Ils croyaient, ô comble d'outrage,

1. Jamais, aux jours les plus troublés de notre histoire, jamais chute de ministres ne fut accueillie avec autant d'enthousiasme que celle de Brienne et de Lamoignon, et jamais la foule ne se livra à des manifestations plus significatives. Le soir du jour où la demission de Brienne fut annoncée, « toute la jeunesse des environs du Palais s'escrime à tirer des fusées et des pétards sur la place Dauphine, qui est illuminée en grande partie ainsi que la rue de Harlay; le guet à cheval, abandonnant la partie, laisse prendre à cette jeunesse tous ses ébats et elle brûle avec une sorte d'enthousiasme l'effigie du principal ministre. »

Ces démonstrations se renouvelèrent plusieurs jours durant; « le lendemain, le public renouvelle la scène de la brûlure d'un mannequin représentant le principal ministre dans tout son costume de prélat, ce qui n'avait pu s'exécuter la veille avec tout l'éclat désiré... Le guet à pied et à cheval se bornait, pendant ces réjouissances si bruyantes, à en être simplement spectateur, se promenant sur les quais et tout autour du Palais pour tâcher de maintenir le bon ordre, sans approcher de la place Dauphine où était le foyer des pétards et des fusées. » Cependant, comme de graves accidents s'étaient produits, la police crut devoir prendre dans la soirée du 28 des mesures plus sérieuses, mais elles n'eurent d'autre résultat que de provoquer des scènes plus tumultueuses. « On rapportait le lendemain

Les Français, comme eux avilis.
Ne savaient-ils pas que la foudre
Déjà prête à les mettre en poudre,
Craint et les lauriers et les lys ?

De quelle plaie épouvantable
Dieu te frappa dans sa fureur,
O France ! empire déplorable,
Quelle nuit couvrit ta splendeur !
Vois le Nord appeler la guerre,

que de toutes parts, dans les environs du Palais et de la place Dauphine, ainsi que sur le pont Neuf et sur les quais, la populace avait fait contre le guet, à coups de pierres et de bâtons, une espèce de guerre qui avait duré une bonne partie de la nuit. » *(Journal de Hardy.)*

Lorsque le garde des sceaux, qui avait conservé ses fonctions vingt jours après le départ de son collègue, se retira à son tour, le populaire recommença ses manifestations : « La retraite de M. de Lamoignon ouvrit un vaste champ à la joie tumultueuse de la basoche et de la populace salariée par le Parlement ; elle brûla l'effigie de l'archevêque de Sens et de M. de Lamoignon. La place Dauphine ressemblait à un champ de bataille par l'énorme quantité de pétards qu'on y jetait continuellement. On arrêtait les carrosses et les gens de pied sur le pont Neuf ; on obligeait les hommes à se mettre à genoux devant la statue de Henri IV, ce qu'on n'exigeait point des femmes ; mais les uns et les autres étaient obligés de crier : *Vive Henri IV ! au diable Lamoignon !* On en vint bientôt à exiger des passants de donner de l'argent, sous prétexte de l'employer à acheter des fusées. On imagina de faire un enterrement à M. de Lamoignon, et l'on vit partir du pont Neuf deux longues files de gens portant des flambeaux, qui s'acheminèrent vers la rue de Grenelle, où était la maison du garde des sceaux ; l'intention était d'y mettre le feu. » (*Mémoires du baron de Besenval.*)

Vois le ciel dévorer la terre,
Et l'or tarir dans ses canaux;
Ces malheurs n'étaient rien encore,
Ces deux ministres qu'on abhorre
Te restaient pour derniers fléaux.

Eh quoi, de la cause publique
On vit ces lâches apostats
Marquer leur sombre politique
Par les plus affreux attentats.
On les vit contre nos provinces,
Trompant le plus juste des princes,
Lever l'étendard des forfaits.
Tigres affamés de carnage,
A qui l'on versait pour breuvage
Le sang le plus pur des Français.

Où suis-je? et quel nouveau spectacle
Appelle mon œil incertain?
Quel génie a fait ce miracle?
Quel Dieu nous a tendu la main?
Ils tombent, et le précipice
Que nous creusait leur artifice
De leurs projets est le cercueil.
Ce décemvirat sanguinaire
Est brûlé des feux du tonnerre
Qu'avait allumés son orgueil.

Ainsi, lorsque du sein de l'onde
Troublant le cristal azuré,

L'autan, sur la vague qui gronde,
Se déchaîne et roule égaré,
Que soudain Neptune s'avance,
Au regard que le Dieu lui lance
Fuit l'horrible tyran des airs;
Sa rage impuissante succombe:
Le limon impur qui retombe
S'ensevelit au fond des mers.

Revenez, Dieux de ma patrie,
Vous, nos dignes libérateurs,
Nos remparts contre la furie
De ces lâches conspirateurs.
Mère tendre, sublime Rome,
Au héros qui sauvait un homme
Tu donnais le prix le plus doux.
O combien devons-nous d'offrandes
A ces âmes nobles et grandes
Dont la vertu nous sauva tous!

Et vous, généreuses victimes,
Payés des vertus par l'exil,
De l'honneur martyrs magnanimes,
Toi, Goislard, toi, d'Esprémenil,[1]

1. Le retour des victimes de Brienne ne pouvait manquer de donner lieu à de nouvelles manifestations d'enthousiasme. « Sur le soir du 26 octobre, d'après le bruit qui s'était répandu de l'arrivée du sieur d'Esprémenil qu'on attendait soi-disant vers les huit heures en son hôtel rue Bertin-Poirée, son fils étant de retour de la veille, on illumina dans cette rue. Huit tambours avec fifres ainsi que

Songez qu'une infernale haine
De Cicéron, de Démosthène
Punit les bienfaits par la mort.

nombre de particuliers montent la garde à sa porte pour l'attendre; tandis qu'au village de Villejuif s'était également rendue une multitude considérable de personnes dont les poissardes des halles, munies de fleurs, et les ouvriers faisaient partie, pour l'y attendre et le fêter. La chambre des vacations, instruite que tous les clercs de la basoche du Palais avaient médité de former une brillante cavalcade en uniformes rouges et bleus, accompagnée de nombre de voitures qui avaient été louées ou retenues d'avance pour aller au-devant de ce magistrat le complimenter et lui offrir des lauriers en signe de victoire et de réjouissance, avait mandé les chefs pour les engager à renoncer prudemment à un projet qui ne pouvait que déplaire souverainement à l'administration et leur prescrire en même temps de se borner à ne se réunir qu'au nombre de douze seulement avec leurs habits ordinaires, ce à quoi ils s'étaient vus contraints de souscrire, quoique bien malgré eux. Tout ce monde est trompé et M. d'Esprémenil, qui avait été fêté singulièrement partout sur sa route, au point qu'en quelques endroits on avait, disait-on, tiré pour lui du canon, qu'il n'avait pu se montrer nulle part qu'il ne fût aussitôt suivi d'un cortège considérable, qu'on l'avait couronné à Lyon dans la salle du spectacle, quoiqu'il s'y crût ignoré, ayant pris la précaution de s'y rendre dans le plus grand incognito, n'arriva point à Paris. »

L'apparition des deux conseillers à la messe rouge du Parlement, qui fut célébrée le 12 novembre, fut marquée par une ovation sans précédent dans les annales parlementaires : « Lorsqu'après les révérences, les magistrats vont à l'offrande, la multitude applaudit singulièrement parmi tous les sieurs Duval d'Esprémenil et Goislard de Montsabert, en faveur de qui se fait entendre particulièrement le bruit redoublé des timbales et qui reçoivent sur leur passage, en retournant prendre leur place, des témoignages sensibles de la considération et de l'estime de leurs confrères. » *(Journal de Hardy.)*

Comme eux, marchant à la mémoire,
Vous n'avez les fleurs de la gloire
Qu'après les épines du sort.

Venez! ce temple, ces portiques,
Ce marbre arrosé de nos pleurs,
Parés de festons pacifiques,
Pour vous se couronnent de fleurs.
Venez! le prix de l'héroïsme,
Les lauriers du patriotisme
A vos portes sont suspendus.
L'hymne de la reconnaissance
Vient d'annoncer votre présence
A vos ennemis éperdus.

C'est ainsi que des droits de l'homme
Il est beau d'être défenseur!
Il est beau qu'un État nous nomme
Son père et son libérateur!
Voyez ces larmes de tendresse,
Entendez ces chants d'allégresse,
Ces cris d'un peuple transporté.
Quelle plus noble jouissance!
Vivants, vous assistez d'avance
Aux joies de l'immortalité.

Quelle divinité brillante
Descend de la voûte des cieux!
Quelle lumière étincelante
Me frappe et fait baisser mes yeux!

Un génie auguste s'avance,
M'appelle, et du sort de la France
Sa voix m'annonce la grandeur :
A ces mots, je saisis ma lyre,
Je m'émeus, je cède au délire
D'une prophétique fureur.

Je vois de nos nuits ténébreuses
Tomber le voile déchiré.
Jouissez, nations heureuses,
Du jour qui vous est préparé !
O Louis, père auguste et tendre,
Le sort veut aujourd'hui se rendre
Aux vœux les plus doux de ton cœur !
L'espérance sourit au monde :
Déjà l'abondance féconde
Vient nous ramener le bonheur.

Ainsi, dans les flancs de l'abîme,
Attendant un bras tout-puissant,
De l'univers l'ordre sublime
Dormait dans la nuit du néant.
Des fers, d'une inertie obscure,
Un dieu vint tirer la nature,
Aux éléments donner des lois :
Il parle; leurs discordes cessent;
Le jour brille; les mondes naissent
Et déjà marchent à sa voix.

Colonnes de ce grand empire,
O vous, qui faites son repos,

Princes, que notre amour inspire,
Poursuivez vos nobles travaux !
Ah ! de l'oppression sanglante
Enchaînez l'hydre frémissante,
Marchez de vertus en vertus !
On est héros quand on est homme ;
Oui, que l'humanité vous nomme
Du nom des Henri, des Titus !

Et vous, ô généreux arbitres,
Appelés à venger nos droits,
Vous dont les vertus sont les titres
Dignes enfin de notre choix !
La liberté qui vous contemple
Sort des ruines de son temple
Et redemande ses autels.
J'ai cru voir la cour immortelle
Qui, dans la balance éternelle,
Pesait le destin des mortels.

Trop longtemps égaré sur l'onde
Et jouet des vents en courroux,
Fixe ta course vagabonde,
O vaisseau, ne crains plus leurs coups ;
Ne crains plus un écueil perfide :
Minerve elle-même te guide,
Et Necker préside à ton sort [1] ;

1. « M. Necker est peut-être le seul exemple d'un administrateur qui soit parvenu à réunir autant de voix et une

Pilote heureux, qui, sans naufrages,
Pouvait seul, après tant d'orages,
Te ramener tranquille au port.

CONSIDÉRATIONS
DES NOTABLES DE LA HALLE
SUR LES AFFAIRES DU TEMPS[1]

MADAME ENGUEULE.

Les notables ont fini !
Comm'i zont fait leux capables !
Leux sacré brouillamini
Nous rendait ben plus misérables :

opinion de confiance aussi générale. Il n'avait contre lui que les gens qui cherchent à s'enrichir aux dépens des autres, à profiter de la détresse publique pour faire une fortune prompte, ainsi que les courtisans qui craignaient de trouver son austérité en opposition du produit qu'ils attendaient de leur faveur. On redoutait encore de grandes économies; on les sentait nécessaires. Quant aux hommes qui jugent froidement, ils doutaient que M. Necker pût suffire aux grandes idées que les circonstances présentes exigeaient de lui. » *(Mémoires du baron de Besenval.)*

1. Les notables avaient été assemblés par M. Necker pour fixer la manière dont on devrait convoquer les États généraux (M.). — Necker, qui n'avait pas voulu prendre sur lui de trancher les diverses questions que soulevait la

Mais leur complot est f....,
Ils s'en r'tournent la pelle au c...

JEAN LEFORT.

Ils n'voulont pas du tiers état
Parce qu'il est l'soutien du trône,
Leux fallait de l'aristocrat
Et que l'Roi leur mît la couronne :
Mais leur complot est f....,
Ils s'en r'tournent la pelle au c...

convocation des États généraux, essaya de s'en remettre au jugement d'une nouvelle assemblée de notables, convoquée à cet effet et qui se réunit le 6 décembre. Mais leurs avis furent si peu en harmonie avec les tendances de l'immense majorité de la nation qu'il ne fut point possible d'en tenir compte. « Les notables vont se séparer, lit-on dans la *Correspondance secrète,* le 11 décembre, et il ne sera rien résulté de leur assemblée, si ce n'est la preuve que les temps d'héroïsme sont passés et ont fait place au temps d'égoïsme. »

Le libraire Hardy écrivait, en citant cette pièce dans son *Journal :*

« Je ne suis pas peu surpris de trouver encore au Palais, chez les marchands de nouveautés. une chanson qui s'y débitait gravée et imprimée en taille-douce, telle qu'on va la trouver ici transcrite. »

La chanson était accompagnée d'une lettre d'envoi à M. Necker, directeur des finances, également en style poissard, et ainsi conçue :

« Monsieur, j'ons la valiceuce d'vous envoyer zune chanson d'notre cru ousque vous verrez c'que pensent sus les affaires d'État et sur votre compte c'qu'y a de mieux sus la halle, sans mépriser personne. Chacun y voulait mettre son mot, pour faire vot' éloge, mais ca n'finissait pas et quatte forts de cheux nous n'aurions pas pu porter tout ça. Ça a causé un petit différent sus l'carrieau de la halle,

MADAME SAUMON.

Les grands n'voulont rien payer
Parce qui zont ruiné la France.
Faut ben suer, ben travailler
Pour engraisser leux Excellences;
Pour eux j'faisons v'nir le pain
Et pour nous i font v'nir la faim.

JEAN MANNEQUIN.

Nos seigneux les calotins
Aux curés laissont l'service;

mais ça na pat eu de suite; ils n'ont zu qu'cinq ou six douzaines d'œils pochés, et l'on z'est convenu à l'amiable que not'hommage vous serait adressé rien que par huit notables de cheux nous au nom de tout l'reste.

« Chacun voulait vous envoyer du poisson et du frit, mais j'leux ont ben dit que vous n'preniez rien, ben au contraire, puisque sans vous je n'aurions ni pain ni maille et que vous ne dormiais non pu que rien à cette fin que je n'crevions pas tertous de faim.

« Les cœurs de toute une nation sont un biau cadeau, ca flatte pus zun honnête homme comm' vous, monsieur, que d'biaux présents, on za tout ça pour de l'argent, mais pour de la gloire ça ne s'achette pas.

« Voilà zen quatte mots c'que j'pensons de vous et je n'sommes pas les seuls. Je n'vous applons pas monseigneux, quoiqu'ça vous soit ben du, vous nous l'pardonneriez, mais je n'aimons pas c'mot là. Je n'avons parmi les grands qu'eun ami qu'on zappelle *Monsieur;* vla pourquoi j'aimons mieux vous appeler de même ; c'est zun honneur que j'croyons vous faire, dont j'sommes avec ben du respect et encore pus d'amiquié et de reconnaissance, Monsieux, vos petits serviteurs, les ceux du peuple et de la halle de Paris. »

Et c'n'est que cheux leux catins
Que ces biaux prélats font l'office.
J'n'osons trouver tout ça mauvais,
De peur d'être damnés à jamais.

FANCHON CHOPINE.

C'te noblesse et c'clergé,
Ça n'fait qu'un, ça tire ensemble;
Mais c'est si ben arrangé
Que ça fait deux quand bon leux semble;
Ça leux doube les moyens;
On sait qu'deux corps ont quatre mains.

PRÊT A BOIRE.

Pour nos seigneurs les robins,
Leux z'écrits n'sont que des grimoires,
C'est la robe aux jacobins,
Qu'est moquié blanche et moquié noire.
I'zont leux oui et leux nons,
A cel fin d'mieux plumer l'dindon.

MADAME LELARGE.

J'pouvons ty nourrir tout ça?
Si l'État fait banqueroute,
Faut ben que ces deux ordes-là
Payent leur part ou que l'aze les f.....
J'les ferons porter zà leux taux
A nos grands États généraux.

TENDRE-SON.

C'est là que le meilleux des rois
Connaîtra ce que vaut la France.
J'aurons de la règle et des lois,
On saura sur queux pieds qu'on danse.
Un bon père et d'bons enfants
Se chériront, seront contents.

LES NOTABLES *en chorus.*

Après qu'j'ons vu tant gruger
Les Brienne et les Calonne,
Un brave et sage étranger
Souquient l'État comme eune colonne.
Necker change le mal en bien,
Et pour tant d'peine i ne prend rien.

LES REVENANTS[1]

En vain la noire calomnie
Accuse d'aristocratie
Les Parlements,

1. Dans sa séance du 5 décembre, le Parlement délibérant, toutes chambres assemblées, sur la situation actuelle de la nation, arrêta qu'il y avait lieu de présenter au Roi

Tandis que notre monarchie
Doit son salut à l'énergie
Des revenants.

Par tes vertus, par ton courage,
Modèle de l'aréopage
Depuis longtemps,
De Saint-Vincent, ton héroïsme
Enflamma le patriotisme
Des revenants.

Un arrêté solide et sage
A concilié sans partage
Les sentiments :
D'Esprémenil, c'est ton ouvrage;
Mais tu veux qu'on en rende hommage
Aux revenants.

Tu consacrais à la patrie
Tes soins, tes libertés, ta vie
Depuis vingt ans;

de très humbles et très respectueuses supplications pour l'inviter à convoquer les États généraux, selon les formes aristocratiques qui avaient présidé à ceux de 1614. Cette décision lui fit perdre en un instant toute sa popularité ; et d'Esprémenil, auquel on attribuait la rédaction de l'arrêté, se vit en butte aux plus amères railleries. « Pour adoucir les inquiétudes et les angoisses des magistrats, notait Hardy, quelques citoyens du nombre de ceux qui se montraient attachés à l'ancienne constitution de la monarchie avaient composé et faisaient circuler tout imprimée la chanson que l'on va lire. »

Ton exil ajoute à ta gloire
Et ton rappel à la victoire
Des revenants.

De tes aïeux montrant le zèle,
Comme eux, Goislard, tu fus fidèle
A tes serments;
Encore à la fleur de ton âge,
Tu confirmes l'heureux présage
Des revenants.

Et vous, dont la docte éloquence
Justifia la résistance
Des Parlements,
Partagez la reconnaissance
Qu'offre en ce jour toute la France
Aux revenants.

ÉPIGRAMMES DIVERSES

SUR LES PRINCES[1]

Le quintuor sérénissime
Perd à jamais

1. Le comte d'Artois, le prince de Condé, le prince de Conti et le duc de Bourbon avaient présenté au Roi un

Son honneur, l'amour et l'estime
Des cœurs français;
Mais il lui reste ses écuries,
Ses bas valets,
Ses chiens, ses capitaineries
Et nos sifflets.

SUR BRIENNE ET LAMOIGNON

Faites Brienne cardinal,
Lamoignon pair de France;
A votre pouvoir sans égal
Tout est soumis d'avance;
Mais si de ces deux garnements
Il vous prend fantaisie
De faire d'honnêtes gens,
Sire, on vous en défie.

SUR BRIENNE

Pour la tranquillité publique
Et le maintien des lois,

mémoire dans lequel ils lui exposaient le danger d'accorder au tiers état une représentation trop importante dans la composition des États généraux. Ce mémoire avait été proposé à la signature du duc d'Orléans, qui se borna à donner son adhésion verbale.

Il n'est donc plus, ce prêtre inique,
L'opprobre de l'Église et l'ennemi des rois.
Ambitieux dès son enfance
Et libertin dans tous les temps,
Persécuteur de l'innocence,
Il n'a dû qu'aux forfaits ses succès d'un moment.
Si son exécrable mémoire
Va jusqu'à la postérité,
C'est que l'horreur comme la gloire
Conduit à l'immortalité.

Quoi! si fier le matin, le soir être si bas[1],
Mendier un pardon qu'il ne mérite pas,
Feignant un repentir au-dessus de son crime,
Forcer presque son maître à plaindre sa victime.
Le remords le poursuit, il en est étonné
Et s'indigne en secret de se voir pardonné.

SUR L'AVOCAT BERGASSE

Fidèle à l'amitié, fidèle à la patrie,
Il apprit aux Français à rougir de leurs fers.

1. « Sur ce que le bruit s'était répandu que l'archevêque de Sens, principal ministre, s'était jeté aux pieds du Roi pour demander pardon à Sa Majesté, quelqu'un avait composé ces vers à l'impromptu. » (*Journal de Hardy.*)

Et, fort de sa vertu, puissant par son génie,
Il fut l'appui du juste et l'effroi des pervers.

SUR DUVAL D'ESPRÉMENIL.

De l'abus du pouvoir noble et fier défenseur,
La loi seule l'éclaire et la vertu le guide.
Au sentier de l'honneur son pas est affermi,
Il oppose aux méchants son courage intrépide,
Fléau des oppresseurs, des opprimés l'appui,
C'est l'âme de Caton que l'on retrouve en lui.

ANNÉE 1789

LES ÉTATS GÉNÉRAUX[1]

Lyre de Pindare et d'Alcée,
Des héros noble volupté,
Tu languis, muette et glacée,
Au fond d'un envieux Léthé !
Seul, dans ses veilles poétiques,
Le Brun[2] sur tes cordes antiques
Module ses doctes chansons;
Mais dans nos jours pusillanimes,

1. Pierre-Louis Ginguené, célèbre publiciste français (1748-1816), auteur de cette ode, s'était fait connaître avant la Révolution par une collaboration active à divers journaux dans lesquels il soutenait éloquemment les principes de la justice et de la liberté.

2. Ponce-Denis-Écouchard Lebrun, surnommé Lebrun-Pindare, l'un des poètes lyriques français les plus célèbres du XVIII[e] siècle, a laissé des odes empreintes d'un talent plein de force et d'éclat et où l'on rencontre des strophes magnifiques.

Est-il encor des cœurs sublimes,
Dignes d'applaudir à tes sons?

Ils veulent de ton harmonie
Éteindre les brûlants accords;
Ils veulent au libre génie
Oter sa fougue et ses transports.
Ils disent à l'aigle rapide :
Avilis ton œil intrépide,
Fixé sur l'astre radieux ;
Ne va plus au sein des nuages
Te jouer parmi les orages,
Et porter la foudre des dieux!

Quand sur les vainqueurs d'Olympie
Planait le cygne de Dircé,
Peut-être à quelque oreille impie
Son chant parut-il insensé.
S'il n'eût méprisé leurs murmures,
Qu'importaient aux races futures,
Pise, ses chars et ses coursiers?
Roi de Catane et d'Agrigente,
Par lui votre olive indigente
Se change en immortels lauriers.

Par lui, sous un mont qui l'accable,
Sous d'inaccessibles volcans,
Gémit la fureur implacable
Du plus horrible des Titans.
De sa poitrine hérissée,

La cendre et la flamme est lancée;
La nuit embrase au loin les airs,
Quand le monstre au fond de ce gouffre,
Sur un lit de rocs et de soufre,
Retourne ses flancs entr'ouverts.

O Lyre, des temps souveraine,
Si tu revivais sous mes doigts,
Jusqu'en sa prison souterraine,
Je ferais entendre ma voix.
Au son de ma voix menaçante,
Bouillonnerait de lave ardente
L'Etna par Vulcain dévasté;
Je livrerais à sa furie
Tout ennemi de la patrie,
De la paix, de l'égalité.

Des mortels auguste apanage,
Égalité, fille des Dieux!
Le despotisme et l'esclavage
Te reléguèrent dans les cieux.
Reviens, adorable immortelle;
Un roi bienfaisant te rappelle ;
Des lis relève la splendeur.
Dis à l'orgueil, à l'égoïsme,
Qu'un généreux patriotisme
Est la véritable grandeur.

Vous qui portez l'humble prière
Jusqu'au trône de l'Éternel;

Vous à qui la vertu guerrière
Transmit un éclat immortel,
Gardez ces nobles privilèges;
Mais quittez des droits sacrilèges
Nés sous des règnes oppresseurs.
A ce peuple qui vous contemple
Donnez un magnanime exemple;
Méritez enfin vos honneurs !

Laissez la noblesse vénale,
Fille récente de Plutus,
Défendre cet or, qu'elle étale
Au lieu de gloire et de vertus.
Mais vous, favoris de la gloire,
Mais vous, enfants de la victoire,
De cet or détournez les yeux.
C'est par le fer, par la vaillance,
Par leur sang, vengeur de la France,
Que s'ennoblirent vos aïeux.

Sous des enseignes belliqueuses,
Ralliant leurs vassaux épars,
Quand de leurs tours impérieuses
Ils volaient aux dangers de Mars,
Affranchis des impôts vulgaires,
Leurs biens, noblement tributaires,
S'honoraient d'un impôt guerrier;
Aussi généreux qu'intrépides,
Des soldats étaient leurs subsides;
Leur unique prix, un laurier.

Aujourd'hui, Cybèle et Neptune
Vous offrent d'autres prix encor ;
Mars est amant de la fortune,
Ses palmes ont des rameaux d'or.
Aujourd'hui la paix elle-même
Fait payer cher au diadème
Le faste indolent qui vous suit;
Un peuple innombrable et docile
Cultive un champ, pour lui stérile,
Dont vous recueillez tout le fruit.

Cessent enfin sur nos rivages
Ces intolérables abus !
Pliez vos superbes courages
A de volontaires tributs !
Que, dans votre âme libre et fière,
Le vœu de la patrie entière
Du vil intérêt soit vainqueur !
De votre roi suivez les traces :
Louis immole à nos disgrâces
Un luxe étranger à son cœur.

O Louis ! ô roi populaire !
Français ! tombez à ses genoux !
Il brise le sceptre arbitraire,
Il ne règne plus que pour vous.
Son nom, surpris par la vengeance,
Ne livrera plus l'innocence
Aux fers dont s'indignait Thémis;
La loi punira tous les crimes,

La loi seule aura des victimes;
Louis ne veut que des amis.

Il veut que l'active pensée,
Des États flambeau créateur,
D'un joug honteux débarrassée,
Des cieux atteigne la hauteur.
Au fond de sa coupable enceinte,
Un tyran que poursuit la crainte
Fuit une importune clarté ;
Louis invoque la lumière,
Il ouvre une avide paupière
Aux rayons de la vérité.

Odieuse et funeste armée,
Du fisc affreuse légion,
Dont l'ardeur, de gain affamée,
A dévoré la nation !
Qu'un tribut équitable, unique,
Garant de la dette publique,
En de purs canaux soit versé !
Disparaissez, et, dans l'histoire,
Périsse jusqu'à la mémoire
De votre pouvoir insensé !

Quels feux s'échappent du Ténare?
Noirs complots ! coupables excès !
Français ! quoi ! votre main barbare
S'est baignée au sang des Français !
Dieux ! quelles fureurs vous animent !

O des tyrans qui vous oppriment
Instruments aveugles et sourds !
Flots mouvants, qu'agite et qu'entraîne
Le souffle lointain de la haine
Et le vent orageux des cours.

Qu'au nom d'un bienfaiteur suprême
Se taise l'intérêt jaloux !
Autour de ce roi qui vous aime,
Heureux Français, rassemblez-vous :
Depuis les rives fortunées
Qui des Alpes aux Pyrénées
Dominent sur les flots amers,
Jusques aux bords où ma patrie[1]
Se joint à l'antique Neustrie,
Pour commander à d'autres mers !

Venez au soc patriotique
Unir le glaive et l'encensoir,
Et former un pouvoir unique
Des nœuds de ce triple pouvoir !
Nation longtemps asservie,
Reprends la liberté, la vie,
Dans tes comices solennels !
Qu'aux yeux de l'Europe étonnée
Repose enfin ta destinée
Sur des fondements éternels !

1. La Bretagne. (M.)

Des tyrans, des conseils sinistres
Ont trop enchaîné l'univers :
Un bon roi, de sages ministres,
O France, vont briser tes fers !
A leurs vœux serais-tu rebelle ?
Non ; viens respirer sous leur aile,
Et que, défenseur de tes droits,
Après ces tempêtes horribles,
Vogue enfin sur des eaux paisibles
Le cygne[1] du lac genevois !

LA RÉSURRECTION
DES ÉTATS GÉNÉRAUX

O FILS et filles, tour à tour
Réjouissez-vous dans ce jour !
A vos cris le ciel n'est plus sourd.
Alleluia.

Par le coup du plus grand bonheur,
Perdant sa place et sa faveur,
Calonne fuit comme un voleur.

1. Allusion aux armes de M. Necker, qui portent un cygne. (M.)

Et Brienne inepte à régir,
Lui qui s'empourpra pour rougir,
Loin de nous est allé mugir.

Et ce turbulent magistrat,
Qui, croyant perdre le Sénat,
Perdit son nom et son état[1].

Ici, la justice aux abois
Voyait ses sénateurs sans voix
D'un soldat recevoir des lois.

Là, les provinces en rumeur,
Rappelant leurs droits, leur vigueur,
Faisaient éclater leur douleur.

L'État, dont ce triple fléau
Consuma les os et la peau,
Sort aujourd'hui de son tombeau.

Parmi le trouble et la fureur,
Effet d'un ministre oppresseur,
Necker parut comme un sauveur.

Lorsque la nouvelle éclata,
Chacun la crut, la débita,
Hors le tiers état qui douta.

1. Le Parlement, dans sa séance de rentrée, avait demandé la mise en accusation de Lamoignon et de Brienne.

C'est moi, dit-il : n'ayez point peur;
Touchez mes mains, touchez mon cœur,
Je renais pour votre bonheur.

Le tiers état doutait encor;
Mais en palpant sans nul effort,
Il s'écria : Quel heureux sort!

Heureux ceux qui, sans avoir vu,
Auront enfin constamment cru!
Le ciel bénira leur vertu.

A son aspect tout refleurit,
L'État retrouve son crédit,
L'espoir renaît, la crainte fuit.

O détestables envieux,
Malgré vos cris injurieux,
Necker saura vous rendre heureux!

Par ses soins chaque élection
Va restaurer la nation
Qu'on tenait sous l'oppression [1].

O jour de gloire et de faveur,
Jour où l'on dira, par honneur,
A tout curé : Votre Grandeur!

1. Comme les notables convoqués par Necker s'étaient refusés à toute innovation dans le mode de convocation des États généraux, le gouvernement dut régler les divers points sur lesquels il les avait consultés. Le grand conseil, sur le rapport de Necker, trancha la plus grave difficulté en décidant qu'une double représentation serait accordée au tiers état.

Assez et trop longtemps, hélas !
Nous fêtâmes, jolis prélats,
Des vertus que vous n'avez pas.

O France, tu ne verras plus
Ces grands vicaires superflus,
Pour leur devoir toujours perclus.

Paris, purgé des prestolets,
N'aura plus ces petits collets,
De nos catins les bas valets [1].

Chantez, chantez, pauvres plaideurs :
L'État, frappé de vos malheurs,
Va dissoudre les procureurs.

1. Rien n'était plus injuste que de juger, comme on le faisait trop souvent, l'ensemble du clergé d'après certaines individualités peu recommandables. « Les évêques étaient, en général, très instruits ; plusieurs ont été à différentes époques distingués par des talents éminents, et ils n'avaient point cet esprit de corps qui assujettit servilement aux anciens usages et repousse les lumières. Le clergé de France était peut-être celui de l'Europe qui avait les mœurs les plus décentes ; un assez grand nombre, parmi les prélats, faisait d'abondantes aumônes et se distinguait par sa piété et par la pureté de ses mœurs. Mais on ne doit pas se dissimuler que l'ambition, les plaisirs de la société et l'ennui de la représentation attiraient un grand nombre d'évêques dans la capitale, et c'était un tort du gouvernement de tolérer leur absence de leurs diocèses. Elle avait, dans le rapport religieux, l'inconvénient de priver la province de l'exemple qu'ils étaient faits pour donner, et d'une surveillance attentive sur le clergé inférieur. » (Sénac de Meilhan, *Du Clergé.*)

Le Sénat n'écoutera plus
Tous ces plaidoyers superflus,
Mais bien les clients morfondus.

Et vous, militaires contrits,
Reprenez gaîment vos esprits :
Vos *Cruciateurs* sont proscrits.

Guibert de Bourges[1] vous dira
Que dans ce lieu l'on dénonça,
Ce qu'affreusement il osa.

Mais son deuil aura peu coûté,
Quoiqu'il soit rudement frappé ;
Car chacun, dit-on, l'a drapé.

Vive ce moment fortuné,
Où, tout ainsi qu'un nouveau-né,
Le royaume est régénéré !

Nouvelle terre, nouveaux cieux,
Maints financiers, humbles piteux,
Se retrouveront sans aïeux.

1. « A Bourges, le comte de Guibert a éprouvé une cruelle mortification. Un officier le voyant entrer dans l'assemblée lui dit qu'un homme qui avait cherché à avilir le soldat français ne devait point figurer parmi la noblesse française. On le pria de sortir, il s'obstina. On lui reprocha d'avoir décidé dans le conseil de la guerre qu'on pouvait punir le soldat par le plat d'épée et par le bâton; enfin, après plusieurs avanies mêlées de menaces, il fut obligé de se retirer. » (*Corresp. secrète sur la cour et la ville.*)

Le noble, entiché de son nom,
Et sans humeur et sans façon,
Perdra son orgueil et son ton.

Ce primat gaulois dont l'esprit,
Dans un mandement se perdit [1],
Ira se cacher dans la nuit.

Enfin l'homme patricien,
Fût-il académicien,
Rendra salut au plébéien.

Sur Monsieur ou sur Monseigneur,
Permis à tout bon laboureur,
D'équivoquer tout en douceur.

Necker, bien plus intelligent
Qu'aucun adepte, aucun agent,
Saura fixer le vif-argent.

Le baromètre de la cour,
Au beau décidé sans retour,
Ne variera plus chaque jour.

A l'époque où l'on renaîtra,
Quand la France s'assemblera,
Demandez ce qu'il vous plaira.

1. Sans doute l'archevêque de Paris que le mandement publié en 1787, relativement au *Pastoral* du diocèse, avait déconsidéré.

Si l'on juge comme au Palais,
L'épouse du premier benêt
Pourra trafiquer ses attraits.

Et celui qui le défendra,
Malgré les raisons qu'il aura,
Dûment on le condamnera.

O le beau jour, ô le bon temps !
S'écrieront alors les amants
Sous l'œil des maris mécontents.

Demandons plutôt aux États
Qu'ils s'appliquent enfin, hélas !
A réformer les magistrats.

Qu'ils accordent l'humilité,
Aux auteurs dont la vanité
Révolte la société.

Qu'ils donnent un air de vertu
A nos femmes d'un nom connu,
Dont l'honneur est à fonds perdu.

Que pour punir Royou[1] du bien
Qu'il dit de maint auteur vaurien,
Il soit académicien.

1. Thomas-Maurice Royou, prêtre et professeur au collège Louis-le-Grand, devenu publiciste, avait fondé en 1783 le *Journal de Monsieur*, et s'était rangé parmi les adversaires des idées nouvelles.

Mais déjà les cœurs vont s'ouvrir,
Et dans le moment de s'unir
Goûter le souverain plaisir.

Viens, précieuse liberté,
Sous les lois de l'égalité,
Rendre l'homme à l'humanité.

A ta voix, les fers vont tomber,
Tous les despotes succomber,
Et l'univers te bénira.

Dans les trois ordres confondus,
Ayant pour guide les vertus,
Français, réformons les abus.

Mais ne crains rien, sexe charmant,
Toujours, même en te réformant,
On te chérira constamment.

Si l'on raccourcit tes bonnets,
Si l'on change tes airs coquets,
C'est pour te donner plus d'attraits.

Mais combien de livres nouveaux[1],
Du bien public charmants tableaux,
Naîtront aux États généraux !

1. « Chaque jour, chaque heure voit éclore quelque nouvelle brochure, quelque nouveau volume sur les États généraux ; et si l'on rassemble tous ces écrits à la Biblio-

Le siècle d'or ressuscité
A Louis sera présenté
Comme ouvrage de sa bonté.

A son ministre on dédiera
Un livre où tout Français lira
Qu'il fit chanter l'*alleluia,*
Alleluia.

LA

GRANDEUR DU TIERS ÉTAT[1]

Vous, dont l'or et le sang se prodiguaient dans l'ombre,
Citoyens précieux,
Louis vient d'écarter la nue épaisse et sombre
Dont on voilait ses yeux;
Son grand cœur a senti que rien n'a pu prescrire,

thèque du Roi, l'on y comptera très incessamment plus de volumes encore sur la constitution de la monarchie qu'il y en a déjà sur la constitution *Unigenitus;* car, sur cette grande et belle question, il n'y en a, dit-on, guère au delà de dix mille. » (*Correspondance de Grimm.*)

1. C'est à la fin du mois de janvier que l'abbé Sieyès, grand vicaire de Chartres, avait publié sa fameuse brochure sur le tiers état, qui résumait tous les écrits du temps, et dont l'à-propos fut l'origine de sa fortune politique.

Contre vos justes droits,
Et qu'enfin, quel que soit le berceau d'un empire,
La majesté du peuple y fait celle des rois.

Vous ne redoutez plus aucun ordre sinistre
D'un monarque si doux,
Depuis qu'avec courage un vertueux ministre
S'est déclaré pour vous;
Necker, qui de la France est l'ange tutélaire,
Redouble ses travaux,
Et déjà son génie actif et salutaire
Par sa seule influence a suspendu vos maux.

Utiles plébéiens! vous seuls dans la patrie
Ne vivez point d'abus;
Vous aimez votre prince, et votre âme se fie
Sans peine à ses vertus.
En vous il a placé sa plus chère espérance;
Du peuple il est ami.
Il sait que plusieurs fois le trône de la France,
Ébranlé par les grands, par vous fut affermi[1].

1. Mais ces plébéiens, qui s'étaient distingués par les services rendus à l'État, avaient toujours été récompensés par des dignités et des titres de noblesse. Aussi Sénac de Meilhan prétendait-il, non sans raison, que l'infériorité du tiers état était plus apparente que réelle :

« Cette multitude immense d'hommes actifs, industrieux, qui embrasse par ses travaux tous les arts utiles et agréables, le tiers état, était-il opprimé, humilié ? était-il privé des moyens de faire valoir les talents qu'il recevait de la nature?... Rien ne fut de tout temps plus facile à franchir

Quand le roi Jean revint des bords de la Tamise,
En vain cherchant sa cour,
Il n'apprit qu'il régnait sur la France soumise
Qu'aux cris de votre amour.
Les héros de Calais, ces modèles sublimes,
N'étaient que des bourgeois;
Ces bourgeois[1] généreux, en s'offrant pour victimes,
Vengèrent d'Albion l'infortuné Valois.

On a vu d'Orléans l'étonnante héroïne,
Par sa seule valeur,
Et sans le vain secours d'une illustre origine,
Triompher du malheur.

que la ligne qui séparait la noblesse d'avec le tiers état... Lorsqu'on parle des avantages de la noblesse, on ne peut se dispenser de les regarder comme étant en grande partie communs au tiers état, puisque l'origine connue d'une partie de la noblesse se trouve, dans des temps peu reculés, venir de cet ordre... Cette noblesse, qu'on représente si orgueilleuse, laissait monter au rang de ses chefs des hommes du tiers, et ce tiers, qu'on s'efforce de montrer circonscrit dans les travaux mécaniques, possédait les charges importantes qui donnent une autorité réelle, telles que celles de secrétaires d'État et de la haute magistrature. Enfin du sein de ce tiers si avili, si opprimé, si méprisé, dit-on, sont sorties, dans l'espace d'un siècle, quinze familles honorées de la pairie... Il n'était aucune prérogative que le tiers ordre ne partageât avec la plus haute noblesse, si l'on en excepte celle d'être présenté au Roi comme courtisan et de manger avec lui. » (*Du Tiers État.*)

1. Si on objectait que le mot bourgeois n'est pas assez noble pour être employé dans une ode, je répondrais que c'est le cas de l'anoblir. (M.)

Des superbes Anglais abattus par ses armes,
Délivrant son pays,
De ses concitoyens elle sécha les larmes,
Et replaça son Roi sur le trône des lis.

C'est toujours parmi vous qu'ont reçu la naissance
Ces immortels humains
Que les dons du génie égalent en puissance
Aux plus grands souverains.
Ils ne règnent jamais par le sang, par la guerre,
Mais par l'humanité ;
Gloire de leur pays, délices de la terre,
Ils sont les bienfaiteurs de la postérité.

La charrue existait avant les armoiries,
Enfants d'un fol orgueil :
Loin d'être des vertus les emblèmes chéries,
Elles en sont l'écueil.
Que le noble, qui, fier de ceux qui l'ont fait naître,
Dédaigne un citoyen[1],
Sache que, quelque ancien qu'un nom fameux puisse être,
Le premier qui fut noble était un plébéien.

1. Le dédain et le mépris des nobles pour les roturiers étaient devenus, à la fin du XVIII^e^ siècle, une exception, ainsi que l'a très justement observé Sénac de Meilhan dans ses considérations sur la *Noblesse*. « Cette urbanité des Romains, cet atticisme si vanté des Grecs, s'étaient fondus ensemble pour composer la politesse française. Il fallait qu'un grand eût formé le projet de faire sentir sa supériorité, pour qu'il ne se montrât pas par son ton, ses gestes, ses manières, dans une égalité apparente vis-à-vis

La superstition et la nuit féodales,
Par leurs voiles épais
N'ont que trop répandu des ténèbres fatales
Sur l'empire français.
Ses nobles facultés lui sont enfin rendues;
Il sort de son sommeil :
Ses forces, qui longtemps ont été suspendues,
N'ont que plus d'énergie au moment du réveil.

Qu'avec transport j'entends ce cri patriotique,
Ce cri de liberté !
Elle seule, il est vrai, fait d'un corps politique
L'âme et la sûreté.
Mais craignez de vos cœurs l'ardente effervescence,
Craignez l'esprit d'erreur,
Qui pour la liberté prend souvent la licence,
De la chute d'un peuple affreux avant-coureur.

C'est la philosophie, oui, plébéiens, c'est elle,
Dont l'éclatant flambeau,

de ceux qui avaient avec lui des rapports de société. Il entrait dans l'éducation des grands seigneurs de leur faire sentir la nécessité d'être polis ; on intéressait leur vanité à l'être, en inculquant dans leur esprit que la politesse devait être un attribut de la véritable grandeur, et que, dès le premier abord, c'est ainsi qu'elle s'annonçait. Les gens en place se conduisaient par les mêmes principes et, loin de se montrer altiers, d'être rebutants par leur morgue, ils se plaisaient, en général, à satisfaire au moins la vanité par leur accueil, s'ils ne pouvaient contenter l'ambition ou l'intérêt. Le proverbe populaire : *Donner de l'eau bénite de cour* est la preuve de ce que j'avance. »

Faisant briller enfin la lumière immortelle,
Répand un jour nouveau.
Si du joug des tyrans cette clarté propice
Luit pour vous garantir,
Que du monde éclairé l'auguste bienfaitrice
Jamais de vos succès n'ait à se repentir!

Par ordre divisés, selon l'antique usage,
Mais par le zèle unis,
Que l'intérêt, l'orgueil, avides du ravage,
Loin de nous soient bannis!
Que le peuple français montre à l'Europe entière
Le spectacle imposant
D'une nation ferme, indépendante et fière,
Comblant de ses bienfaits un Roi reconnaissant!

O mes concitoyens! cet empire flexible
Autant que vigoureux,
En se constituant, va se rendre invincible
Par nos efforts heureux:
Semblable désormais au système du monde,
Où les globes épars
Se meuvent librement, sans que rien se confonde,
Et de leur harmonie étonnent nos regards.

LES TROIS FRÈRES[1]

Trois frères habitaient une même maison;
Leur bien, leur intérêt, leur père était le même;
L'un logeait au premier, l'autre était au second
Et le cadet de tous occupait le troisième.
L'aîné battait les gens, buvait, chantait, chassait,
Tout le long du jour s'amusait;
Le second disait des prières,
Le dernier faisait les affaires
Et *payait*. Le ménage allait d'après cela
Tant bien que mal. Un jour la maison, mal construite,
Craqua, fléchit et tout de suite
Du comble au fondement le mal se décela.

Un architecte sage, et qui, par ses lumières,
Ses talents, ses vertus austères,
Se faisait en tout lieu admirer et chérir,
Mandé dans la maison, avait dit aux trois frères :
Je puis la réparer; mais il faut vous unir.

1. Apologue inspiré par les dissensions des trois ordres. — A l'approche des États généraux, les exemples de bonne harmonie entre les trois ordres furent assez rares pour mériter d'être soigneusement notés. Ainsi, à Clermont en Beauvaisis, « l'ordre de la noblesse, avait pris une délibération tendant à supporter dans une parfaite égalité les impôts et les contributions générales de la province, dé-

Moi, dit l'aîné, moi, voir mon frère !
Il demeure là-haut, vous vous moquez, je crois ;
Non, vraiment, j'ai l'âme trop fière
Pour monter dans sa chambre ou l'attendre chez moi.
Moi, disait le second, je suis chez moi, j'y reste ;
Le dernier doit payer, l'aîné doit ordonner,
Moi, jouir et ne rien donner.
Mais, disait le troisième avec un ton modeste,
Au lieu de nous fâcher, tâchons de raisonner.
Vains souhaits, parole inutile !
Tous trois s'injuriaient sans raison, sans égard,
Alors qu'au milieu d'eux parut certain bâtard
De la maison, qui faisait l'homme habile,
Criait toujours, parlementait
Sans qu'on l'interrogeât ; descendait, remontait,
Et ne restait jamais tranquille,
Raisonnait sans principe et parlait sans objet,
Le matin pour l'aîné, le soir pour le cadet ;
Au lieu de l'apaiser, il augmentait le trouble.
Mais tandis que l'on crie et que le bruit redouble,
La maison tombe et les écrase tous.
Français, Français, qu'en pensez-vous ?

libération à laquelle l'ordre du clergé s'était empressé d'adhérer aussitôt que celui de la noblesse la lui avait annoncée, et dont les deux ordres avaient fait part au tiers état en lui envoyant exprès une députation ; ce dont le tiers état avait également fait remercier les deux autres ordres par une députation. » (*Journal de Hardy.*)

HOMMAGE AU TIERS ÉTAT

Si le clergé, si la noblesse,
Mes bons amis,
Nous traitent avec tant de rudesse
Et de mépris,
Laissons-les tous s'en faire accroire,
Perdre l'État;
En attendant, nous allons boire
Au tiers état.

Devant la suprême justice,
Pas plus que nous,
Que leur servent leur artifice
Et leur courroux?
Auraient-ils perdu la mémoire
Que leur éclat
Provient, de même que leur gloire,
Du tiers état?

Nous devons tous à la puissance
Respect, égard;
Mais d'où tenons-nous la naissance?
C'est du hasard.
Le premier qui se rendit maître
Fut un soldat;
Il fut roi : d'où tenait-il l'être?
Du tiers état.

Vous, qui nous traitez de racaille
Si poliment,
Comme nous vous paîrez la taille
Très noblement.
Vive le sauveur de la France !
Necker, vivat !
D'où ce héros tient-il naissance ?
Du tiers état.

De Louis, notre grand monarque,
Ah ! le grand cœur !
Il veut, il fait et il nous marque
Notre bonheur.
Défendons, aimons avec zèle,
Servons l'État,
Qu'à Louis soit toujours fidèle
Le tiers état.

HISTOIRE DE L'ANNÉE 1789[1]

Ça, ma voisine, oyez un conte neuf.
C'est celui d'une année en miracles féconde,

1. « Par M. Peltier, l'auteur du *Sauvez-vous* ou *Sauvez-nous,* de la *Trompette du jugement* et du *Coup d'équinoxe,* trois pamphlets adressés à l'Assemblée nationale et remplis de raison, de violence d'esprit et de mauvais goût. » (MEISTER.) — Bien que cette pièce dépasse par sa date la

C'est le portrait de l'an quatre-vingt-neuf,
C'est au rebours l'histoire de ce monde.

Des lois sans règle, un despote sans frein,
Une peuplade esclave, infortunée,
De cent cachots le sombre souterrain,
Des grands sans mœurs, une cour effrénée
Souillant le cœur de notre souverain ;
C'était l'horreur de notre destinée
Vers le printemps de cette triste année,
Et ce chaos, ce détestable enfer
Se peut vraiment nommer siècle de fer.

Au mois juillet un nouveau feu s'allume,
La liberté brille dans tous les cœurs,
On voit couler le soufre et le bitume.
Mille canons, mille foudres vengeurs,
En mille endroits font retentir l'enclume.
Nous combattons, nous revenons vainqueurs,
Le sang, la mort sont pour nous une fête ;
Nous faisons plus, sur le fer assassin
De nos tyrans nous promenons la tête.
Dieux ! quel été ! c'est le siècle d'airain.

Mais cependant voici venir l'automne
Et de l'État le péril est urgent.

limite du 5 mai 1789, que nous avions assignée à notre recueil, nous n'avons pas hésité à la publier, comme résumant d'une manière caractéristique l'état politique et social de la France aux premiers jours de la Révolution.

Tout est brisé, plus de lois, plus de trône[1];
Il faut payer le major, le sergent;
Pas un écu; la mort nous environne,
Pour l'éviter il nous reste un agent.
Necker le dit; voyez comme avec joie,
D'un cœur allègre et d'un pied diligent,
Chacun de nous se porte à la Monnoie.
Oui, cet automne est le siècle d'argent.

1. Pour se rendre compte de la transformation subie par le caractère et l'esprit français à cette époque, il faut lire les curieuses réflexions que l'état de la France suggérait au comte de Ségur, lorsqu'il rentra dans sa patrie, après un long séjour en Russie : « Pendant cinq ans d'absence et à huit cents lieues de mon pays, je ne pouvais me faire une idée des changements extraordinaires que venaient d'éprouver en peu d'années nos lois, nos caractères, nos esprits et nos mœurs. Les correspondances les plus multipliées ne suffisent pas pour peindre de pareils bouleversements, et les lettres que j'avais reçues à Pétersbourg depuis la naissance de nos orages étaient empreintes d'opinions si diverses et de passions si opposées qu'elles ne m'avaient donné sur notre situation réelle que des notions contradictoires et confuses, de sorte qu'en rentrant dans ma patrie je ressemblais assez au vieil Epiménide sortant de son long sommeil.

« Sur ma route même et avant de parler à personne, j'éprouvais une vive surprise, car tout présentait à mes regards un spectacle imprévu : les bourgeois, les paysans, les ouvriers, les femmes même me montraient, dans leur maintien, dans leurs gestes et sur tous leurs traits, quelque chose de vif, de fier, d'indépendant et d'animé que je ne leur avais jamais connu.

« Un mouvement extraordinaire régnait partout; j'apercevais dans les rues, sur les places, des groupes d'hommes qui se parlaient avec vivacité; le bruit du tambour frappait mes oreilles au milieu des villages, et les bourgs m'é-

Ayant ainsi de la triste patrie
Abondamment réparé le trésor,
La liberté, cette âme de la vie,
Va dans nos cœurs prendre un nouvel essor.
La douce paix, depuis longtemps bannie,
Dans nos foyers peut reparaître encor,
Et de nos maux la source étant tarie,
L'hiver prochain sera le siècle d'or.

tonnaient par le grand nombre d'hommes armés que j'y rencontrais.

« Si j'interrogeais quelques individus des classes inférieures, ils me répondaient avec un regard fier, un ton haut, hardi ; partout je voyais l'empreinte de ces sentiments d'égalité, de liberté, devenus alors des passions si violentes ; enfin, à mon départ de France, j'avais quitté un peuple paisible et courbé par habitude sous le joug d'un long assujettissement ; à mon retour, je le retrouvais redressé, indépendant, et trop ardent peut-être pour jouir avec sagesse d'une liberté nouvelle. » (*Mémoires du comte de Ségur.*)

INDEX ALPHABÉTIQUE

DE LA

CINQUIÈME PARTIE

A

Académie française (L'), I, 114, 159, 107.
Adeline (Mlle), actrice, I, 251.
Aérostats (Les), II, 58-65, 67, 104, 127, 160.
Aides (Cour des), I, 126.
Aiguillon (Duc d'), secrétaire d'État, I, 142, 143.
Albéroni (Cardinal), I, 118.
Albert, lieutenant général de police, I, 78.
Alembert (D'), II, 121-124.
Amelot, secrétaire d'État, I, 142, 249.
Andlau (Comtesse d'), II, 100.
Angivillier (Comte d'), I, 114.
Aquitaine (Régiment d'), II, 20.
Arlande (Marquis d'), II, 159.
Arnaud (Abbé), I, 252. — II, 223.
Arnould (Mlle Sophie), I, 98, 124, 125.
Artois (Comte d'), II, 234.
Aubertot, limonadier, II, 11.
Audinot, bateleur, II, 82.
Audry, médecin, I, 186.
Augustin (Saint-), II, 124, 125.
Autichamp (M. d'), I, 65.

B

Bachois, lieutenant criminel, I, 42.

Balon, magistrat, II, 110.
Baron, acteur, I, 165.
Barthez, médecin, II, 85.
Baudeau (Abbé), I, 101.
Beaumarchais (Caron de), II, 54, 55, 68, 75, 133, 137, 140, 144, 159, 163, 187, 190, 257, 260, 264, 270.
Beaumont (Christophe de), archevêque de Paris, I, 15, 152, 153, 161. — II, 24, 31, 32.
Beauvais (M. de), ancien évêque de Senez, II, 182.
Beauvau (Prince de), II, 244.
Bellecour (M^lle), actrice, I, 229.
Bergasse, avocat, II, 315.
Bermondet, I, 68.
Berthier, premier président, I, 19, 26, 27.
Berwick (maréchal de), I, 224.
Besenval (Baron de), I, 59.
Bevi, magistrat, II, 116.
Bette d'Etienville, II, 213.
Bileheu, magistrat, I, 16.
Biron (M. de), I, 73.
Blanchard, aéronaute, II, 59, 106.
Bleton, *sourcier*, II, 68.
Blotte (M^me de), I, 65.
Boisgelin (M. de), archevêque d'Aix, II, 241.
Boufflers (Comtesse de), I, 68, 247. — II, 95.
Boufflers (Chevalier de), II, 112.
Bourgeois de Boynes (M.), ministre de la marine, I, 35.
Bouzonville, I, 67.
Brancas (Duchesse de), I, 259, 260.
Breteuil (Baron de), secrétaire d'État, II, 200, 225.
Brienne (Loménie de), archevêque de Sens, II, 240, 311, 314, 325.
Brienne (Comte de), I, 163, 167.
Broglie (Maréchal de), I, 62.
Bucquet, médecin, I, 187.

C

Cadet de Vaux, publiciste, I, 115, 117.
Cagliostro (Comte de), II, 212.
Calonne (M. de), contrôleur général des finances, II, 170, 172, 179, 181, 193, 230, 236, 238, 240, 251, 252, 282, 286, 311.
Campein, musicien, II, 91.
Caraman (M. de), I, 59.
Carline (M^lle), actrice, I, 251, 252.
Cassini, I, 60.
Castries (Duc de), I, 66.— II, 194, 225.
Caumartin (M. de), prévôt des marchands, II, 36, 38, 87, 88.
Caveau (Café du), II, 11.
Chabot (M. de), II, 245.

CHALONS (Comtesse de), II, 100.
CHAMBORAN (Mme de), I, 68.
CHAMSERU, médecin, I, 182.
CHARLES, aéronaute, II, 151.
CHARLOT, bourreau, I, 93.
CHARNOIS (M. de), II, 269.
CHAROST (Duc de), II, 246.
CHARTRES (Duc de), plus tard duc d'Orléans, dit *Philippe-Égalité*, I, 168, 170, 174, 175, 237. — II, 32, 33, 69, 101, 151, 158, 243, 254.
CHATELET (Duc du), II, 247.
CHOISEUL (Duc de), I, 67. — II, 3.
CICÉ (Champion de), archevêque de Bordeaux, II, 242.
CLÉOPHILE (Mlle), II, 70, 73.
CLOS, notaire, I, 111.
CLOTILDE (Princesse), I, 70.
CLUGNY (M. de), contrôleur général, II, 283.
COIGNY (Marquise de), II, 101.
COLBERT (J.-B.), I, 87. — II, 194.
COLLÉ, I, 74.
COLOMBIER, médecin, I, 188.
COMÉDIENS FRANÇAIS (Les), II, 45, 66, 136.
COMÉDIENS ITALIENS (Les), II, 124.
CONFLANS (M. de), I, 65.
CONTAT (Mlle), actrice, II, 50, 163, 166.
CONTI (Prince de), II, 243.
COQUEREAU, médecin, I, 188.
CORANCEZ (Olivier de), publiciste, I, 115, 117.
CORIOLAN (Tragédie de), II, 160.
CORNEILLE (P.), I, 221. — II, 82.
CORNWALIS (Lord), II, 14.
CORPS, magistrat, I, 16.
COSSÉ (Duchesse de), I, 259, 260.
COURVILLE (Mme de), II, 213.
CRACOVIE (Arbre de), II, 9.
CRILLON (Duc de), II, 52, 58.
CROSNIER (Mme), marchande, II, 10.
CROY (Duc de), II, 246.
CYPIÈRE (M. de), intendant d'Orléans, II, 199.

D

DARCEAU, magistrat, II, 119.
DAUPHIN (Le), fils de Louis XVI, II, 15, 21, 28, 30.
DELILLE (Abbé), II, 94, 112.
DESLON (Docteur), II, 97.
DESÈDE, musicien, II, 91.
DILLON (A. Richard de), archevêque de Narbonne, II, 239.
DOLIGNY (Mlle), actrice, I, 228. — II, 50.
DROUIN (Mlle), actrice, I, 229.

DUBARRY (Csse), II, 195.
DUCHAUFFOUR, I, 132.
DUCIS (J.-F.), I, 239. — II, 45.
DUCREST (Marquis), II, 255, 274.
DUFOUR, procureur du Roi, I, 42.
DUGAZON (Mme), actrice, I, 229. — II, 126.
DUNI, musicien, II, 90.
DUPARC (Mlle), I, 111.
DURAS (Duc de), I, 67, 74, 222, 225.
DURFORT (Duc de), I, 64.
DU ROZOY (auteur dramatique), I, 22.
DU THÉ (Mlle), actrice, I, 64, 89, 90.
DUVAL, confiseur, II, 279.

E

ÉCONOMISTES (Les), I, 86, 139. — II, 139.
ENCYCLOPÉDISTES (Les), I, 86. — II, 139.
EMERI (M. d'), I, 60.
EON (Chevalier d'), I, 145.
ESPRÉMENIL (Duval d'), II, 279, 292, 294, 302, 312, 316.
ESTAING (Comte d'), amiral, I, 235, 245. — II, 111, 245.

F

FACULTÉ DE MÉDECINE (La), I, 186.
FANIER (Mlle), actrice, I, 228. — II, 51.
FÉNELON (M. de), I, 67.
FIGARO (Mariage de), II, 133, 137, 267. Cf. Beaumarchais.
FOISSY (M. de), I, 174.
FONTENELLE (Le Bovier de), II, 123.
FRANKLIN (Benjamin), I, 210. — II, 98.
FRONSAC (Duc de), I, 251. — II, 84, 85.

G

GACON, gazetier, I, 117.
GALLIFET (M. de), I, 59.
GAUTIER, magistrat, II, 120.
GENLIS (M. de), I, 237. — II, 41.
GENLIS (F. de Saint-Aubin, comtesse de), II, 40, 44.
GEOFFROY, médecin, I, 187.
GEORGES III, roi d'Angleterre, I, 134, 141, 206, 210.
GIN, magistrat, I, 16.
GIRARDIN (Mlle), actrice, I, 241.
GLUCK, musicien, I, 113, 138.
GLUCKISTES (Les), I, 155.
GOËZMANN (M.), II, 191, 259.
GOGO (Mlle), actrice, II, 52.
GOSSEC, musicien, II, 89.
GOUDARD (Mme), II, 11.
GRAMMONT (Duchesse de), I, 66.

GRASSE (Comte de), II, 54.
GRÉTRY, musicien, II, 89.
GRIMOD DE LA REYNIÈRE (M.), publiciste, II, 95.
GUDIN, littérateur, II, 268, 269.
GUEMENÉE (Prince de Rohan), II, 99.
GUIBERT (M. de), I, 56, 57, 60, 96. — II, 328.
GUICHEN (Comte de), II, 58.
GUIMARD (M^lle), actrice, I, 240.
GUINE (M. de), I, 68.

H

HALLÉ, médecin, I, 184.
HAMELIN, commis des finances, II, 8.
HANKOCK, président, I, 210.
HARCOURT (Duc d'), II, 247.
HARVELAY (M. d'), garde du Trésor, II, 195.
HASTINGS (Warren), II, 286.
HENRI III, I, 132.
HENRI IV, I, 21, 25, 130, 172. — II, 248, 298.
HÉNIN (Prince d'), I, 238.
HERBAIN, musicien, II, 90.
HOWE (Amiral), II, 73.
HUS (M^lle), actrice, I, 229.
HUZZET (Milord), I, 210.

I-J

INSURGENTS D'AMÉRIQUE (Les), I, 119, 134, 140, 154, 205, 216.
JAMAÏQUE (M^me), I, 68.
JAUNON, magistrat, II, 117.
JEANNOT (Volange dit), acteur, I, 218, 221. — II, 82, 223.
JOLY DE FLEURY, contrôleur général, II, 6, 284.
JOSSERAN, limonadier, II, 11.
JOURNAL DE PARIS (Le), I, 115.
JUIGNÉ (Leclerc de), archevêque de Paris, II, 181, 185, 233, 242.
JUSSIEU, médecin, I, 185.

K

KEPPEL (Amiral), I, 172, 173, 175.
KORNMANN, banquier des Quinze-Vingts, II, 258.

L

LA CHASSAIGNE (M^lle), actrice, II, 52.
LA CHAUSSÉE (Nivelle de), II, 46.
LA FAYETTE (Marquis de), II, 15, 143.
LA FERTÉ (M. de), II, 177.
LA GOUTE, magistrat, II, 120.
LA GRANDIÈRE (M. de) maire de Blois, II, 246.
LA GUERRE (M^lle), actrice, I, 63, 64.
LA HARPE (M. de), I, 113. — II, 45.

La Lande (M. de), astronome, I, 176, 178. — II, 94, 159.
Lally-Tollendal (comte de), II, 115.
La Loge, magistrat, II, 119.
Lalouette, médecin, I, 182.
Lamballe (M^me de), I, 80.
Lamoignon (M. de), garde des sceaux, II, 314, 325.
Lamotte-Valois (Comtesse de), II, 204, 213.
La Prairie (M^lle), actrice, I, 64.
Laporte, médecin, I, 182.
La Rochefoucault (M. de), II, 247.
La Ruette, musicien, II, 90.
Lassisse, médecin, I, 183.
Lassone, premier médecin du Roi, 79, 179, 181, 183.
Laval (M^me de), II, 195.
La Vaupalière (M. de), I, 60.
La Vrillière (Duc de), secrétaire d'État, I, 34.
Lebrun (P.), poète, II, 317.
Le Cauchois (M^e), avocat, II, 220, 222.
Lécluse, auteur dramatique, I, 221.
Lemierre, II, 45.
Le Noir (M.), lieutenant général de police, II, 196, 269.
Le Rat, commis de finances, II, 180.
Le Roi, médecin, I, 186.
Linguet, publiciste, II, 67.
Lornechet, magistrat, II, 118.
Lorry, médecin, I, 184.
Louis, musicien, II, 90.
Louis XIV, I, 69.
Louis XV, I, 1, 17, 69. — II, 4.
Louis XVI, I, 1, 8, 12, 13, 17, 24, 25, 30, 32, 33, 36, 37, 40, 44, 46, 67, 69, 70, 74, 79, 80, 82, 84, 85, 94, 107, 128, 210. — II, 5, 17, 38, 39, 144, 157, 158, 171, 204, 211, 216, 225, 229, 238, 241, 247, 248, 270, 277, 281, 288, 295, 298, 308, 321, 332, 341.
Louvois (Marquis de), I, 79. — II, 168.
Luxembourg (M^me de), I, 68.
Luzzy (M^lle), actrice, I, 228.
Lycée (Le), II, 205.

M

Macquart, médecin, I, 188.
Macquet, médecin, I, 186.
Malesherbes (Lamoignon de), secrétaire, d'État, I, 40, 44, 45, 52, 53, 76, 96, 104.
Marbeuf (M. de), évêque d'Autun, I, 253.
Marie-Antoinette, I, 5, 7, 25, 58, 59, 70, 79, 80, 82, 106, 108, 109. — II, 17, 18, 21, 39, 40, 158, 172, 204, 236.
Marigny (M^me de), I, 65.

MARLIEU, magistrat, II, 118.
MARMONTEL, littérateur, I, 239.
MARTINI, musicien, II, 89.
MARTINVILLE (Mme de), I, 66.
MAUDUIT, I, 188.
MAUPEOU, I, 11, 14, 31, 36, 39, 72.
MAUREPAS, I, 7, 32, 34, 41, 71, 76, 94, 118, 139, 140, 142, 143, 249. — II, 30, 31, 224.
MELFORT (Duc de), II, 33, 103.
MESMER, magnétiseur, II, 96, 165.
MIMI-DANCOURT (Mme), I, 56, 60.
MIOLAN (Abbé), II, 148, 149.
MIRABEAU (H. de), orateur, II, 259.
MIRMICAULT, magistrat, II, 117.
MIROMÉNIL (M. de), garde des sceaux, I, 13, 28, 41, 44, 45. — II, 194, 225.
MOLÉ (Mme), actrice, I, 229. — II, 50.
MOLIÈRE (Poquelin de), I, 221. — II, 139, 155, 164.
MONSIGNY, musicien, II, 90.
MONTBARREY (M. de), I, 249.
MONTGOLFIER (M. de), inventeur des aérostats, II, 109, 112, 160.
MONTSABERT (Goislard de), II, 302, 313.
MOREAU, procureur du Roi, I, 42.
MOREAU, architecte, II, 38.
MOREL, auteur dramatique, II, 176, 179, 188.
MORFONTAINE (M. de), prévôt des marchands, II, 80.
MOSCOVIE (Grand-duc de), II, 68.
MUSÉE (Le), II, 97.

N

NASSAU (Prince de), II, 269.
NECKER (J.-B.), directeur du Trésor, I, 112, 140, 249, 250, 257, 261. — II, 4, 5, 31, 66, 172, 194, 282, 284, 285, 287, 306, 325, 341.
NICOLAÏ (Président de), II, 194.
NICOLET, acteur forain, I, 55. — II, 186.
NIVERNAIS (M. de), II, 246.
NOAILLES (Duc de), I, 6.
NORTH (Lord), II, 16.
NOTABLES (Assemblée des), II, 229, 248, 253.
NOTRE-DAME (Pont), II, 208.

O

OGNY (M. d'), I, 105.
OLIVA (La fille), II, 204, 212.
OLIVIER (Mlle), actrice, II, 51.
OPÉRA (Personnel de l'), II, 34.

ORLÉANS (Duc d'), I, 18, 256. — II, 101.
ORLÉANS (Louise d'), II, 102. — Cf. CHARTRES.
ORVILLIERS (Comte d'), amiral, I, 171, 172, 238.

P - Q

PANCKOUCKE, libraire, II, 91.
PARIZOT, auteur dramatique, I, 221.
PARNY (M. de), II, 112.
PARLEMENT (Le), I, 14, 15, 18, 23, 39, 46, 49, 85, 87, 105. — II, 6, 8, 85, 96, 180, 204, 211, 218, 232, 267, 311.
PARLEMENT MAUPEOU (Le), I, 19, 48, 127.
PATER, I, 60.
PAULET, médecin, I, 187.
PERRIER (Les frères), II, 268.
PETIT, magistrat, I, 16.
PHILIDOR, musicien, II, 90.
PICCINI, musicien, II, 89.
PICCINISTES (Les), I, 155.
PIE VI (Pape), II, 69.
PIGALLE, sculpteur, I, 133.
PILATRE DES ROZIERS, aéronaute, II, 159.
PITT (W.), I, 118.
PLANTA (Baron de), II, 212.
POISSONNIER, médecin, I, 183, 185.
PORTAL, médecin, II, 203.
POYANNE (M. de), I, 66.
PRÉVILLE (M^lle), actrice, I, 229. — II, 49.
QUINAULT, II, 82.

R

RACINE (Louis), I, 239. — II, 155.
RAUCOURT (M^lle), actrice, I, 230. — II, 48.
RAYNAL (Abbé), I, 204, 211.
REDOUTE CHINOISE (La), II, 34.
RICHELIEU (Maréchal de), I, 92. — II, 145, 146.
ROBERT, aéronaute, II, 151.
ROCHAMBEAU (Marquis de), II, 15.
ROCHEFORT, magistrat, II, 120.
RODNEY (Amiral), II, 57.
ROHAN (Cardinal de), grand aumônier de France, I, 254. — II, 203, 211, 218.
ROSIÈRE, acteur, II, 126.
ROUCHER, I, 262.
ROY, médecin, I, 182.
ROYOU (Abbé), II, 330.

S

SABATIER, conseiller-clerc, II, 267.
SACCHINI, musicien, II, 90.
SAINT-HUBERTI (M^me), actrice, 164.
SAINT-GERMAIN (M. de),

secrétaire d'État de la guerre, I, 60, 62, 66, 76, 95, 97, 108, 141.
SAINT-ROCH (Camp de), II, 22.
SAINT-SEINE, magistrat, II, 116.
SAINT-VINCENT (Présidente de), I, 92.
SAINT-VINCENT (M. de), magistrat, II, 312.
SAINTE-FOIX (M. de), II, 268.
SAINTE-GENEVIÈVE (Église de), II, 227.
SAINVAL (Mlle), l'aînée, I, 222, 224, 227, 263.
SAINVAL (Mlle), cadette, I, 226. — II, 49.
SALMON (La fille), II, 221.
SARTINE (M. de), lieutenant général de police et secrétaire d'État, I, 81, 96, 105, 141, 173, 249, 250, 261.
SAXE (Maurice de), I, 224.
SEDAINE, II, 223.
SÉGUIER (Avocat général), I, 42, 68.
SÉGUR (M. de), I, 68. — II, 225.
SÉRAN (M. de), I, 65.
SÉRIONNE, commis de finances, II, 180.
SIXTE-QUINT (Pape), I, 44.
SOCIÉTÉ ROYALE DE MÉDECINE (La), I, 179.
SORBONNE (La), I, 37. — II, 274.
SOUBISE (M. de), I, 64.
SUFFREN (M. de). II, 143.
SUIN (Mlle), actrice, I, 229.
SULLY, I, 87, 131. — II, 194, 299.

T

TARARE (Opéra de), II, 258, 263, 266, 267, 269, 270.
TARGET, avocat, II, 218.
TAVANNE (Mme de), I, 67.
TESSIER (Abbé), I, 185.
TERRAY (Abbé), contrôleur général des finances, I, 34, 36, 38, 72, 131. — II, 4, 283.
THIARS (M. de), I, 65.
THORÉ, magistrat, II, 120.
THOURET, médecin, I, 183.
TIERS ÉTAT (Le), 332, 340.
TORCI, magistrat, II, 118.
TRIAL, acteur, II, 126.
TURENNE, I, 224.
TURGOT (Jacques), contrôleur général des finances, I, 11, 33, 37, 47, 72, 73, 76, 82, 94, 97, 100, 102, 104, — II, 283.

U-W

USSIEUX (L. d'), publiciste, I, 115, 117.
VACHON, musicien, II, 90.
VAUDREUIL (Comte de), II, 225.
VAUGIRARD (Anonyme de), I, 136.
VÉRA, II, 67.

VERGENNE (M. de), secrétaire d'État, I, 95, 118, 119, 140, 249. — II, 225, 265.
VERNET (Horace), I, 133.
VÉROBAIRE, magistrat, II, 118.
VESTRIS (M^me^), actrice, I, 225. — II, 47.
VICQ D'AZYR, médecin, I, 181, 182, 184.
VILLARS (Maréchal de), I 224.
VILLETTE (Marquis de), I, 133, 157.
VISÉ, gazetier, I, 117.
VOLANGE. — Cf. Jeannot.
VOLTAIRE, I, 101, 157, 162, 224. — II, 111, 183, 186.
WASHINGTON, généralissime des Insurgents, I, 120, 212. — II, 3.

TABLE DES MATIÈRES

ANNÉE 1781.

	Pages.
L'Amérique	1
Maxime à retenir	4
L'Édit de Joly de Fleury	6
Les Adieux de l'arbre de Cracovie	9
La Capitulation de York-Town	14
La Naissance du Dauphin	17
Épître aux Espagnols du camp de Saint-Roch	22
Éloge funèbre de l'archevêque de Paris	24
Les Filles entretenues	26
Épigrammes diverses	28

ANNÉE 1782.

Critique des fêtes de la ville de Paris	35
Requête à la Reine	39
Portrait de Mme de Genlis	40
Énigme	43
Plaintes de Thalie aux Comédiens Français	45

Pages.
Les Adieux des Comédiens Français aux Tuileries. 46
Épître au duc de Crillon. 52
La Défaite du comte de Grasse 54
Le Bateau volant 58
Défense d'une découverte merveilleuse. 63
Les Événements du Temps. 65
Les Charmes de Cléophile. 70
L'amiral des Bretons. 73

ANNÉE 1783.

Les Jeunes gens du siècle 77
Autrefois et aujourd'hui. 80
Le Duc reconnaissant et les deux Médecins . . . 84
Les Prévôts des marchands 87
Les Musiciens du jour. 89
L'Oiseau journaliste 91
Têtes à changer. 92
Les trois Dames au mercure. 100
Épître au duc d'Orléans. 102
Le Globe aérostatique 104
L'Empire des airs 109
Chanson bachique. 111

ANNÉE 1784.

Les Juges de Lally. 115
Éloge funèbre de d'Alembert. 121
Épître de Saint-Augustin aux Comédiens Italiens. 124
Épître des chevaux, ânes et mulets au sujet des ballons 127

Pages.
A propos du *Mariage de Figaro*. 133
Une extravagante Nouveauté. 136
Portrait de charlatanisme. 138
Épître à Figaro. 140
Panégyrique du maréchal de Richelieu. 144
Le Ballon du Luxembourg. 148
La Bravoure du duc de Chartres. 150
Réflexions d'un sceptique. 154
Épigrammes diverses 157

ANNÉE 1785.

Le Palais de sapin. 161
Les Ridicules du jour 163
Les Roués 168
Les Talents de Calonne. 170
Le Docteur 173
Les Exploits de Morel 176
Apologie de Calonne 179
Critique du mandement de l'archevêque de Paris. . 181
Parodie du mandement de l'archevêque de Paris. . 185
Le Chevalier de Saint-Lazare. 188
Tout finit par des chansons. 190
Le Protocole de Calonne. 193
Le Noir et le Blanc. 196
La Police en quenouille 199

ANNÉE 1786.

La Maladie du cardinal de Rohan. 204
Le Lycée. 205

Pages.
Les Démolitions du pont Notre-Dame 208
Le Procès du Collier. 211
La Loterie. 213
Les Massacres de Beauvais. 215
Le Mémoire de Target. 218
Stances à Me Le Cauchois. 220
Réflexions d'un provincial à Paris. 223
Épigrammes diverses 224

ANNÉE 1787.

Pot-pourri sur l'Assemblée des notables. 229
Les Intrigues de l'Assemblée des Notables . . . 237
Le Fermier. 249
Adieu au Contrôleur général. 251
Épître à Philippe Reis Effendi, vice-amiral de San-Ouest 254
Bravo, Beaumarchais 257
A propos de *Tarare*. 260
Histoire de Beaumarchais. 264
Récit du portier de Beaumarchais 267
Les Tribulations de Monsieur Boniface 271
Les Talents du Marquis 274

ANNÉE 1788.

Les deux Duval. 279
En attendant. 281
Réflexions d'un patriote. 287
La Révolution de 1788 295
La Disgrâce des Ministres. 299

Pages.
Considérations des Notables de la Halle sur les affaires du temps. 307
Les Revenants. 311
Épigrammes diverses. 313

ANNÉE 1789.

Les États généraux 317
La Résurrection des États généraux. 324
La Grandeur du Tiers état. 332
Les Trois frères. 338
Hommage au Tiers état 340
Histoire de l'année 1789. 341

INDEX ALPHABÉTIQUE DE LA CINQUIÈME PARTIE 345

TABLE DES PORTRAITS

Pages.

Jacques Necker 4
Mademoiselle Contat 163
M. de Calonne 193
Le Cardinal de Rohan 204
Philippe d'Orléans, dit *Égalité* 254

A. Quantin imprimeur
r. S. Benoit, 7, à Paris

CHANSONNIER HISTORIQUE

DU XVIII[illegible] SIÈCLE

EN VENTE.

La Régence (1715-1723) [illegible] vol.

Le Règne de Louis X[illegible] 4 vol.

Le Règne de Lou[illegible] XV [illegible] 1 vol.

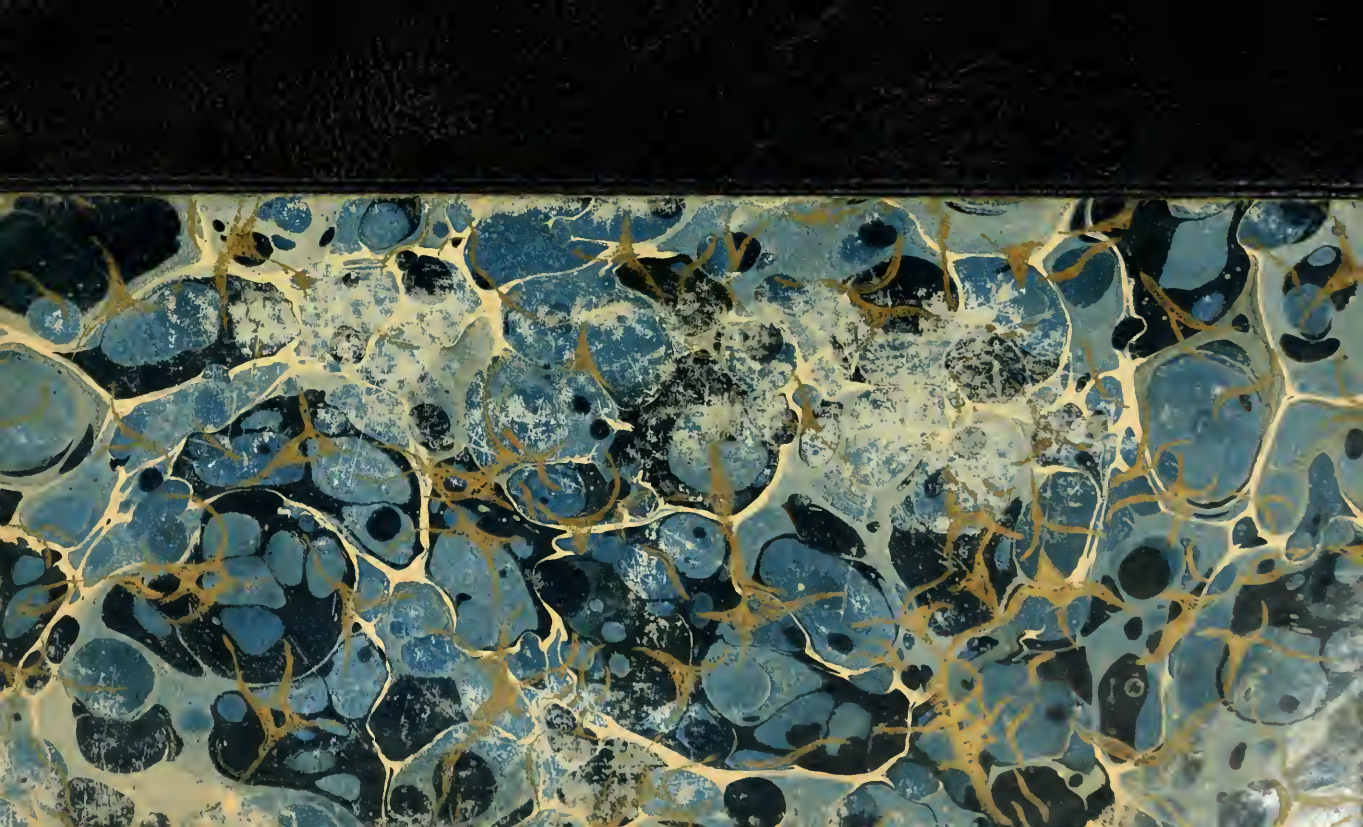
Le Règne de Louis XVI (17[illegible]) [illegible] vol.

[illegible]

[illegible] en 10 volumes

PQ 1193 H6R3 t.10

Raunié, Émile
Chanssonnier historique du XVIIIe siècle

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY